
VOYAGE
AUTOUR DE
MON CLOCHER
L. ULBACH

Catalogue
"ne fine"

VOYAGE

AUTOUR DE

MON CLOCHER

—

HISTOIRE ET HISTOIRES

Extrait du catalogue d'Hetzel "[illegible]"

OUVRAGES DE LOUIS ULBACH

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

COLLECTION HETZEL ET LACROIX

ROMANS

(CARTONNÉS, TOILE ANGLAISE)

L'Homme aux cinq louis d'or (3e édit.), 1 vol. . . . 3 50
Suzanne Duchemin (3e édit.), 1 vol. 3 50
Pauline Foucault (3e édit.), 1 vol. 3 50
Les Roués sans le savoir (3e édit.), 1 vol. 3 50
Voyage autour de mon clocher (2e édit.), 1 vol. . . 3 50
Histoire d'une mère et de ses enfants (3e édit.), 1 vol. 3 50
Le prince Bonifacio (2e édit.), 1 vol. 3 50
M. et Mme Fernel (7e édit.), 1 vol. 3 50
Françoise (2e édit.), 1 vol. 3 50
Le mari d'Antoinette (2e édit.), 1 vol. 3 50
Mémoires d'un inconnu, 1 vol. 3 50

Sous presse

Louise Tardy, 1 vol. 3 50

LITTÉRATURE ET POLITIQUE

Écrivains et Hommes de lettres (2e édit.), 1 vol. broché. 3 50
Causeries du Dimanche, 1 vol. broché. 3 50

THÉATRE

M. et Mme Fernel, comédie en 4 actes. 1 vol. broché. 2 »

Paris. Imp. Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.

LOUIS ULBACH

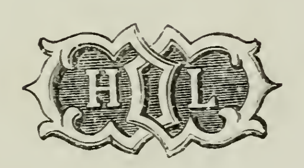
VOYAGE

AUTOUR DE

MON CLOCHER

HISTOIRE & HISTOIRES

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT, 13

J. HETZEL ET A. LACROIX, ÉDITEURS

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER

I

Où l'on prouve que quatre-vingt-dix-neuf Champenois et l'auteur font... cent Champenois.

Parmi les vérités *vraies* de ce monde (pour parler comme Figaro), il en est une dont l'authenticité banale me dispensera de commentaires, c'est celle-ci : le pays que l'on connaît le moins est presque toujours celui que l'on pouvait connaître le plus. En effet, nous ne nous inquiétons guère que des choses qui ne nous sont pas familières, et la Chine, à ce titre, nous intéresse plus que la France.

Montaigne disait : « *Chacun choisit plutôt à discourir du métier d'un autre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle réputation acquise.* » A la place de métier, mettez *pays*, et l'observation ne perdra rien de sa justesse. Dans cette époque de locomotion, la vie pour nous est partout, excepté où nous sommes ; si bien qu'il faudrait peut-être voir un avertissement sérieux dans cette prédiction bizarre d'un visionnaire moderne, lequel annonçait, comme dernier terme du progrès, une génération d'hommes portant une queue de quinze pieds, avec un œil télescopique au bout.

Le télescope est en effet l'instrument symbolique de notre époque. Tous observent un peu à la façon des astrologues ; seulement, ils ne se défient pas assez du puits, et plus d'un s'y laisse choir... Mais ne faisons pas comme eux en poursuivant nos théories, et, pour plus de sûreté, venons à nos moutons, puisque aussi bien, il s'agit de la Champagne et des Champenois.

Je me promenais, à la clarté élégiaque d'une des plus éclatantes lunes d'un de ces étés derniers, autour des murs de la ville des *Tricasses*, de la capitale de l'ancien comté de Champagne, qui s'appelait *Augustobona* du temps de *Lutèce*, et qui se nomme Troyes, depuis que Lutèce se nomme Paris, quand

les réflexions qui précèdent me vinrent à l'esprit avec la soudaineté de la révélation.

Ce n'était pas la première fois que j'errais ainsi dans ce lieu à pareille heure, et par un temps pareil ; mais ce fut la première fois que j'y ressentis quelque velléité de cet amour du clocher. Jusque-là je me reconnaissais bien, *in petto*, d'origine champenoise; mais Dieu sait que, loin de me targuer de ce titre, je le subissais en toute humilité, ne reculant pas au besoin devant l'occasion de porter quelque botte sournoise à ma prosaïque patrie, et de m'escrimer contre elle, à l'aide du fameux proverbe que chacun sait.

Je ne fus donc pas médiocrement surpris, en côtoyant les remparts de Troyes, de sentir tout à coup sourdre en moi comme un sentiment d'admiration tendre. C'est qu'aussi ce soir-là la lune baignait d'une lueur vraiment idéale les toits et les arbres; un brouillard bleu et argenté, comme les vapeurs qui accompagnent, dans les féeries, les apparitions des divinités, comblait d'une façon fantastique les distances. Le chétif et le mesquin s'estompaient majestueusement ; et les clochers des églises se découpant dans le vague, m'apparaissaient comme les bonnets monstrueux de magiciens cachés derrière les murs. Je les avais toujours comparés, hélas ! aux triviales

coiffures de coton qui constituent la grande industrie champenoise. La promenade du *Mail* que je parcourais, sous le dôme épais des tilleuls, formait une voûte obscure interrompue par des lames blanches; je pouvais m'imaginer une caverne enchantée, et en regardant à l'extrémité de l'avenue le jour élyséen produit par la nuit, je me rappelais les classiques voyages d'Énée et de Télémaque à travers le royaume des ombres. Le fils d'Ulysse et le fils d'Anchise étaient évoqués fort à propos, puisqu'il s'agissait d'une autre Ilion.

Ce fut toute une transfiguration. Troyes, la pauvre vieille ville, dont la banalité moderne m'avait laissé jusque-là enfant ingrat, se montrait sous une lueur rêvée, et ses manufactures de gilets de tricot prenaient, pour plaire à mon imagination attendrie, des allures fort héroïques. Ma conversion fut instantanée. Je ne saurais trop dire si son effet dure encore, mais je sais qu'à ce moment elle fut sincère et profonde. En rentrant dans la ville, je me découvris avec la componction d'un néophyte; je faillis adresser à l'humble fonctionnaire de l'octroi, qui regardait aussi la lune en guettant la contrebande, une invocation poétique qui me bourdonna tout à coup dans la tête, et j'allai me coucher, bien résolu de commencer, le lendemain, au matin, mon initiation.

Ce fut ainsi, qu'après les folles années d'une adolescence oublieuse, *per amica silentia lunæ*, je renaquis Troyen et Champenois fieffé, comme ces pages d'ailleurs vont le prouver suffisamment.

II

Où l'auteur est très-étonné de rencontrer un second Champenois en Champagne.

Mon réveil fut un hymne, si mon coucher avait été une adoration. J'ouvris ma fenêtre, et à travers mes giroflées, j'aspirai l'air natal qui me parut plein de senteurs nouvelles. Mon enthousiasme aigu se faisait chronique. La ville, si bien poétisée par la lune, résistait aux implacables clartés du jour; et la gaucherie que j'avais jusque-là si discourtoisement reprochée aux constructions provinciales, se transformait en des airs charmants de naïveté. Descendu dans la rue, j'étreignis joyeusement du pied les pavés anguleux, me désistant ce jour-là de la comparaison injurieuse que j'en avais toujours faite avec les dents mythologiques du Dragon, lesquelles, dit la fable, furent semées en terre et produisirent une effroyable moisson de guerriers; seulement, à Troyes, les dents n'ont pas germé; elles sont comme on les a plantées, confondues, pêle-mêle, canines et molaires, mais

toutes longues et menaçantes. Ce jour-là, je n'y pris point garde; ou plutôt, cette rugosité me parut une originalité de plus; comme les grossièretés de nos amis, quand nous tenons à les faire passer pour des excentricités.

Mais ce n'était pas assez de me sentir animé d'une foi nouvelle; je voulus immédiatement m'organiser un culte. J'avais beau crier intérieurement, dans de muets et lyriques transports: « O patrie! ô sol des aïeux! ô ville! » etc., je ne pouvais faire demeurer longtemps mon enthousiasme en équilibre sur la pointe de ces exclamations; il me fallait chercher des étais à cet élancement de ma pensée; et mon ignorance des chroniques et de l'histoire de ma ville me laissait dans un grand embarras. Je courus à la bibliothèque, comme à un sanctuaire où devait m'attendre la muse espérée, et il me souvient qu'en mettant la main sur la clef de la porte, j'éprouvai cette douce angoisse qui précède les entretiens charmants et décisifs.

Hélas! les bibliothèques en général, et celles des départements en particulier, sont de vastes catacombes où le silence est de plomb, où la vie se fige tout à coup. Les livres semblent vous souffler leur poussière aux yeux. La majorité des œuvres cataloguées de l'intelligence humaine ne représentant pas une

somme prépondérante de gaieté, d'esprit et d'imagination, l'ennui s'exhale des in-folio, et le premier hommage rendu à la science consiste dans une dilatation des os maxillaires.

Je fus héroïque, et je m'attaquai bravement à tous les historiens indigènes. Mais, à mesure que je feuilletais, je me sentais vaincu et désarmé. Ce fatras exhalait une odeur de moisissure qui suffoquait mon enthousiasme ; je ne gagnais rien en science et je perdais en foi. J'étendis les bras, je regardai les solives du plafond ; il me sembla voir le fantôme de la légende s'évanouir entre les toiles d'araignées qui s'étalaient ironiquement le long des corniches de la bibliothèque. Je ressentis tout à coup une profonde horreur pour cette nécropole et j'eus hâte de regagner au plus tôt les rues et le grand jour, espérant rattraper par là mes illusions qui ne devaient pas avoir eu le temps de s'envoler bien loin.

Comme j'allais sortir, le garçon de la bibliothèque, génie familier de cette demeure sombre, me demanda, en articulant son plus gracieux sourire, si je n'avais pas trouvé ce que je cherchais.

— Non, lui répondis-je assez brusquement, et j'ouvris la porte.

— Si monsieur voulait consulter M. Columbat ? murmura le gardien des in-folio.

Je m'arrêtai surpris, et demandai quel historien c'était que ce M. Columbat, fort inconnu parmi les Troyens célèbres.

Pour toute réponse, le garçon me montra du doigt un vieillard studieusement penché sur une table et semblant absorbé dans un travail de traduction ; puis, comme je me dirigeais, sans trop savoir pourquoi, vers ce studieux personnage, mon guide me dit chemin :

— M. Columbat est à lui seul toute la bibliothèque. Il a tout lu, tout retenu; quand il mourra, il faudra l'ensevelir dans un manuscrit. Il n'écrit pas une page, il prend des petites notes. C'est un bien brave homme, monsieur, mais bien original; il ne sait jamais dans quel mois, dans quelle année il vit. Il oublie quelquefois son propre nom, et quand on lui parle de lui à lui-même, il creuse ses souvenirs pour chercher à quelle légende du temps passé ce nom se rattache ; mais il garde avec une prodigieuse fidélité le souvenir de ses immenses recherches. Il n'y a qu'une époque qu'il ignore, c'est la nôtre; cet homme-là ne vit pas, il se rappelle. Je ne sais s'il se nourrit, je crois que son estomac est dans sa cervelle, et qu'il ne digère que de la science. Si monsieur a besoin de quelques renseignements, M. Columbat sera très-heureux de les lui donner.

Je ne répondis point ; j'étais à six pas de l'inconnu et je le contemplais. Jamais je n'avais rencontré dans les rues ce petit homme si maigre, si jaune, si sérieux et si doux. Il avait d'ailleurs un de ces costumes participant de la douillette et de la robe de chambre, qui eussent provoqué les rires irrévérencieux des passants. Ce visiteur semblait l'hôte obligé et éternel de ce séjour vénérable; il était là, comme le mollusque dans sa coquille; ses mains avaient la couleur des livres qu'elles remuaient ; il ne dérangeait pas l'harmonie triste et sévère de ce lieu. Une perruque de couleur roussâtre, qui avait eu autrefois la folle prétention d'imiter des cheveux blonds disparus, était posée naïvement sur la tête, sans paraître avoir de raison de pencher plutôt en avant qu'en arrière, à droite qu'à gauche ; on voyait qu'elle était mobile ; et en effet je remarquai plus tard qu'aux moments d'enthousiasme, M. Columbat la remuait et la soulevait. C'était une coiffure plus encore qu'un objet de toilette.

Le visage avait à la fois cette bonhomie et cette finesse qu'on remarque dans la physionomie de quelques Champenois illustres, de La Fontaine par exemple. M. Columbat avait des yeux gris couverts, dont la flamme caressante promettait un peu de raillerie, sans méchanceté. Son nez assez semblable à un doigt

osseux passé dans le pouce d'un gant, était toujours saturé de tabac et trahissait, par ses dimensions, une bonté native, qu'attestait encore sa bouche large, un peu tombante au milieu, et relevée aux extrémités.

Sa toilette, ainsi que je l'ai dit, consistait en une sorte de tégument indescriptible, fort luisant et râpé. Je ne mentionne que par supposition un gilet qui échappait à la critique, et le simulacre plaisant de cravate qui se cachait dans son collet, sous sa houppelande. De ses deux bras, M. Columbat entourait un livre dans lequel il lisait en remuant les lèvres. Le mouchoir, la tabatière et le chapeau, espacés sur la table à leur place accoutumée, semblaient des sentinelles posées là pour tenir en respect les voisins trop envahisseurs; soin superflu! précaution d'avare que M. Columbat prenait par habitude, beaucoup plus que par nécessité!

Ce vieillard à la physionomie grave et paterne, cet homme costumé comme un donneur d'eau bénite, mais dont le calme visage avait des reflets intérieurs qui le réhabilitaient; ce prêtre obscur d'une religion touchante, ce dernier vestige d'une race disparue (celle des savants naïfs qui circonscrivaient leur ambition à l'étude de l'histoire de leur province), ce spectre mélancolique du patriotisme du clocher,

m'émut profondément; et ce fut avec un respect religieux que je l'abordai.

—Ainsi, me disais-je tout bas, il y a encore un Troyen dans Troyes, un Champenois en Champagne. Je ne suis pas le seul! Qui sait si la Providence ne m'a pas choisi pour continuer le culte solitaire dont M. Columbat est à la fois le grand-prêtre, l'autel et l'assistance!...

Cette dernière suggestion était une reprise de ma vanité qui souffrait un peu d'avoir à demander à un autre vivant qu'à moi-même, les secrets et les notions préliminaires de l'histoire de mon pays.

Tout en faisant décrire à mon chapeau ce quart de cercle majestueux qui est la plus grande preuve d'estime dans nos sociétés modernes, je murmurai ce vers des *Burgraves* :

« Il est en Allemagne encor deux Allemands. »

M. Columbat n'entendit pas. Eût-il entendu d'ailleurs, il n'aurait pas compris : les *Burgraves* étant une épopée contemporaine, qu'il devait par conséquent ignorer, et Victor Hugo, qui n'a pas le bonheur d'être Champenois, devant lui rester probablement inconnu.

III

Où l'auteur prouve que les moutons ne sont pas des bêtes.

M. Columbat, absorbé dans son travail, ne m'avait pas aperçu. Le garçon de la bibliothèque lui toucha légèrement l'épaule et le fit se retourner. Je lus alors distinctement dans le regard agrandi du vieux savant une stupéfaction profonde et une sorte de défiance.

Ses petits yeux, qui se plongeaient depuis plusieurs heures dans les lignes confuses des bouquins, avaient été comme éblouis du jour inopiné qu'ils retrouvaient, et à mesure qu'il me regardait plus nettement, il se demandait comme Sganarelle dans le *Médecin malgré lui* : « Que diable! à qui en veulent ces gens là? » Ses mains se refermaient et resserraient le livre, comme le bûcheron cachait la bouteille.

J'exposai en deux mots l'objet de ma démarche, mon désir, mon désappointement. Un éclair jaillit aussitôt des yeux du vieux savant et déposa le long

des cils une grosse larme, ses lèvres tremblèrent comme pour articuler des mots imprévus. Une rougeur toute pudique colora d'une teinte orangée la peau jaune et flétrie de son visage.

Je devinai sa joie, son orgueil, sa confusion. C'était la première fois qu'on lui rendait hommage. Il se redressa par un geste de Sixte-Quint voulant faire preuve de jeunesse et de verdeur; et ramassant sa tabatière, son mouchoir et son chapeau qu'il distribua aux divers étages de sa chétive personne, il me dit avec un soupir qui exhalait quarante années de souffrances contenues et saintement endurées :

— Vous n'êtes pas Troyen, n'est-ce pas, monsieur, puisque vous vous inquiétez de cette ville?

Je déclinai mon nom, et j'affirmai ma nationalité champenoise.

— C'est bien alors, reprit M. Columbat en fêtant sa découverte par une large prise de tabac. La jeunesse maintenant n'a plus de patrie. Autrefois, monsieur, de mon temps, on aimait tout de même la France; on allait la défendre ou la venger à la frontière; mais on se rappelait toujours avec joie ces coteaux gris, ces mornes vallées de la vieille province. On lisait les livres champenois et on en faisait. Mais aujourd'hui tous nos enfants partent, avant leurs vingt ans, pour je ne sais quelle éternelle expédition

qui ne finit jamais. On dirait qu'il faut à chacun d'eux une Amérique pour lui tout seul. Pas un ne revient au pays.

— Au bercail! murmurai-je doucement.

— Ah! ah! reprit M. Columbat en me regardant d'un air narquois, est-ce que, vous aussi, vous auriez peur du proverbe des moutons?

— Ma foi, répliquai-je en riant, je vous avoue qu'il me paraît d'une impertinence rare, et puisque vous voulez bien me servir d'introducteur dans l'histoire inconnue de mon pays natal, il me semble logique de vous demander votre avis sur ce dicton féroce.

M. Columbat haussa les épaules, souleva son chapeau pour remuer sa perruque, glissa sa main droite dans le parement de sa manche gauche, m'attira de l'œil dans l'embrasure d'une des grandes fenêtres de la bibliothèque et me parla ainsi :

— Je vous avoue, monsieur, que j'ai passé plus de vingt années de patientes études à chercher le nom du mauvais plaisant qui nous a gratifiés de cet insolent proverbe. Je l'ai bien haï cet homme, je crois que si je l'avais découvert, il y a vingt ans, j'aurais imaginé quelque vengeance féroce et rétrospective. Mais aujourd'hui je me suis vaincu. Cet Erostrate inconnu ne m'inspire plus que la pitié. Ce calomnia-

teur de tant de générations d'hommes suscite même en moi une sorte d'intérêt. Je lui pardonne, hélas! J'ai d'autant plus de raison, selon mon cœur, que, d'après toutes les vraisemblances, ce criminel est un Champenois. Il n'y a qu'un fils dénaturé pour arriver du premier coup à cette perfection machiavélique. On n'est jamais plus cruellement frappé que par ses enfants, et le butor qui osa dire des hommes de son pays que *quatre-vingt-dix-neuf moutons et un Champenois faisaient cent bêtes*, devait avoir beaucoup souffert de ses contemporains pour arriver à ce blasphème : que Dieu lui ait fait miséricorde!

Je regardai M. Columbat en souriant; mais je constatai avec étonnement que lui ne riait pas. C'était du fond du cœur qu'il prononçait avec componction ces paroles. Il remettait chrétiennement les offenses faites à son pays, comme il eût remis des offenses personnelles. J'admirai cette candeur, et voulant lui venir en aide :

— Après tout, dis-je d'un ton dégagé, il y a une légende avec ce proverbe qui en détruit l'intention malveillante.

— L'histoire du péage, n'est-ce pas? répliqua M. Columbat avec mélancolie. Oui, c'est vrai, une ordonnance, c'était sous César, assure-t-on, avait

déclaré que tout troupeau de cent bêtes paierait un droit à l'entrée de la ville. Un berger (ô l'imprudent, si l'histoire est vraie!) voulut se soustraire au tarif, il amena quatre-vingt-dix-neuf moutons; c'était bien fin. Mais il paraît que, dans ce temps-là, l'octroi avait beaucoup d'esprit. Le péager objecta que les quatre-vingt-dix-neuf têtes de bétail et le berger faisaient cent bêtes, que le compte y était et qu'il fallait payer.

— Le berger paya-t-il? toute la question est là! répliquai-je; si le Champenois s'est rendu au raisonnement, il méritait le proverbe,

— Il le méritait certes pour son imprudence, qu'il ait ou qu'il n'ait pas payé. Mais nous, monsieur, le méritons-nous ce châtiment qui pèse sur cette province? Au surplus, je veux croire que ce métayer, s'il a existé, fut un Normand, un Lorrain, un Picard, mais ne fut pas un Champenois. Dans notre pays, depuis un temps immémorial, on paie quoi que ce soit, et l'on ne cherche jamais à frauder; d'ailleurs, à moins de supposer les fonctionnaires de César fort différents de ceux d'aujourd'hui, une raillerie si cruellement spirituelle est bien invraisemblable dans la bouche de l'un d'eux. Ce douanier-là se fût fait destituer.

— Espérons qu'il le fut! m'écriai-je.

— Ah! monsieur, reprit en clignant de l'œil M. Columbat, nous avons d'autres consolations à chercher. D'abord il n'est pas certain que ce dicton implique nécessairement l'idée de bêtise accolée à l'idée de Champenois.

Si l'on avait dit : « Un mouton et un Champenois font deux bêtes, » nous n'aurions qu'à nous incliner et qu'à gémir. Mais le proverbe dit : « Quatre-vingdix-neuf moutons! » c'est-à-dire qu'il ne faut rien moins que quatre-vingt-dix-neuf moutons pour entrer en balance avec un Champenois. Celui-ci est donc quatre-vingt-dix-neuf fois plus fort qu'une bête. Rabelais, dans son *Pantagruel*, met Panurge aux prises avec un marchand de moutons de Taillebourg, et ce dernier dit à l'acheteur : «Vous qui estes robin mouton, serez en ceste coupe de balance; le mien mouton robin sera en l'austre. Je gage un cent de huîtres de Buch que en poids, en valeur, en estimation, il vous emportera hault et court. » A la bonne heure! de cette façon l'impertinence est complète. Panurge vaut un mouton. Mais l'auteur du proverbe n'agit point ainsi; il ne faut rien moins que tout un troupeau pour servir à la comparaison.

— Mais à ce compte-là, répondis-je, le proverbe est cent fois plus injurieux. Panurge n'est bête que comme un mouton. Un Champenois l'est 98 fois plus!

M. Columbat ne fut point ébranlé par mon objection. Le bonhomme avait tant de fois retourné dans sa pensée le fatal proverbe qu'il s'était approvisionné la tête d'une merveilleuse collection d'arguments, tous plus singuliers les uns que les autres. Il reculait bravement dans l'absurde, plutôt que de franchir la limite d'une concession résignée. Il s'emplit le nez de tabac, comme s'il se fût agi de bourrer un canon à mitraille, releva sa perruque et son chapeau de la façon dont il aurait remis un casque en posture héroïque, croisa sa douillette à la manière des avocats qui préparent une période entraînante, et me regardant en face avec une physionomie animée qu'il voulait rendre très-irrésistible et très-malicieuse :

— Qui vous assure d'ailleurs, monsieur, que les moutons soient des bêtes?

J'avoue que je restai un peu étourdi de la violence de l'objection. Je regardai mon interlocuteur, la bouche ouverte, comme un homme qui n'ose refermer les lèvres sur une cuillerée trop forte qu'on lui présente. Mais M. Columbat, cambré, casqué, armé, me contemplait dans l'attitude d'un paladin.

— Ainsi les moutons ne sont pas des bêtes?

— Non, monsieur, ou bien ils le sont si peu que la comparaison devient une sorte de flatterie. Suivez d'ailleurs mon raisonnement; et après une petite

toux préparatoire, M. Columbat reprit en ces termes :

— Un être animé est-il une bête parce qu'il ne jouit pas du singulier et fatigant privilége de marcher comme l'homme, sur ses pattes de derrière ? A ce compte-là, l'ours, le plus obtus, le plus féroce des animaux, serait une espèce d'homme ; et combien de gens sont d'aplomb sur deux pieds qui mériteraient de galopper à quatre pattes ! Est-ce la toison, la fourrure qui constitue la bête ? Je sais qu'un évêque de Ptolémaïs (1), Synésius, assure qu'un animal est bête à proportion du poil qu'il porte, et qu'à ce sujet il cite le mouton. Mais c'est là une induction perfide, et il me suffira d'appeler en parallèle le porc dont la toison est fort clair-semée, et le cède à plus d'une enveloppe humaine, pour que vous adjugiez aux moutons le bénéfice de la supériorité intellectuelle.

Rabelais, qui n'a rien respecté, dit, d'après Aristote, que le mouton « *c'est le plus sot et inepte animant du monde.* » Ce témoignage est grave contre les

---

(1) Grosley, *Mémoires de l'Académie de Troyes*. M. Colombat avait beaucoup lu Grosley, et nous l'avons lu un peu.

Champenois. Mais Rabelais n'a-t-il pas mis cette aigreur dans sa critique, précisément en raison de la supériorité qu'il sentait dans le mouton ? On n'attaque ainsi que ce qui peut résister à l'offense. Ah ! que je préfère cent fois l'opinion de Plutarque. Celui-là était un esprit sage, mesuré, qui n'avançait rien à la légère. Il dit en parlant de Fabius Maximus qu'il était si brave, si circonspect dans sa jeunesse, qu'on l'avait surnommé *Ovicula* (brebis).

Mais laissons les livres qui sont faits par les hommes, et voyons le mouton, ce feuillet vivant du livre éternel. Quoi de plus doux, de plus inoffensif, de meilleur, et par conséquent de plus rapproché de l'humanité ? Le mouton est peut-être le seul animal qui ne sache pas se défendre, qui ne résiste pas. Dans sa faiblesse même, dans son innocence, la nature a mis le secret de son intimité avec l'homme. Il ne peut se passer de nous, il doit vivre avec nous, chez nous ; il est en quelque sorte un troisième sexe dans l'humanité. Chéri des enfants et des femmes, aimé, estimé des hommes, que ne donne-t-il pas en retour de cette protection ? Il nous revêt, nous réchauffe, nous abrite du vent, comme nous l'abritons du loup, et on ne saurait pas plus se passer de sa laine, qu'il ne saurait se passer du berger. Direz-vous qu'un animal si étroitement lié à l'homme ne

participe pas un peu de ses priviléges et de sa dignité ? On peut se passer de chiens ; on remplace les chevaux ; les volatiles sont du superflu ; mais le mouton, qui osera jamais songer à le remplacer?

— Les côtelettes, murmurai-je, me semblent, en effet, un élément constitutionnel de l'existence.

— Vous voilà bien, s'écria mon interlocuteur d'un air si animé que je ne sus pas, en vérité, s'il plaisantait. Cannibal ! vous diriez volontiers du mouton ce que l'anthropophage disait du missionnaire : qu'il était tendre, parce qu'il en avait mangé.

— Parbleu, interrompis-je, vous me rappelez que, dans ses *Confidences*, M. de Lamartine proteste contre le préjugé qui veut que l'homme continue à se nourrir de chair. Il déclare que ces habitudes sanguinaires sont faites pour brutaliser et pour endurcir les instincts du cœur ; et il affirme que jusqu'à son entrée au collége il n'avait point profané ses lèvres de ces affreuses libations. Il raconte même en termes fort touchants ses amours pour un pauvre petit mouton qu'il défendit par ses prières des menaces du boucher.

— Ah ! M. de Lamartine a dit cela ! reprit d'un air de triomphe M. Columbat, heureux de mettre en passant cette flèche dans son carquois ; puis, après

un instant de silence et de réflexion, le pauvre homme me dit en rougissant :

— Qu'est-ce que c'est que ce M. de Lamartine qui a tant de logique et de raison ?

Je ne fus pas trop surpris de la question, et je ne me livrai à aucun dithyrambe sur l'inutilité de la gloire ; mais je m'empressai de donner à M. Columbat les détails qu'il me demandait.

— M. de Lamartine, lui dis-je, est un des plus grands poëtes de la France ; c'est un des génies les plus essentiellement lyriques ; c'est....

— Et il ne mange pas de viande? imterrompit M. Columbat.

— Je crois, à vrai dire, qu'il en a mangé depuis, dans des banquets.

Mon interlocuteur ne fit aucune attention à cette remarque que je croyais cependant fort ironique ; il était tout entier à une réflexion qui finit par lui venir aux lèvres :

— Quel malheur, dit-il en soupirant, qu'un pareil homme ne soit pas Champenois !

— Il est Bourguignon, repartis-je.

— Bourgogne et Champagne ont confondu souvent leurs blasons ; leurs vins sont unis ; leurs verres doivent se choquer. Vous me donnerez par écrit le nom de ce grand poëte ; je le lirai, et je l'aime déjà.

C'est ainsi que M. Columbat ouvrit son cœur et sa mémoire à M. de Lamartine, non par amour de la poésie lyrique, mais par amour des moutons. A quoi tiennent les renommées!

IV

Où l'on démontre que les hommes sont des moutons.

Cette discussion, dans laquelle mon interlocuteur mêlait, avec une bonhomie si parfaite, une raillerie toute humoristique au désir de venger son pays par des arguments qu'il voulait croire sérieux, cette discussion m'amusait trop pour que je songeasse à l'interrompre.

— Ainsi, dis-je en rouvrant la lice, le mouton est pour vous un animal supérieur à la bête.

— Sans contredit ; mais voulez-vous savoir mon opinion tout entière ?

Et en me parlant ainsi, à voix plus basse, M. Columbat me tirait doucement par le revers de mon habit pour que je ne pusse pas échapper au foudroiement de sa démonstration.

— L'homme n'a dit tant de mal des moutons que par une haine de plagiaire, que parce qu'il leur doit tout, non-seulement ses aliments, ses habits, la

chandelle qui l'éclaire, les cordes de la lyre ou des violons qui le font rêver ; mais ses mœurs, ses coutumes, ses habitudes, ses institutions !

— Oh ! oh ! voilà une proposition bien hardie, monsieur Columbat !

— Il n'y a rien de plus audacieux que la vérité, mon cher monsieur, dans un siècle d'hypocrisie. Oui, l'homme, je l'affirme, n'est qu'un mouton sans laine. Quel est en effet le caractère distinctif des hommes au premier aspect ? la sociabilité. Ils vivent en réunion, en groupes, en troupeaux, en un mot ; et vous conviendrez que sous ce rapport la supériorité reste aux moutons. Ils sont logiques, et ne s'avisent jamais de se tuer ou de se blesser entre eux, sous prétexte qu'il sont faits pour vivre ensemble.

Comment Homère appelle-t-il les chefs des peuples ? Des pasteurs d'hommes. Ne faisons-nous pas comme les moutons, quand nous nous précipitons tous par le sentier frayé ! D'où vient cette expression, « se laisser tondre, » sinon de la similitude parfaite qui existe entre l'homme et le mouton ? Et vous avouerez que si la brebis se soumet humblement aux ciseaux, elle est plus excusable de les subir que cet autre animal orgueilleux qui prétend à la supériorité, à la finesse, et qui se laisse enlever sa laine par le premier tondeur venu qui sait un peu le flatter. Que

veut dire le symbole antique de Jason allant chercher une dépouille de brebis à Colchos ? Et pourquoi Philippe le Bon, duc de Bourgogne, instituait-il, en 1430, l'ordre de la Toison d'or à l'occasion de son mariage avec Isabelle de Portugal, si vous ne voulez pas admettre que l'homme a besoin d'emprunter ses comparaisons, ses hyperboles, ses distinctions même aux troupeaux qu'il imite, qu'il s'assimile par la nourriture, par l'habillement? Quel est le premier cri d'un enfant, sinon un bêlement? Bé! bé! Nous autres moutons, nous répétons, d'après tout le monde, que la voix du sang, que le sentiment de la famille est un de nos plus glorieux apanages. Ouvrez M. de Buffon et vous y lirez « que le jeune agneau cherche lui-même dans un nombreux troupeau, trouve et saisit les mamelles de sa mère, sans jamais se méprendre! » Est-ce là le fait d'un idiot, et ne vit-on jamais, au contraire; mouton à deux pattes, dédaigner, oublier le sein qui l'avait nourri? Jean-Jacques Rousseau, qui ne méprisait pas les humbles créatures du bon Dieu, a fait des pages éloquentes pour persuader aux femelles des hommes que c'était un devoir sacré d'allaiter leurs enfants! Les moutons eurent-ils jamais besoin qu'on leur prêchât cette vertu, et les agneaux ne sont-ils pas des élèves, comme Rousseau voulait Émile,

tendres et reconnaissants pour leurs nourrices?

Mais le mouton n'est pas seulement un être passif, il aime et il comprend les arts. Pourquoi les bergers sont-ils musiciens pour la plupart? Pourquoi ces flûtes, ces pipeaux, ces chalumeaux, ces cornemuses tant célébrées, sinon parce que les moutons sont sensibles à la musique? N'est-ce pas à la nécessité de faire paître les troupeaux au son de l'harmonie qu'est due l'invention, le perfectionnement de cet art sublime; et dites-moi si les moutons qui parlent ont de ces délicatesses, de ces raffinements, et s'il conviendrait au plus grand nombre de n'engraisser et de ne se conduire qu'aux accents de la flûte? Les hommes se satisfont du seul plaisir de manger, les moutons veulent paître en mesure. De quel côté est le matérialisme?

Je ne vous parle pas de l'innocence reconnue des mœurs pastorales. Il s'exhale des brebis un parfum de bonté, d'aménité. Les bouviers sont grossiers, les maquignons féroces, les gardeurs de volatiles niais et ridicules. Les bergers sont doux, humains, rêveurs, contemplatifs. Quand Dieu daigne se manifester à des créatures, il va souvent les chercher au milieu des troupeaux. Les deux grandes héroïnes de la France, sainte Geneviève et Jeanne d'Arc, gardaient et aimaient les moutons; elles en recevaient

de patriotiques inspirations. Aussi Jeanne d'Arc vint-elle s'agenouiller à Troyes, dans notre cathédrale, et le principal objet de sa mission fut-il de déblayer la Champagne jusqu'à Reims pour le sacre de son roi. Elle devait bien cela au pays des moutons ! Pauvre Jeanne d'Arc, quand elle mourut, ce fut en face d'un mouton, qui constitue les armoiries de Rouen !

Pourquoi s'imaginait-on au moyen âge, et pourquoi pense-t-on encore dans certaines provinces que les bergers sont des sorciers, sinon par la conviction intime que les moutons ont un esprit vraiment supérieur à l'homme qui leur permet d'inspirer celui-ci. Clément XI croyait que les faux prophètes devaient emprunter de préference la forme des brebis, pour gagner plus facilement notre confiance, tant il trouvait d'affinité entre les troupeaux bêlants et les troupeaux pérorants. Pourquoi dit-on d'un homme méchant que c'est « une brebis galeuse ? » N'est-ce pas encore là un aveu échappé, en dépit de nous, à notre orgueil? Oui, nous sommes des moutons ; la seule différence, c'est que nous mangeons parfois le berger. Pourtant nous ne saurions non plus nous en passer ; comme nos confrères, nous nous jetons par instants, tête baissée, dans un gouffre. Nous avons tour à tour leur confiance et leurs folles craintes ;

mais ils nous dépassent en ceci : qu'ils nous nourrissent, nous vêtissent, nous éclairent, nous chauffent, nous inspirent; tandis que nous nous bornons à les tuer, à les manger, à les exploiter. Quant à leurs rapports entre eux et avec le berger, quelle différence, grand Dieu! quelle supériorité de soumission patiente, de fraternité simple! Les vit-on jamais se révolter, et n'est-il pas inouï d'entendre parler d'un berger tyran? Tous les moutons ont l'art de désarmer leurs dominateurs et de leur imposer. L'homme sait si peu se faire aimer de ses bergers, qu'il s'en défie perpétuellement, et qu'il croit avoir besoin de leur faire peur de temps en temps par des ruades, qu'il expie ensuite. En vérité, je vous le dis, les plus bêtes ne sont pas ceux qu'on pense, et le proverbe champenois aurait quelque chance d'être exact, s'il s'appliquait à l'humanité en général. Vous comprendrez en tout cas que ce n'est pas à l'homme à dire du mal des moutons, à les dénigrer, à s'en servir comme d'une comparaison injurieuse, quand il a besoin de satisfaire ses instincts jaloux contre une portion de ses concitoyens.

— Vous raisonnez comme Pythagore, dis-je à M. Columbat, qui s'essuyait le front et puisait dans sa tabatière un formidable renfort d'arguments pour amener ma déroute.

— Oui, je vous ai parlé en philosophe, en rationaliste, comme on dit aujourd'hui, reprit M. Columbat avec une figure si sérieuse et si solennelle, que je faillis manquer de courage et lui rire au nez; mais ne pouvais-je pas vous opposer des autorités respectables qui vous eussent courbé sans examen? Que dit Moïse, au livre XXIX de l'Exode : « Immolez par jour deux agneaux au Seigneur, c'est l'offrande la plus agréable! » Offre-t-on à Dieu le dernier des animaux? et l'agneau n'est-il pas là comme la prémisse des holocaustes, digne de la souveraine intelligence? Comment s'appellent nos prêtres? Des pasteurs? Comment nous traitent-ils? De troupeaux; et n'y a-t-il pas dans nos temples des images sublimes qui représentent le Rédempteur portant une brebis sur les épaules?

Je parus entièrement convaincu; je m'inclinai, et M. Columbat, ravi de ce premier succès, continua en ces termes.

V

De la feste aux fols.

— Le proverbe dont nous venons de parler accrédita pendant bien des siècles la calomnie qui fait dire à Diderot, dans l'*Encyclopédie*, que la Champagne est en France ce que la Béotie était en Grèce. La reine de Navarre dans ses Contes, le roi Louis XI dans ses Nouvelles, traitent les Champenois de *sots* et de *lourdiers;* mais j'espère bien qu'il ne vous reste aucun doute désormais sur le peu de fondement de ce dicton.

En me parlant ainsi, M. Columbat me regardait de ses petits yeux questionneurs ; j'attestai de nouveau ma conversion, et le visage du vieux savant s'illumina du plus aimable sourire.

— La preuve que Troyes n'a jamais été considérée comme une ville prédestinée à la sottise, c'est qu'un historien, M. Dreux du Radier, affirme dans ses *Récréations historiques* que l'on voyait, dans les

archives de Troyes, une lettre du roi Charles V, dans laquelle ce prince marquait aux maires et aux échevins la mort de son fou, leur ordonnant de lui en envoyer un autre, *suivant la coutume*. Mais cette assertion semble bien erronée. On ne trouve nulle trace de cet usage supposé, je le regrette presque; les bouffons de nos rois n'étaient point des baladins, et s'ils prenaient un étrange moyen pour débiter la sagesse, encore savaient-ils entortiller souvent une vérité dans une bouffonnerie. N'est pas fou qui veut, et pour dérider, tenir en joyeuse humeur ces pasteurs humains dont les houlettes étaient parfois bien lourdes, il fallait une prodigieuse ressource de verve et d'imagination. Ce qui a donné lieu à cette erreur flatteuse, consignée dans le livre de M. Dreux du Radier, c'est sans doute la lettre-patente du roi Charles VII, en date du 27 avril 1445, qui règle les formalités de la fête des fous.

— Parbleu! m'écriai-je en interrompant M. Columbat, j'ai toujours aimé les parenthèses, permettez-moi d'en ouvrir une et de vous demander quelques détails sur ces joyeuses journées qui travestissaient les églises en lieux de spectacles.

—Volontiers, monsieur, répondit l'aimable savant. La religion de nos pères n'était pas aussi lugubre que notre mélancolie moderne l'a faite. Elle admettait à

certains jours, à certaines heures, des épanchements extraordinaires, des épanouissements subits et violents de la gaieté humaine. Parfois ces drôleries allaient un peu loin, j'en conviens; mais n'y a-t-il pas pour le philosophe matière à réflexion dans ces coutumes qui imposaient à certains jours les extravagances de la folie aux maisons du Seigneur, et qui faisaient rire et s'esbattre toute une population ecclésiastique, dont la mission était d'ordinaire de prier et de se mortifier? Je ne demande pas qu'on rétablisse ces usages étranges; mais il est curieux de les étudier dans le passé. Troyes paraît avoir été tout particulièrement disposé à ces fêtes. Il existait dans la cathédrale une cérémonie qui fut abrogée en 1543, et qui consistait en une sorte de représentation scénique de la recherche de notre Seigneur par les trois Maries. Ces trois saintes femmes étaient figurées par trois chantres, et je vous laisse à juger la gaieté que ces travestissements répandaient dans l'auditoire. Pourtant cette parodie des plus solennelles émotions de l'Évangile n'éveillait aucune impiété. En 1566, le chapitre de l'église Saint-Urbain accordait aux chantres la permission de s'habiller en bergers et de faire quelques réjouissances aux matines de Noël, mais à la condition qu'il n'y eût point de scandale. Au jour des Saints-Innocents, on prenait à vêpres

un enfant qu'on sacrait évêque. La veille de la Saint-Martin d'hiver, le curé était tenu, par obligation précise, de faire chez lui du feu pour les chanoines, de leur donner à chacun trois coups à boire : le premier de rouge, le deuxième de blanc, le troisième de clairet ; de livrer six chandelles de cire à chacun des officiers, et de distribuer aux enfants de chœur du pain, de la viande et des ognons, ou des harengs avec la moutarde.

Le jour de Pâques, on voulait consacrer, par des réjouissances insolites, la joie d'une résurrection bienheureuse. Aussi, après les premières vêpres, tout le chapitre venait s'installer sous de beaux arbres, ou, s'il pleuvait, dans le chœur de la cathédrale, et là, le doyen apportait une balle et une toupie ; et toute l'assistance de jouer à la balle et à la toupie, en entremêlant ce jeu bruyant, mais fort innocent, de collations. Quelquefois une poésie touchante se mêlait à ce singulier usage. Le jour de la Pentecôte, par exemple, on faisait descendre dans le chœur une figure ornée de guirlandes de fleurs, on lâchait dans l'église des bandes d'oiseaux qu'on poursuivait avec des poignées de fleurs ; et l'on symbolisait ainsi avec une sorte de grâce naïve la diffusion des langues. Au milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire, monsieur, à l'époque la plus

grave, la plus digne, on jouait encore des mystères dans l'intérieur de la cathédrale : au 1er mai, on représentait *la Diablerie ou Vengeance de Jésus-Christ;* au 28 août, on *donnait* le jeu de Saint-Loup. Quant à cette fête des Fous si célèbre au moyen âge, elle était à la fois très-discutée et très-désirée; on la supprimait, on la condamnait; et puis tout à coup elle reparaissait plus joyeuse, plus bruyante, plus folle que jamais. Elle commençait avant Noël, continuait pendant les fêtes des Innocents, de la Circoncision, des Rois. Les vicaires de la cathédrale faisaient choix de l'un d'entre eux comme archevêque des fous. L'élu était porté sur l'autel des reliques, au chant du *Te Deum*, orné de sa mitre et de sa crosse, et donnait la bénédiction.

En sonnant les cloches, les enfants de chœur chantaient l'office. L'archevêque des fous devait recevoir comme salaire un jambon et une pinte de vin. En 1415, les religieux de Saint-Loup ayant refusé d'acquitter ce singulier tribut, furent condamnés bien et dûment à le payer. Le concile de Bâle proscrivit en 1435 ces coutumes sacriléges; mais le préjugé populaire, plus fort que la foi, les rétablit, et, en 1445, la fête des Fous était célébrée avec un tel excès de gaieté, avec une licence si franche, que l'évêque rendait une ordonnance sanctionnée par l'autorité

royale. Sans doute, monsieur, ces farces étranges vous semblent impies; cependant elles étaient jouées par des hommes naïfs qui n'y voyaient rien de scandaleux. Nous ne séparons plus aujourd'hui l'idée de prière et de respect de l'idée de Dieu; mais nos pères avaient besoin de prendre à certains moments leur revanche de leur soumission. Le lendemain de ces saturnales, ils étaient dévots et pleins de componction; mais, ce jour-là, ils se croyaient obligés à un dévergondage qui symbolisait l'infatuation de la raison humaine. Ce n'était pas une satire de la religion, c'était la satire de l'intelligence usurpant le domaine de Dieu; voilà pourquoi il faut, tout en se félicitant de la fin de ces usages grossiers, ne point trop s'en moquer, ni s'en scandaliser. Nous sommes plus graves; sommes-nous plus fervents? Sans doute on offensait alors la morale par ces jeux puérils; mais où fait-on aujourd'hui les grandes choses religieuses qu'on entreprenait alors?

— Vous savez expliquer les événements à un point de vue édifiant, repartis-je en serrant les mains de M. Columbat, et je sens qu'il y a un merveilleux profit à fouiller les légendes en compagnie d'une âme droite et lumineuse comme la vôtre. Mais puisque nous sommes sur le chapitre des aberrations réelles ou feintes des peuples, ne pourriez-vous me

donner quelques détails relativement à cette célèbre légende locale, *la chair salée?*

— De grand cœur! répondit en riant M. Columbat. Je me sens tout rajeuni par vos questions. Ah! monsieur, nous n'épuiserons pas aujourd'hui tout le trésor de nos légendes, et vous me promettez bien des joies par votre curiosité. Depuis tant d'années, j'étudie, je lis, je réfléchis pour moi seul, que j'ai comme une démangeaison de ne pas m'arrêter. Quand j'aurai fini, quand vous serez parti, qui donc viendra m'interroger? Je retournerai m'asseoir à cette place, je reprendrai mon travail, je retomberai dans ce silence qui est pour moi comme un premier suaire : vous m'avez ressuscité pour quelques jours; peut-être ne sentirai-je que plus vivement la froideur de mon tombeau, quand votre curiosité bienveillante m'aura retiré la chaleur de son rayon.

En achevant ces mots, M. Columbat faisait des efforts inouïs pour retenir entre ses paupières de vraies et belles larmes qui se tordaient et voulaient tomber. Je me sentais pris d'une sympathie toute filiale pour ce brave homme; je le rassurai et lui promis une de ces amitiés vivantes et continues qui ne laissent jamais chômer le cœur; et après avoir rajusté sa perruque, recroisé sa douillette, il reprit de cette façon :

VI

Qui traite de la charcuterie comme élément poétique.

— Vous voulez savoir ce que c'est que cette chair salée, dont on a découpé l'image en girouettes, et qui n'existe plus que sur nos toits, pour attester la variabilité des saisons et des engouements humains. Soyez satisfait. Je vous dois d'abord une description du monstre, ou plutôt rappelez-vous les vers de Racine dans le fameux récit de Théramène. C'est là une poésie vivante et colorée ! Je ne puis sans frémir me répéter à moi-même ces hémistiches tout-puissants ; je me suis demandé quelquefois si M. Racine, qui avait dû venir en Champagne, n'avait pas copié sur quelque image représentant *la chair salée*, cet horrible portrait de son monstre : on ne décrit ainsi qu'en présence d'un modèle.

Imaginez donc une bête hideuse, dont *la croupe se recourbe en replis tortueux,* un dragon ailé ayant *le dos couvert d'écailles jaunissantes*, porté, le jour

des Rogations, sur les épaules des religieux de Saint-Loup. Tenez, monsieur, me dit M. Columbat avec un geste effaré, en me montrant par la fenêtre le jardin de la Bibliothèque, nous sommes ici même dans le cloître de Saint-Loup ; c'est peut-être dans cette salle paisible qu'on cachait pendant les autres mois de l'année ce monstre terrible ; c'était par ce jardin que la procession commençait. Le voyez-vous qui passe là-bas? Il est en bronze : à chaque pas le porteur qui le soulève *recule épouvanté*. Un ingénieux mécanisme fait mouvoir ses yeux, sa langue et ses ailes, et quand il ouvre sa gueule ornée de dents menaçantes, on ne voit pas sortir des flammes; mais de jeunes enfants jettent dans ce gouffre des échaudés, des gâteaux de toutes sortes.

Le dragon troyen n'a pas la structure intérieure que Vaucanson donna depuis à ses automates; si bien que la nourriture engloutie est reçue intacte par les porteurs du monstre et leur tient lieu de gratification. Le premier jour le dragon se fiançait : on lui mettait des couronnes de fleurs; le second jour, il se mariait, et, pour cette solennité, on l'ajustait avec des rubans et des pompons. Rien de plus bizarre et de plus sinistrement joyeux que ces colifichets servant de parure à la bête infernale ! Le troisième jour le dragon ne survivait pas à ses noces; en marié bien

appris, il mourait, et on le reportait, la queue en avant, les yeux, les ailes immobiles, sans fleurs ni pompons, comme il convient à un être qui prend la route du tombeau.

Un jour le dragon faillit devenir un hydre d'anarchie. Comme on le portait à l'église Saint-Pantaléon, c'était en 1727, le second jour des Rogations, le curé de cette paroisse ne voulut pas recevoir dans l'enceinte sacrée ce symbole d'hérésie; il le fit mettre dans un charnier, estimant que c'était une retraite suffisante; mais les religieux de Saint-Loup résistèrent; une lutte parut imminente, et il ne fallut rien moins que l'autorité de l'évêque pour étouffer ce symptôme de discorde. L'année suivante le dragon fut officiellement condamné à la destruction. Il n'y eut là ni paladin, ni chevalier pour le pourfendre; mais on fit venir un chaudronnier, et on lui vendit en détail les débris du monstre. La tête horrifique, la queue gigantesque, les yeux fascinateurs servirent à des marmites et à la fabrication des huguenotes. C'est ainsi que finit ce personnage, qui a joué un grand rôle dans les légendes champenoises. La tradition voulait que ce fût la figure d'un dragon véritable dont saint Loup avait délivré le pays, et dont on avait salé la carcasse; d'où lui serait venu le surnom de *chair salée;* mais ce n'est qu'un *on dit*, et le

monstre n'était pas plus, je crois, la portraiture d'un monstre véritable et authentique, que celle d'Attila chassé de Troyes par saint Loup. Il représentait à coup sûr l'hérésie vaincue par saint Loup, et si on disait qu'il était salé, c'est qu'à Troyes la salaison est en grand honneur, et que, quand on allait l'enfermer, le peuple sans doute qui se souvient de l'industrie locale, disait : Il va être salé jusqu'à l'année prochaine. C'est-à-dire précieusement conservé, comme on l'est généralement dans le sel. Voilà, monsieur, tout ce qu'on sait de cet emblème. C'est peut-être bien à quelque chose d'analogue à ce monstre qu'on doit la locution si pittoresque et si usitée de l'hydre de l'anarchie ; les journaux, qui ne sont pas si bêtes qu'ils en ont l'air, auront pris ce terme figuré aux processions des Champenois, et si je ne craignais de vous paraître un peu caustique, je vous dirais que l'hydre de l'anarchie me semble aussi de la chair salée. On ne tue jamais suffisamment le monstre en France ; mais quand on le croit bien mort et bien enfermé dans son tombeau, il n'est pour la plupart du temps que salé, et un beau jour on le voit ressortir frétillant, remuant la queue et les yeux, tirant une horrible langue rouge, et porté, Dieu me pardonne, par des gamins !

En achevant cette raillerie fort apprêtée, M. Co-

lumbat me regarda d'un air profond; je m'inclinai pour lui cacher mon sourire, et je lui demandai s'il ne pensait pas que cette chair salée fût simplement un étendard de confrérie. Les charcutiers ayant toujours été en grand honneur à Troyes, il me semblait naturel qu'ils eussent institué une fête dans laquelle le dragon eût joué le rôle innocent de la charcuterie savante et perfectionnée.

Mais mon interlocuteur acccueillit dédaigneusement cette conjecture.

— La chair salée, me dit-il, emprunta son nom aux charcutiers, mais ne leur servit jamais d'enseigne. On l'appela ainsi par suite de cette tendance locale à tout parfumer des émanations nutritives de la chair à saucisse. En cherchant au fond des habitudes et des noms champenois, vous retrouverez toujours un peu de viande. Nos plus jolies promenades, vous le savez, s'appellent tout simplement le ***Pied-de-Cochon***, la *Vacherie*; la rue principale est la rue de l'*Épicerie*. A Provins, le pays des roses, on eût nommé ces sentiers si verts et si couverts de noms charmants, comme la *Voulzie*, ***Fontaine-Riante***, ***Saint-Brice***; à Troyes, on appelle les choses de la façon qu'on aime; la poésie locale n'est point de la poésie creuse, elle est bien nourrie et sait digérer les aliments robustes. Philippe le Bel et sa femme,

Jeanne de Navarre, voulurent accorder des privilé-ges au chapitre de Saint-Urbain. Voici ce que les notables de la paroisse demandèrent, ce fut *que chaque personne ayant personnage en ladite église et ses successeurs pût faire amener deux tonneaux de vin en la maison, sans en payer portage ou entrée, ou aucune redevance.* Philippe le Bel trouva la demande raisonnable et sensée, et l'accorda. Charles IV confirma ce privilége en 1327. On aime le solide, et on en jouit. Si l'on n'est pas mouton par l'esprit, on l'est par le goût du bon pâturage.

M. Columbat se permit un petit rire à la fin de cette tirade humoristique; j'en pris texte pour lui offrir de se reposer et de venir consacrer notre jeune amitié par un déjeuner simple et franc, comme ceux devant lesquels s'attablaient probablement nos pères. Le brave homme y consentit, et une heure après, nous étions assis côte à côte, devisant toujours de la Champagne et nous congratulant réciproquement des fibres champenoises que nous faisions si harmonieu-sement résonner en nous.

Je dois ajouter que M. Columbat, par une contra-diction heureuse, ne parut point scandalisé des côte-lettes de mouton que je fis passer sur son assiette; il donna un éclatant démenti à ses théories, et je ne l'en estimai que davantage. Je trouvais en lui une

candeur qui me ravissait. Ce n'était pas un de ces savants qui visent à la logique par l'arrangement arbitraire de leurs habitudes, et qui trompent leur nature pour la mettre d'accord avec leurs théories. M. Columbat philosophait à propos, et il ne considéra point comme un repas d'Atrides le petit déjeuner que je lui offris.

On verra, par la suite de ce récit, les surprenantes excursions qui advinrent de ce tête-à-tête, et comment, M. Columbat faisant de sa perruque ce que le Diable boiteux faisait de son manteau, nous pûmes voyager sans danger à travers les régions les plus ardues et les plus charmantes du rêve, de la fantaisie et de l'histoire. Puissent nos lecteurs avoir conçu le désir de nous y suivre !

VII

M. Columbat s'en va-t-en guerre.

Le lendemain, je trouvai M. Columbat au rendez-vous fixé. Je fus étonné du changement opéré dans sa physionomie : le brave homme était en pleine résurrection. Sa perruque me parut mieux frisée, sa douillette moins râpée. Il m'attendait, brossé, ciré, rasé, martialement appuyé sur un de ces énormes parapluies de coton bleu à large bordure. Je fus un peu surpris de cette précaution, car le ciel, pour n'être pas d'un azur aussi profond que celui du parapluie, était cependant d'une couleur parfaitement rassurante; mais j'eus de nombreuses occasions de comprendre depuis que ce meuble n'avait dans la main de M. Columbat d'autre intention que celle de servir en quelque sorte de bâton augural. C'était l'instrument magique avec lequel il frappait les ruines, désignait les monuments; naïf et touchant emblème qui nous avertissait de nous défier de

notre présomption autant que de la sérénité du ciel.

Après quelques minutes, j'abordai l'objet de notre rendez-vous. M. Columbat, qui n'avait besoin que de sentir l'étrier à portée de son pied, enfourcha son dada et partit pour son excursion à travers l'histoire de la Champagne.

Je ferai grâce à mes lecteurs des détails savants et minutieux que, pendant plusieurs jours, je ne cessai de recueillir, et je m'en tiendrai aux principales circonstances de notre pèlerinage, heureux si ce résumé ne semble pas encore trop long !

Troyes est une des villes les plus anciennes et les plus modernisées ; c'est-à-dire qu'il en est peu où, sous le prétexte d'hygiène et d'embellissement municipal, le marteau et le pic se soient exercés avec plus de bonne volonté, et Dieu sait par quels spécimens d'architecture contemporaine la fatuité des démolisseurs s'est manifestée ! M. Columbat voulut me reconstruire par la pensée toute la vieille cité du moyen âge. Il évoqua les trois châteaux emportés, les couvents, les murailles ; il me rendit visible et palpable cette ville qui méritait, en 1521, des lettres patentes de François Ier, dans lesquelles on lisait : « *Que la ville de Troyes est des villes du royaume* « *la plus requise, dans l'occurrence, à être tenue* « *en bonne garde, sûreté, fortifications et muni-*

tions. » La vieille armure s'est ébréchée; puis, un beau jour, on en a dispersé les débris. La ligne des remparts s'est abaissée; les arbres, le lierre, la mousse, les haies des jardins ont pris d'assaut la forteresse et ont fait flotter la verte bannière (l'étendard éternel de Dieu) sur les tourelles démantelées. Les fossés, presque remplis, sont des rigoles ou de petits filets d'eau moussue et insalubre réjouissant les grenouilles et mécontentant les laveuses; les farouches boulevards sont d'innocentes promenades.

Troyes est assise au milieu d'une plaine fertile et ombreuse. Une infinité de canaux la traversent, qui, sous prétexte de servir à différents métiers, se font parfois les véhicules des choses les plus incongrues et affectent les couleurs les plus équivoques, les saveurs les moins rassurantes; mais cet inconvénient commence au seuil de la cité industrieuse; au dehors, l'homme n'a plus de droit, et l'eau serpente fort joyeusement et fort proprement. La Seine passe au chevet de la ville, mais la Seine toute petite, humble, résignée, n'osant porter de gros bateaux et se laissant fouiller par des enfants, mouillés jusqu'aux genoux, qui viennent lui prendre en riant les écrevisses et les poissons. Troyes *extrà-muros* est une oasis dans le sable et la craie; rien de plus joli, de

plus gracieux, et j'oserais presque dire de plus spirituel, que ses environs. Malheureusement tous ces avantages ne pénètrent pas en ville et sont consignés à l'octroi.

Les seuls vestiges importants de l'ancienne Troyes sont les églises. De toute cette dentelle de pierre qui festonnait la robe armoriée de la vieille ville, il ne reste plus que le fragment bénit. L'abbaye de Saint-Loup, qui renferme la bibliothèque, est, à l'heure où je la visite avec M. Columbat, une sorte de caserne, vaste, haute et branlante, où les livres se flétrissent dans l'abandon au premier étage, et où des tableaux se moisissent au rez-de-chaussée.

La cathédrale, à quelques pas de là, domine cette grande masure, et couvre de son ombre imposante les monuments chétifs que l'on a entassés à ses pieds. Ce fut vers la cathédrale que nous nous dirigeâmes; et avant d'y pénétrer, nous nous arrêtâmes en contemplation, ou plutôt en admiration, devant une des œuvres les plus imposantes de ce génie anonyme qui a couvert la France du moyen âge de ses immortelles basiliques.

M. Columbat était plus sérieux, une sorte de majesté enlevait à ses traits leur grimace habituelle; il était presque beau, tant il y avait de foi recueillie, d'admiration sincère sur son visage; il avait le doigt

levé vers la tour, et son geste muet semblait me dire : Inclinez-vous, fils d'une époque impie, devant cette manifestation du génie religieux de vos ancêtres.

VIII

La légende de Saint-Pierre.

J'ai entendu dire, commença en soupirant M. Columbat, que le diable avait été pour quelque chose dans le plan de la cathédrale de Cologne, et que, par cette raison, l'œuvre restait et resterait toujours inachevée. Je ne crois pas qu'aucun pacte infernal ait présidé à la construction de l'église Saint-Pierre ; mais je sais bien qu'on en répare les ruines avant qu'elle soit finie. Que d'accidents, que d'incendies, que de malheurs de toute espèce l'ont assaillie! Elle n'a qu'une tour, et vous voyez, monsieur, qu'on l'étaye pour reprendre les soubassements ; des gouttes d'eau, en tombant pendant des siècles, ont creusé un abîme sous les pieds du géant de pierre ; mais telle qu'elle est, mutilée, crevassée, réparée, notre cathédrale est encore un des beaux monuments de la France.

Elle date de la fin du XIIe siècle et du commen-

cement du XIIIe. Hervé, le soixantième évêque de Troyes, passe généralement pour son fondateur. Ce fut lui-même qui dressa le plan, ce fut lui qui présida aux premières constructions, et la légende lui attribue les chapelles absidales et le sanctuaire, la plus pure et la plus harmonieuse des parties. Les proportions de l'édifice sont gigantesques. — Vous avez des yeux pour voir, monsieur, me dit avec un redoublement de gravité M. Columbat; vous avez, je crois, une âme pour comprendre : voyez donc et comprenez! Je bornerai les notions essentielles à ce renseignement : du sol jusqu'au sommet de la tour, Saint-Pierre a 222 pieds de hauteur; la longueur extérieure de l'église est de 117 mètres; sa largeur est de 51 mètres 33 centimètres; la hauteur des voûtes de la grande nef est de 30 mètres, et cinq nefs partagent le monument, qu'éclairent 182 verrières. Est-ce assez d'espace pour y enfermer votre pensée?

Notre-Dame de Paris a deux tours. C'est là un avantage assurément; mais elle n'a pas, je l'en défie, cette profusion de vitraux splendides, cette légèreté des piliers, cette multiplicité d'arceaux, qui font de notre cathédrale un chef-d'œuvre entre les chefs-d'œuvre.

Après ce préambule, M. Columbat me fit admirer

en détail la tour, le portail, la façade de l'édifice. Je déplorai avec lui les mutilations que le temps et la sottise des révolutions avaient infligées à ce vénérable sanctuaire, et j'entrai enfin, plein de componction dans cette nef mystérieuse.

La première impression est celle de la nuit. Le jour des vivants éblouit les yeux; mais quand on pénètre dans la maison du Seigneur, le jour devient mélancolique et sombre; peu à peu, cependant, on se reconnaît, on s'habitue. Les vitraux se détachent; cette merveilleuse imagerie, qui s'étale dans les ogives, laisse pénétrer quelques rayons; on admire, on prie, on se courbe sous la formidable poésie de ces sanctuaires.

Pendant que je me sentais pénétré jusqu'à l'âme de la fraîcheur des abris mystiques, M. Columbat accomplissait en conscience son devoir de cicérone; il m'expliquait la date des diverses constructions; comme quoi les vitraux, uniques en France, reproduisaient saint Louis et la reine Blanche, Adam et Ève, l'histoire de saint Savinien, des saints, des saintes, des rois, des princes, des empereurs, des figures diaboliques, etc. Je fais grâce des noms des artistes, des détails dont m'accablait l'érudition patriotique de M. Columbat. D'ailleurs je n'écoutai réellement et je ne voulus comprendre

que quand il toucha à l'histoire et à la légende.

La cathédrale avait autrefois un clocher. M. Columbat me fit le récit de sa fondation. En 1413 on fit marché avec Jean de Nantes, moyennant 9 sols par jour pour lui et 2 sols pour chacun de ses ouvriers; l'abbé de Saint-Loup donna six chênes de choix, et on se mit à l'œuvre. Par malheur, les Anglais vinrent en Champagne ; le clocher resta interrompu ; on jeta les morceaux de bois dans la rivière, et on attendit. Jeanne d'Arc, en 1429, chassa les Anglais de la Champagne, vint s'agenouiller dans la cathédrale, et dit en sortant :

— Faites votre clocher, ils n'y reviendront plus !

On retira les madriers de la rivière ; le fils de Jean de Nantes reprit le plan de son père, et, le 20 mars 1430, un beau coq doré, éveillé, bec ouvert, ne manquant que de langage, juché au sommet, apprit aux Troyens que l'œuvre était à terme.

On prodigua les récompenses et les réjouissances, c'est-à-dire qu'on donna 31 sols aux ouvriers, et que le dîner épiscopal ne coûta pas moins de 4 livres 12 sols 6 deniers, sans compter un muids de vin donné en cadeau par un chanoine.

En 1506, c'est-à-dire l'année même où fut posée la première pierre des fondements de Saint-Pierre

de Rome, on commença la tour, qui est achevée, et pour en conduire l'ouvrage, le chapitre traita avec Martin Cambiche, maçon de Beauvais, à raison de 40 sols, un pain de prébende chaque jour, et le paiement du loyer de sa chambre. Artistes naïfs, qui ne songeaient guère à la gloire, ces tailleurs de pierre faisaient leur besogne en escomptant leur salut. Une cathétrale sans deux tours est estropiée, et l'on voulait que la belle église fût complète. Aussi en 1511, on décida qu'on commencerait les travaux de la seconde tour. Jean de Soissons succéda à Martin Cambiche, et le traité, bien et dûment signé, porta qu'il n'abandonnerait point les ouvrages avant qu'ils fussent achevés, *hors le cas de mort*. Il paraît que le seul empêchement prévu se rencontra, car la tour ne fut jamais terminée, et à l'heure qu'il est, elle attend encore les échafaudages de Jean de Soissons.

— Hélas! me dit M. Columbat, le beau clocher dont l'église était si fière, trop fière peut-être! attira la colère du ciel. Dans la nuit du 7 au 8 octobre 1700, à une heure après minuit, la foudre gronda; on vit un trait de feu toucher à l'extrémité de la flèche. Pendant plus d'une heure, il sembla qu'une lumière, qu'un flambeau brûlait sans se communiquer. Quelques-uns criaient au miracle, quelques

sceptiques criaient au feu! Les sceptiques eurent raison. On ne connaissait point alors les pompes; mais, à l'extrémité de longues perches, on élevait des éponges imbibées d'eau, ou bien l'on avait recours à d'énormes instruments qui étaient inventés avant M. de Pourceaugnac. Près de trois heures s'écoulèrent ainsi, et le follet ironique brillait, se balançait, sautillait à l'extrémité de la flèche, narguant les éteigneurs. Peu à peu, cependant, et à l'intérieur, il descendait, sans qu'on le vît. Tout à coup il éclata formidable, insensé; il brisait son couvercle et léchait avec une large et affreuse langue la pauvre tour voisine, que la réverbération vacillante semblait faire trembler de peur. Le plomb fondit, les cloches elles-mêmes se liquéfièrent, et alors une pluie, qui écrasait des hommes, déborda et se répandit sur la foule. Ce fut horrible. Ce beau coq qui déployait ses ailes à 324 pieds au-dessus du sol, tomba et disparut dans le brasier. Ce désastre fut réparé promptement par les secours de Louis XIV et par le zèle des paroissiens; mais l'on ne s'avisa plus de relever le clocher; il attirait trop souvent le tonnerre; et l'on ne prévoyait pas alors l'aiguille aimantée de Franklin. Un poëte champenois, Maugard, inspiré par un si grand événement, conçut, après une laborieuse méditation, ces deux vers qu'il adressa à Louis XIV,

et qu'il voulait faire graver sur le marbre, au front de l'église réparée :

Ce temple, à qui le feu causa de grands dégâts,
A trouvé dans Louis un second Josias.

Il paraît que les Troyens n'apprécièrent pas ce distique, car il ne fut jamais inscrit que dans l'histoire locale.

Maugard fut désespéré, toute sa vie, d'une si poignante ingratitude.

Le lendemain de l'incendie, des ouvriers, appelés pour les travaux les plus urgents, prenaient leur repas de midi dans la cathédrale. Ils n'avaient pas pour ce lieu tout le respect qu'il exige, et tout en buvant le petit vin du pays, ils s'égayaient outre mesure, se moquant du clocher incendié comme d'un nigaud; ils apostrophèrent même à ce sujet une statue colossale de saint Michel, élevée sur le pignon de l'église, et qui, sans faire un geste, avait laissé brûler sous ses yeux le plus beau clocher qu'il y eût en France. N'était-il pas aussi facile d'éteindre le feu que de tuer un dragon? Nos hommes rirent beaucoup de l'impuissance de ce gros saint immobile; mais voilà que leur rire fut répété par un écho si formidable, qu'il leur sembla que c'était saint

Michel lui-même qui riait sur son pignon. Quelques-uns tremblèrent et parlèrent de se retirer ou de causer avec plus de dévotion. Mais, trois ouvriers, trois impies, excités par le vin, raillèrent les peureux, emplirent leurs tasses et, les élevant au-dessus de leur tête, défièrent saint Michel de descendre et de venir boire un coup de vin de Sillery, pour se guérir de la grande peur qu'il avait eue dans la nuit précédente.

On entendit alors comme un grondement.

— Saint Michel consent, s'écria l'un des sacriléges.

— Le voici qui se chausse pour descendre, ajouta un second.

— Mais il frappe un peu trop fort de son talon, murmura un troisième.

En effet, on entendait dans la voûte des craquements terribles. Tout à coup, avant qu'aucun des trois ouvriers eût eu le temps ou seulement la pensée de fuir, la gigantesque statue, perçant, déchirant, broyant tout sous sa masse, était descendue et tombée sur eux, qu'elle écrasa. Et saint Michel les tua si bien qu'il les enterra du même coup, et que, quand on voulut retrouver les cadavres des trois imprudents, il fallut creuser le sol dans lequel ils étaient enfouis sous la masse énorme qui les avait accablés.

— Que dites-vous de la légende?

Et M. Columbat s'appuyait, d'un air triomphant sur son parapluie, en me regardant du coin de l'œil.

Je dis qu'elle ressemble au *festin de Pierre* et que Molière l'a racontée.

— J'en ai une autre à vous confier qui, pour appartenir, selon la tradition, à notre cathédrale, n'en est pas moins assez répandue dans le monde. Vous voyez cette belle rosace; elle fut la cause d'un drame touchant. Elle est due au talent d'un artiste de génie inconnu, qui possédait une fille aussi gracieuse, aussi svelte que ces ogives, aussi vénérée que ce sanctuaire. Un jeune ouvrier de son père demanda sa main.

— Je consens au mariage, dit l'artiste, mais à une condition : c'est que l'époux de ma fille pourra prétendre à l'honneur de continuer ma tâche. Qu'il s'essaye dans une œuvre difficile, je lui promets la récompense. J'ai fait ma rosace, qu'il fasse la sienne.

Le pauvre jeune homme ne se le fit pas répéter. Il attendrit la pierre, il l'anima du feu de ses rêves, il pâlit, maigrit sur son échafaudage; et quand enfin il crut avoir accompli sa tâche, c'est-à-dire, avoir vaincu, il descendit tout tremblant de son échelle, alla chercher son maître et sa fille et les

amena en présence de sa rosace. Le maître sourit, la jeune fille rougit; mais, après un examen sérieux :

— Il y a là un défaut, dit le père; on s'est trop pressé.

Et de son doigt il fit voir une infraction aux règles du métier. La faute était peu visible, mais elle était réelle. Le jeune artiste pleura.

— Après tout, reprit le père, tu as du génie et je te donne ma fille ! Tu étudieras et tu feras mieux : pour cette fois je te pardonne.

— Je ne veux point de pitié ! s'écria le jeune homme · je suis vaincu, je n'ai pas droit à la récompense !

— Et s'élançant au sommet de ses échafaudages, il se précipita, tête baissée, sur le pavé de l'église.

— Pauvre fou ! murmurai-je.

— N'est-ce pas? continua tristement M. Columbat; mais n'y a-t-il pas pourtant je ne sais quel respect de l'amour dans cet orgueil intraitable? Il ne voulait pas obtenir par pitié ce qui ne devait être acquis que par le triomphe.

— Oui; mais, au lieu de se punir, il frappa sa fiancée innocente.

— La rosace du jeune artiste manquait de solidité. Il y a quelques années qu'après plusieurs

siècles de réparations renaissantes et inutiles on la démolit, pour la remplacer par la rosace de fonte que vous voyez maintenant.

Je fus étonné de l'accent triste avec lequel M. Columbat débita ces paroles; mais je compris sa mélancolie en jetant un regard sur cette rosace moderne. Légère et gracieuse, mais mesquine, elle étalait insolemment ses découpures faciles, et semblait narguer la rosace de pierre, qui la regardait doucement de tous ses yeux verts ou roses. Ajoutez à ce défaut les peintures criardes et farouches, incapables d'opposer au soleil ce réseau opaque qui en tamise la lumière, et vous approuverez la juste douleur de M. Columbat.

Les réparations entreprises à la cathédrale de Troyes sont, en général, assez heureuses; mais celle-ci est une cacophonie qui brise le chœur mélodieux du monument.

Une belle statue de la Vierge, par M. Simart, est une des rares offrandes déposées par le génie moderne dans l'antique église; mais si la pureté des lignes et la correction du ciseau ne suffisent pas à faire un chef-d'œuvre, la statue manque de cette inspiration suprême qui consacre définitivement les créations humaines. Point de tableaux, peu d'ornements; une chaire travaillée au couteau, comme les

joujoux de la Suisse, et remplaçant une chaire vermoulue dans laquelle saint Bernard avait prêché; un magnifique buffet d'orgue, enlevé autrefois au monastère de Clairvaux; voilà, en résumé, le bilan artistique de Saint-Pierre. C'est une magnifique châsse, mais dans laquelle il y a peu de choses.

M. Columbat, après m'avoir promené à tous les étages de l'église, me fit passer devant les yeux, dans un récit naïf et coloré, tous les hommes qui vinrent s'agenouiller et prier dans cette nef austère. Saint Bernard y a prêché la croisade; Abeilard y a gémi peut-être, en allant au Paraclet; Jeanne d'Arc y a fait bénir son drapeau. C'était dans le chœur que se célébraient ces mystères, ces folies dont nous avons parlé; c'était devant la porte principale qu'avaient lieu les abjurations, les excommunications, les amendes honorables. En 1377, un prévôt de Troyes, nommé Jean de Rien-Val, fut conduit processionnellement dans toute l'église portant un *plat d'argent du poids de quatre marcs, et un cierge ardent du poids de quatre livres de cire;* et, en présence de l'évêque, ledit prévôt vint déclarer qu'il avait fait appliquer injustement à la question deux clercs et un laïque. Et, après amende honorable, on suspendit en offrande le plat d'argent à l'autel. C'était dans la cathédrale qu'avait lieu la cérémonie par laquelle on

mettait le lépreux, le *ladre*, hors du seuil. On lui couvrait la tête; il baisait le pied du curé, et celui-ci, lui jetant par trois fois de la terre avec une pelle, lui disait : « Mon ami, c'est signe que tu es mort quant au monde, et, pour ce, aie patience en toi. » Puis, la messe dite, on allait enfermer le ladre dans sa maison. Et alors, on lui intimait défense de boire à aucun puits; on lui ordonnait de mettre des gants pour s'appuyer au parapet d'un pont, de parler à personne sans s'être mis *au-dessous* du vent.

IX

Histoire des diverses églises.

Nous visitâmes dans la même journée toutes les églises. Saint-Nizier est peut-être la plus ancienne. Mais, à part ce titre respectable, elle n'a rien qui puisse intéresser. Pauvre, nue, elle n'offre, pour toute particularité curieuse, qu'une toiture de briques vernissées. M. Columbat avait beau m'affirmer que Vauban admirait par-dessus tout cette simple et naïve basilique, je ne pus qu'avouer ma froideur. Peut-être bien aussi, Vauban ne voyait-il dans cette église qu'un local merveilleux pour une caserne ou pour un grenier à munitions.

L'ancien couvent des Cordeliers, aujourd'hui transformé en maison d'arrêt, avait autrefois une chapelle dont il ne reste aucun vestige. M. Columbat se borna à me citer l'épitaphe humoristique qui se lisait dans un des coins du monument. Je l'ai copiée et je la transmets religieusement : « Cy repose et

gist Louis Duval, écuyer, en son vivant seigneur haut justicier, moyen et bas, de la terre et seigneurie de Fay, des bois de Pompée et Sainte-Colombe, près Nogent-sur-Seine, lequel décéda en cette ville de Troyes, le dernier jour d'octobre, l'an 1602, et qui, de son vivant, avoit donné tous ses biens à son fils, réservant les usufruits pour lui, sa vie durant. Il prie tous ceux qui liront cette mémoire de prier Dieu pour lui, et qu'ils ne fassent pas comme lui, car il s'en est mal trouvé. »

Cette raillerie posthume, cette vengance paternelle me fit sourire; j'y reconnus bien la malice naïve des Champenois, et ce me fut un trait de plus pour graver leur physionomie dans mon esprit.

Le couvent de Saint-Loup, qui sert de bibliothèque et de musée, n'avait non plus, ainsi que je l'ai déjà dit, rien de curieux à nous offrir. M. Columbat se rappela seulement que le roi Charles le Chauve, dont le vestiaire n'était pas abondamment pourvu, se trouva, un jour qu'il passait par Troyes, dans une position bien délicate. Son haut-de-chausses faisait défaut à Sa Majesté et lui manquait de respect, en s'éraillant, en se déchirant. Le monarque désespéré n'avait pas même la ressource de Dagobert; car l'envers ne valait pas mieux que l'endroit.

Alors il convoqua les savetiers troyens, et, grâce

à leur fil le plus serré, à leur alène la plus fine, sa majesté put continuer sa route dans un appareil beaucoup plus décent. Cette reprise ne fut pas perdue ; car elle valut aux savetiers une belle page sur parchemin, dans laquelle le bon roi déclarait qu'en mémoire de cet événement il autorisait la confrérie à célébrer la fête patronale dans l'église Saint-Loup.

L'église Saint-Remi est une masure sans style, sans caractère ; elle est coiffée d'un immense clocher, et, si l'on veut absolument s'émouvoir, il faut accorder une admiration très-complaisante à ce gigantesque éteignoir. Au pied de la tour qui supporte cette pyramide, on lit cette inscription, que M. Columbat déchiffra sans la regarder :

L'an de grâce mil trois cens
Qatre-vingt-six, de léal cens,
Dix jour d'avril fut commencée
Cette jolie tour carrée
Par les marguillers de l'église
Dieu leur doint grâce et franchise.

Un Christ en bronze, de Girardon, et une plaque de marbre sur laquelle le célèbre sculpteur a gravé les titres d'une fondation pieuse, tels sont les seuls ornements de cette pauvre église. Elle avait autre-

fois de beaux vitraux, des tableaux renommés, tout a disparu. Une anecdote se rattache à une statue autrefois célèbre, et depuis longtemps émiettée. Voici en quels termes M. Columbat me transmit cette légende :

— Vous avez sans doute entendu plaisanter les Troyens sur leur façon toute particulière de parler et de changer les terminaisons des mots. Autrefois surtout, cette manie était poussée à un point extrême. C'était ainsi qu'au lieu de dire : « *Le chemin de Saint-Remi*, » on disait et on dit encore dans quelques campagnes des environs : « *Le chemi de Saint-Remin.* » Depuis qu'on met moins de cinq jours pour faire les quarante lieues qui nous séparent de Paris, on a perdu ces marques touchantes d'originalité, et je ne désespère pas, monsieur, d'entendre nos compatriotes parler aussi bien qu'à l'Académie, s'il est vrai que l'on parle à l'Académie... Eh bien ! vous ne serez pas étonné d'apprendre qu'il y avait autrefois à l'extérieur de l'église une grosse et robuste statue qu'on appelait le *Gros Dieu de Saint-Remin*. On y faisait des dévotions perpétuelles, et les tisserands du quartier ne manquaient jamais de dire bonjour au *Gros Dieu*. Un jour, le bruit se répandit que, dans la nuit, le *Gros Dieu* s'était retourné et qu'il ne présentait plus exclusivement son

visage aux passants. On cria au miracle, et un marchand de vin dont la boutique était précisément située vis-à-vis de la statue cria plus fort que les autres. On accourt placer des cierges autour du piédestal, et chacun de se demander quel avertissement se cachait dans ce prodige. Le clergé seul ne crut pas au miracle ; il avertit la justice. On manda le cabaretier fanatique, et, en acculant un peu sa dévotion, on finit par lui faire avouer que c'était lui qui avait opéré le prodige, pour faciliter le débit de deux muids de vin qui étaient sur le point de se gâter ; et il ajoutait en pleurant qu'il était d'autant plus contrit et repentant, que sa ruse avait eu un plein succès, et qu'il avait vendu trois muids au lieu de deux, tant son miracle avait attiré de visiteurs et altéré de gosiers. On rit de la supercherie, et on remit le Gros Dieu en place. Depuis, il n'a plus bougé.

Comme nous allions quitter Saint-Remi, je saluai devant l'entrée de l'église une porte croulante, au-dessus de laquelle se lit une inscription grecque.

— Ne me parlez pas de ce monument, dis-je à M. Columbat, je le connais.

C'est le collége. Fondé par les frères Pithou, dont l'un fut l'illustre collaborateur de la Satire Ménippée, et qui dotèrent la jeunesse studieuse des *fables de Phèdre*, ce collége, autrefois dirigé par des orato-

riens, est aujourd'hui un établissement laïque important; mais il n'offre rien de remarquable à la meilleure volonté.

Nous allâmes faire une station à la ravissante église Saint-Urbain. Là, nous fûmes saisis de ce transport religieux que les chefs-d'œuvre de l'art gothique sont si puissants à évoquer. Rien de plus léger que ces flèches, ces clochetons en dentelles, ces arcs élancés, qui sont des prières visibles et des pétrifications de l'extase. Je fus de l'avis de M. Columbat, quand ce dernier m'assura que l'église Saint-Urbain l'emportait sur ce délicieux bijou de Paris qu'on nomme la Sainte-Chapelle. Par malheur, ce monument sublime n'est pas achevé et le goût des marguilliers a déshonoré l'intérieur par un autel en carton-plâtre dû au talent d'un décorateur de cafés parisiens. C'est l'anachronisme le plus honteux et le plus prétentieux qu'il soit possible d'imaginer.

Jacques Pantaléon, patriarche de Jérusalem, fils d'un cordonnier de Troyes, devint pape en 1262. Il se souvint alors de l'échoppe paternelle, et, sur son emplacement, voulut faire construire un temple au Seigneur qui l'avait appelé à lui.

L'œuvre, inspirée par une double piété, fut entreprise avec vigueur; aussi est-elle remarquable par

l'unité de style; on sent qu'aucune préoccupation n'est venue distraire l'artiste. Quand achèvera-t-on l'œuvre laissée incomplète par la mort du pape Urbain?

De Saint-Urbain M. Columbat me dirigea vers l'église Saint-Jean au Marché.

Nous n'avions plus cette fois à admirer l'unité de l'architecture. Saint-Jean a deux parties : l'une pesante, lourde, massive; l'autre fière, imposante et ornée. Cette vieille église a beaucoup souffert, il ne lui reste, comme richesse artistique, que deux tableaux de Mignard, le *Baptême du Christ* et le *Père éternel;* une fort belle verrière, reproduisant le sacre de Louis le Bègue, couronné roi d'Aquitaine, le 7 septembre 878, au concile de Troyes, par le pape Jean VIII; quelques médaillons de Girardon, des débris de vitraux assez curieux.

Saint-Jean a joué un grand rôle dans l'histoire locale. Ce fut là que s'accomplit, le 2 juin 1420, le mariage de Henri V d'Angleterre avec Catherine de France, fille de Charles VI et d'Isabeau de Bavière. Ce mariage complétait le triste traité de Troyes qui promettait le trône de France au roi d'Angleterre. Une couronne de plomb fut placée autour du clocher, pour consacrer le souvenir de cet événement. Henri V laissa sa couronne, dont on fit un reliquaire, et son

manteau de brocard dont on fit une chape. Ces différentes marques de munificence ont disparu.

L'église Sainte-Madeleine est la seule qui ait conservé des échantillons complets du style romano-bysantin. Elle ne mériterait pas un regard, sans un magnifique jubé qui s'épanouit entre les piliers massifs de ces constructions épaisses. Ce jubé est une merveille de grâce, de fantaisie, et c'est aussi un tour de force; les deux faces présentent chacune trois archivoltes dont les festons se nouent à des pommes de pin. La double retombée des arcs s'attache à des culs-de-lampe supportant des statues qui ont disparu.

La rampe est composée de fleurs de lis et de trèfles découpés. L'auteur de ce monument incomparable est enterré dessous; il se nommait *Jean Gualdo, maçon*. Son épitaphe, pleine d'un légitime orgueil, disait qu'il *attendait la résurrection bienheureuse, sans crainte d'être écrasé.*

Sainte-Madeleine possède aussi de belles verrières. Une statue de sainte Marthe, due au ciseau de Dominique et de Gentil, fut élevée contre un pilier, aux frais des servantes de la paroisse. Le temps, qui a ébréché, mutilé, détruit les tombeaux des puissants, les offrandes des superbes, a respecté ces offrandes de la piété des pauvres servantes.

Il ne nous restait plus que deux églises à visiter, Saint-Pantaléon et Saint-Nicolas. La première est remarquable par la multitude de statues plus ou moins heureuses, dues au ciseau de Gentil et de Dominique, et par les tableaux médiocres que l'admiration locale inflige à tous les visiteurs.

L'église Saint-Nicolas est adossée au rempart ; si bien qu'une des portes d'entrée est à la hauteur d'une rosace, et qu'on descend dans l'église par un grand escalier, à la moitié duquel on rencontre une tribune arrangée en calvaire. La tradition raconte qu'en 1551, un riche paroissien, nommé Michel Oudin, fit établir à ses frais ce calvaire, ainsi qu'un sépulcre placé au-dessous, sur des plans rapportés par lui de Jérusalem. Le manteau et le chapeau portés en pèlerinage furent suspendus en offrande, par le donateur lui-même, à un des piliers du calvaire, et quand le sonneur s'avisait de déplacer ces objets, leur ancien propriétaire revenait la nuit le frapper de coups de bâton. M. Columbat ne sut me dire dans quel siècle le chapeau et le manteau disparurent définitivement ; mais il paraît qu'un sonneur un peu plus déterminé anéantit le dangereux *ex-voto* pour couper court aux bastonnades.

— Nous avons visité toutes les églises, me dit en sortant M. Columbat. Vous avez vu tout ce que

Troyes possède de reliques, de vestiges des temps d'inspiration et de foi. Il ne reste plus un monument complet, et, depuis vingt ans, on s'est bien exercé à démolir. Demain, nous parcourrons les rues, et, au hasard des découvertes, nous interrogerons l'histoire, la chronique, la légende; mais la plus belle page, vous l'avez vue, c'est celle qui porte une croix. Combien de temps la garderons-nous encore, cette page bénie? mon cœur, ma religion me disent : Toujours! L'homme se lassera de détruire des croyances et des chefs-d'œuvre, pour y substituer des doutes et des masures. Mais, d'un autre côté, ma vieille expérience s'alarme; j'ai peur que l'activité moderne ne s'offusque, un beau matin, de ces vieilles maisons du Seigneur, immobiles et silencieuses, et qu'on ne donne un coup de marteau à ces fleurons illustres de la vieille couronne, pour ménager un emplacement de débarcadère ou faciliter l'établissement des rails. Oh! le progrès! le progrès! Quelle terrible maladie de croissance! elle donne la fièvre et quelquefois le délire!

M. Columbat était dans un accès de mélancolie que je respectai. Nous sortîmes de la ville, et nous allâmes par les promenades faire une visite au cimetière. Là, nous ne demandâmes pas au fossoyeur de nous donner, comme à Hamlet, l'occasion de débi-

ter quelque amère et touchante boutade, mais nous saluâmes avec tendresse cette terre imprégnée des aïeux. En sortant de ce jardin céleste, où l'on dort d'un si merveilleux sommeil, M. Columbat me rappela l'inscription bizarre qui surmontait autrefois la porte. On lisait en effet, il y a quelques années, cette allocution de la mort :

« Passant, par où tu passes, j'ai passé ;
Par où j'ai passé, tu passeras.
Comme toi vivant j'ai été,
Comme moi mort bientôt tu seras. »

— Le bon goût moderne, me dit en souriant de son sourire le plus fin mon aimable compagnon, s'offusqua de cette inscription naïve : on l'effaça. Depuis, on ne sut jamais en trouver une autre, et la porte reste nue. Mais, après tout, ajouta le vieillard avec un hochement de tête, ce lieu n'a pas besoin d'enseigne ; les morts y vont sans s'informer, et quand on frappe, le portier ouvre toujours, certain qu'on ne demandera pas à s'en aller.

Nous nous quittâmes sur ce propos humoristique et nous primes rendez-vous pour le lendemain.

X

Histoire de deux Champenois qui n'étaient pas bêtes. Urbain IV.

Le lendemain, M. Columbat, en arrivant au rendez-vous, portait sous son bras un volumineux manuscrit :

— Vous avez vu le christ de Girardon et l'église d'Urbain IV, me dit-il. J'ai pensé qu'il était à propos de vous lire les biographies de ces deux Champenois; je les ai écrites, à loisir, dans l'ombre de cette bibliothèque où vous m'avez trouvé.

Je me résignai avec assez de bonne grâce. Peut-être le style écrit de l'excellent M. Columbat ne valait-il pas sa prose parlée ! Mais, puisque j'avais provoqué ses effusions, il fallait bien me soumettre. Voici donc ce que lut cet infatigable savant, dans le jardin de la bibliothèque.

Il commença par le pape.

« Urbain IV naquit à Troyes en 1185, sous le règne de Henri II le Jeune, comte de Champagne.

Il fut baptisé dans l'église Notre-Dame-aux-Nonnains, et reçut le nom de *Jacques Lansennes*. Son père Pantaléon, dit de *Courtpalais*, de *Curtopalato,* appartenait à une honnête mais pauvre famille d'artisans, et exerçait la profession de chaussetier. Ce fut dans son échoppe, sur l'emplacement de laquelle on a bâti depuis l'église Saint-Urbain, que le futur pape passa ses premières années.

« D'un caractère doux et mélancolique, soumis à son père et à sa mère, le jeune Pantaléon semblait résigné à la vie d'artisan, se dédommageant des grossiers travaux auxquels on l'essayait par les extases de sa précoce imagination. Élevé dans les principes d'une foi ardente, Jacques ne voyait rien au delà de l'Eglise, et s'il se laissait alors, tout enfant, surprendre parfois par des rêves ambitieux, son âme, en s'exaltant, ne quittait jamais l'ombre de l'autel ni les parfums de l'encens. La chronique rapporte qu'un jour il s'éloigna de la maison paternelle, et que son père, inquiet, s'étant mis à sa recherche, le trouva, après plusieurs heures d'exploration, tranquillement assis au milieu de la boutique d'un menuisier, s'amusant avec des copeaux et absorbé dans une pensée qui mettait des plis à son beau front, écrivant sur le sol, à l'aide de ces morceaux de bois, ces trois mots : — « Je serai pape ! »

« La chronique, en recueillant, ou en croyant avoir recueilli cette histoire, ne me paraît pas avoir compris le caractère de Jacques Pantaléon. Dans aucun temps, à aucune époque de sa vie, il n'eut cette présomption de se croire appelé à de grandes destinées. Les honneurs sont venus le chercher; il les a reçus sagement, tristement même quelquefois, mais jamais il n'a eu cette fiévreuse ambition qui fait mesurer de l'œil, avec certitude d'y atteindre, les plus imposantes hauteurs.

« Jacques, entre la quenouille de sa mère et les cuirs de son père, ne songeait point au trône de Rome. Il remplissait exactement ses devoirs, rêvait souvent, priait parfois et se résignait toujours. C'est en cela qu'il est beau! C'est que, partout et toujours, on le retrouve calme et attendant ce qu'il plaît à Dieu de faire de lui; et je doute que ce pressentiment, que cette prescience, dont on aime à gratifier les grands hommes, l'ait jamais empêché de seconder ses parents dans leur humble et rude profession.

« Ses qualités aimables lui avaient fait une réputation qui du voisinage s'étendit dans la ville et parvint jusqu'à l'évêque. Celui-ci désira le voir, le fit causer, et ravi de sa douce figure, de sa candeur, de sa piété, voulut qu'on l'instruisît, aux frais de la cathédrale, dans l'école fondée par saint Loup.

« Puisque Jacques allait cesser d'être un enfant ignorant, puisque, désormais, dans les longues soirées d'hiver, il pourrait lire à sa pieuse mère les saintes Écritures, tout naturellement il devait souhaiter d'entrer dans l'Eglise; aussi Desguerrois, dans sa *Sainteté chrétienne*, prétend-il que, malgré sa grande jeunesse, il fut dès l'abord nommé chanoine de la cathédrale. Je ne sais si réellement cette distinction lui fut accordée à son début; seulement, tous les historiens sont unanimes pour proclamer la grande réputation de sagesse et de science dont il jouissait tout jeune encore.

« Il était, je l'ai dit, d'une nature songeuse et extatique; mais une remarque que je dois ajouter et qui me servira par la suite à juger plus facilement plusieurs actes de sa vie, c'est qu'il était du petit nombre des ces esprits religieux qui comprennent non-seulement le côté moral et divin du christianisme, mais encore son côté poétique. Quoique mystique, il sentait la nécessité d'une impression sur les sens : il voulait que l'idée de Dieu nous arrivât à travers les émotions, et ne se présentât pas à nous simple et nue dans toute sa formidable grandeur. Car l'âme humaine ne comprend pas immédiatement l'infini; elle a besoin que, d'abord, tous les liens matériels qui l'embarrassent soient à leur tour en-

chaînés, assujettis par des impressions puissantes; et quand la musique, les parfums et la magnificence ont fasciné l'ouïe, l'odorat et la vue, l'âme quitte le corps resté en proie aux sensations et s'élève plus libre et plus rapide vers l'idée éternelle qu'elle veut embrasser. Jacques Pantaléon avait compris cette philosophie de la sensation : aussi, s'occupa-t-il souvent de l'organisation du culte; aussi, dans sa jeunesse, étudia-t-il avec ardeur la chant sacré, et plus tard, institua-t-il cette magnifique apothéose de l'hostie qu'on appelle : « La Fête-Dieu. »

« Un des caractères de la vie d'Urbain IV, c'était l'uniformité dans le bien. On ne doit donc pas s'attendre à trouver, en la parcourant, d'accident héroïque. Elle a cette limpidité, cette sérénité d'une nuit de printemps, sans éclairs et sans tonnerre; elle rayonne comme une lampe à la clarté paisible, et n'a pas ces fulgurantes rougeurs qui annoncent un incendie.

« Le haut rang auquel Jacques est parvenu, il l'a atteint par la persévérante progression d'un esprit ferme et résolu dans le bien; et cet exemple, rare dans l'histoire, console et rétablit l'équilibre. On en veut moins à l'intrigue de triompher souvent, quand on rencontre çà et là la droiture qui triomphe ainsi par sa seule puissance. Je me bornerai donc à exposer

succinctement les diverses haltes que le fils du chaussetier Pantaléon a faites dans son ascension régulière vers le trône de saint Pierre, me réservant de revenir ensuite sur des épisodes qui m'ont semblé plus particulièrement dignes d'attention.

« Vers le commencement du treizième siècle, Jacques Pantaléon fut envoyé à l'Université de Paris. Il y continua ses études et y fut connu sous le nom de Jacques de Troyes. Là, sa facilité et son aptitude lui eurent bientôt acquis une grande réputation parmi ses condisciples, et il y prit successivement les degrés de maître ès arts, de docteur en droit, et enfin de docteur en théologie, dernier titre qui lui fut confirmé par l'École de Bologne. Alors, couronné de science et de vertus, regardé par tous, au dire de Grégoire de Bayeux, comme un homme plein de Dieu, *vir Deo plenus*, il prit les ordres et entra dans le sacerdoce. Dès ce moment, les dispositions méditatives qui avaient signalé son enfance, augmentées par son érudition, par la connaissance qu'il commençait à avoir des hommes et des choses, devinrent une tendresse mélancolique, une perpétuelle communion de son cœur avec Dieu dans le silence des églises et au pied des autels. Il avait une dévotion si fervente pour l'Eucharistie, qu'en célébrant la messe il lui arrivait très-souvent de fondre en lar-

mes. Hélas ! quel est celui, de nos jours, qui pleure en rompant l'hostie ? Quel est celui qui, ne pouvant contenir les torrents de la foi, écarte les bras et tombe renversé par les clartés d'en haut ?

« Jacques de Troyes, comprenant que la mission du prêtre ne doit pas se borner à prier dans l'ombre, mais à évangéliser devant tous, se livra avec ferveur à la prédication. Doué d'une belle figure, *venustus facie*, d'une voix grave et pénétrante, il avait cette éloquence, humectante pour ainsi dire, qui filtre à travers toutes les résistances et inonde les pensées ; sa parole faisait jaillir, comme la baguette de Moïse, l'eau du rocher, la prière du cœur de l'incrédule, et il devint en peu de temps un des prédicateurs les plus célèbres de son siècle.

« En 1215, l'évêque de Laon, Anselme de Maulny, un de ses compatriotes, voulut se l'attacher en qualité d'aumônier, et lui donna un canonicat dans son église avec le titre d'archidiacre. Ce fut le premier pas dans la route des honneurs, le premier échelon gravi. Jacques s'en servit pour aider et honorer sa famille. Son père, qui venait de mourir, fut enterré dans l'abbaye de Notre-Dame-aux-Nonnains ; sa mère se retira à Notre-Dame-des-Prés, sous les murs de Troyes ; deux de ses sœurs prirent également le voile, et un de ses neveux obtint par

ses soins un canonicat dans l'église de Saint-Pierre de Laon, et devint le cardinal Aucher. On le voit, toute la famille était prédestinée : Dieu les prit tous et n'en laissa point au monde.

« Dans un voyage qu'il fit à Rome pour son chapitre, Jacques gagna l'estime du pape Innocent IV, qui le nomma son chapelain, et le retint près de lui. Ce fut vers cette époque que sa sœur Sibylle, abbesse de Montreuil, lui écrivit pour lui demander l'image de la sainte Face qu'il avait en dépôt. Le pape ne voulut pas consentir à ce que cette relique quittât Rome, et Pantaléon en fit faire une copie qu'il envoya à sa sœur avec une lettre où il lui disait :

« — Nous envoyons la sainte Face, et n'ayez « égard si la trouvez flétrie et défaite ; car, comme « ceux qui toujours résident sous la fraîcheur tem- « pérée et continuellement respirent ès-lieux volup- « tueux ont la chair blanche et délicate, et, au con- « traire, ceux qui ne bougent des champs sont hâlés, « noircis et altérés, ainsi a été cette Face bienheu- « reuse décolorée par le soleil et ardeur des tribula- « tions comme lisez ès-cantiques, au temps que « Notre-Seigneur travailloit au champ de ce monde « mortel pour notre rédemption. Pour ce, vous « prions affectueusement, que, pour la révérence « d'icelui qu'elle représente, la receviez comme la

« sainte Véronique, qui vaut autant dire comme la « vraie image ou semblance, la traitiez doucement, « dévotement et honorablement, afin que par la « contemplation d'icelle il vous soit de mieux. »

« Tour à tour archidiacre de Liége, député au concile de Lyon, légat en Pologne, en Prusse, en Livonie, en Poméranie, Jacques, dans toute la force de son âge, dans toute la paisible puissance de son génie, se trouva mêlé à la grande querelle de la maison de Souabe avec le Pape. Envoyé en Allemagne, comme nonce apostolique, pour soutenir les prétentions du comte Guillaume de Hollande contre Conrad, il obéit peut-être trop rigoureusement aux volontés du saint-père, et s'acquitta de sa mission avec un zèle qu'Innocent IV reconnut en le nommant, en 1252, à l'évêché de Verdun. Mais cette nomination purement honorifique ne devait pas astreindre Pantaléon à la résidence. Le souverain pontife avait trop besoin de lui pour les affaires du saint-siége, et, malgré l'immense désir que le nouveau prélat manifesta de se consacrer à ses ouailles, malgré son peu de sympathie pour la politique, il fut forcé de retourner en Allemagne soutenir Guillaume de Hollande et solliciter les princes d'abandonner le parti de Conrad. Mais cette négociation n'eut pas un succès aussi heureux que les précédentes. Un parti-

san zélé de la maison de Souabe le fit arrêter et mettre en prison, d'où Thierry de Vaucouleurs, poëte et historien contemporain, le fait s'échapper à l'aide d'un miracle, mais d'où, je suis contraint de l'avouer, il ne sortit qu'à la mort d'Innocent IV.

« Enfin, délivré de ses liens, et espérant pouvoir s'arracher aux ennuis des affaires, il quitta Rome pour son évêché de Verdun. Mais, à peine y était-il installé et y avait-il opéré quelques heureuses réformes, que le successeur d'Innocent, Alexandre IV, le rappela pour avoir son avis sur l'affaire de l'Évangile éternel de l'abbé Joachim et sur celle de Guillaume de Saint-Amour, qui avait écrit contre les Ordres mendiants. Sur ces entrefaites, le Patriarche de Jérusalem mourut, et Pantaléon fut jugé digne de le remplacer.

« Ce poste allait bien à Jacques. La Terre Sainte en proie aux dissensions, avec un fantôme de roi, tremblait sous les pas des infidèles qui la ravageaient en tout sens; Jérusalem levait ses bras enchaînés et ensanglantés vers l'Occident, mais l'Occident épuisé laissait la Rachel désolée crier dans le désert. Saint Louis, revenu à peine de sa première expédition, n'osait encore demander à son peuple de repartir; et, comme si ce n'était pas assez de l'abandon des chrétiens et des persécutions des Sarrasins, la Pales-

tine se voyait déchirée par la guerre civile. Les Génois s'étaient brouillés à Saint-Jean d'Acre avec les Pisans, et cette querelle, d'abord sans conséquence, compromit pour jamais les affaires de la chrétienté d'Orient.

« Tout autre eût été effrayé à la pensée d'occuper le siége de Jérusalem. Mais l'évêque de Verdun avait ce courage simple et tranquille qui, dans les grandes occasions, s'élève sans trouble, sans rumeur, sans hésitation, jusqu'au martyre. Le pape le désignait pour une souffrance glorieuse, la Palestine désolée avait besoin qu'on lavât ses blessures, et il se dit qu'il ne devait pas refuser sa part de dévouement dans cette grande passion des chrétiens. En conséquence, malgré ses soixante-dix ans, la longueur de la marche, les périls de la mer, les dangers à franchir et ceux qu'il trouvera à son arrivée, Pantaléon n'hésite pas un instant; il dit adieu à sa patrie, qu'il n'espère plus revoir, et s'embarque.

« Le 24 mai 1256, il prit terre à Saint-Jean d'Acre, où il se fixa, Jérusalem étant occupée par les infidèles. A peine arrivé, Jacques se mit à l'œuvre et s'appliqua à panser les plaies saignantes, à relever, autant qu'il le pouvait, tous les cœurs abattus; mais les ressources étaient bien insuffisantes! Il appela, il invoqua l'Occident : on ne lui répondit point.

Alors, triste, désolé, mais voulant, par une dernière tentative, essayer de réchauffer le zèle qui s'endormait, ne comptant pour rien la fatigue, s'il avait le bonheur, en soufflant sur l'âme des princes de l'Europe, de réveiller le feu des croisades, il revint en Italie et alla trouver le pape à Anagni, où il résidait. Le pontife et les cardinaux le reçurent avec distinction, lui prodiguèrent les plus grands éloges et lui promirent de s'employer pour des subsides. Mais, peu après, toute la cour étant allée à Viterbe, le pape Alexandre IV y mourut, en 1261, jour de la Saint-Urbain.

« Me voici arrivé au point culminant de la carrière de Jacques de Troyes. J'atteins l'époque de sa vie, sinon la plus belle à ses yeux, du moins la plus glorieuse aux yeux du monde. Peut-être, je l'avouerai, aurais-je mieux aimé que le fils de Pantaléon n'eût pas touché à la tiare! Ce n'est pas que je ne reconnaisse le beau spectacle d'une fortune ainsi acquise; ce n'est pas que je n'aime à n'assister toujours qu'aux luttes de la vertu et jamais à ses triomphes. Si la Providence se réserve ordinairement pour une autre vie la rémunération des belles actions, parfois aussi, elle permet à l'homme d'avoir un avant-goût des intentions célestes et de toucher, pour ainsi dire, ici-bas, l'usufruit des récompenses qu'on lui garde

là-haut. Mais, quoique je sois plein de respect et de vénération pour ces arrêts de l'éternelle justice, il m'en coûte de voir s'achever à la trop grande lumière une vie qui a dû tout son charme, sinon à son obscurité, du moins au demi-jour pur dans lequel elle s'écoulait. La tiare n'a pas ajouté un mérite de plus à Pantaléon, et elle lui a ôté quelque chose de cette sérénité modeste de l'apôtre. Le fils du chaussetier est déchu en montant sur un trône. C'était un prêtre, un prélat idéalisé; ce n'est plus qu'un souverain. On aimait à le savoir digne de tous les rangs auxquels il n'était pas; maintenant qu'il a reçu toutes les consécrations, il n'est plus qu'un grand de la terre, qu'un roi dont les actes politiques éveilleront l'envie, et dont la diplomatie aura souvent peut-être à se heurter contre la piété.

« J'aborde avec ce sentiment de défiance le récit de l'exaltation de Jacques de Troyes. C'est qu'il m'a semblé que, ces doutes, il les avait eus lui-même, et qu'en les exprimant, je n'ai fait que répéter ici ce qu'il laissait entrevoir à sa sœur dans une lettre dont j'aurai à parler. A la mort d'Alexandre IV, le sacré collége, qui n'était composé que de neuf cardinaux, dont un était alors en Allemagne, se réunit pour nommer un successeur à la chaire de saint Pierre; mais il arriva que la jalousie s'interposa entre les

électeurs, et, pendant trois mois, les empêcha de fixer leur choix. L'Église attendait en murmurant que la paix finît par habiter parmi ces hommes de peu de bonne volonté, quand un cardinal, Gaëtan des Ursins, cédant, disent les chroniqueurs, aux secrets desseins de la Providence, proposa, pour couper court à de scandaleux débats, de nommer Jacques Pantaléon, quoiqu'il ne fût pas cardinal. Cette proposition satisfit tout le monde. Pourvu que son confrère ne fût pas nommé, chacun en particulier, n'espérant plus pour soi, n'avait aucun motif de refuser un homme, célèbre d'ailleurs par son érudition et sa sagesse. En conséquence, le 29 août 1261, par le fait du hasard ou d'une manifestation providentielle, Jacques de Troyes fut, à l'unanimité, élevé sur le trône pontifical. Cette nomination eut un grand retentissement; le clergé s'en réjouit, la France en fut pleine de joie, et la Champagne pleine d'orgueil. Jacques seul fut attristé : il sentait combien ce fardeau était lourd; les ambitions humaines allaient forcément prendre une part de sa vie; il avait désormais un royaume temporel à garder, à défendre, à augmenter. Et puis la guerre était partout, sinon à l'état d'incendie, du moins à l'état de bouillonnement, de fusion intérieure et de foyer latent. Rome n'appartenait plus aux papes; les

guelfes et les gibelins divisaient l'Italie et l'Allemagne, et le royaume de Naples, surtout, était une source intarissable de querelles entre le souverain pontife et les princes de la maison de Souabe.

« Ce fut donc en soupirant que Jacques accepta la papauté. Il écrivit avec beaucoup d'onction et de simplicité à tous les prélats, à saint Louis et au comte de Champagne, pour leur apprendre sa nomination. Une de ses sœurs, nommée Agnès, religieuse au monastère de Notre-Dame de Montluisant, *de Montelucido*, près de Pérouse, n'avait pas été prévenue, et ne devait qu'à la renommée la nouvelle de l'élévation de son frère. Elle lui écrivit pour lui reprocher son silence, et Jacques répondit avec mélancolie qu'il n'y avait pas là de quoi se réjouir ; il éprouvait une grande tristesse. — « Si vous saviez, disait-il, « la vivacité de mes inquiétudes, loin de me témoi- « gner votre joie, vous répandriez un déluge de « larmes, et vous affecteriez d'ignorer plutôt la « dignité à laquelle il a plu à la Providence de m'é- « lever que de savoir le trouble et l'agitation dont « je suis affecté... Les difficultés qui m'environ- « nent m'épouvantent... Dans le silence de la nuit, « mon cœur est agité... Vous donc qui, tran- « quille, aux pieds du Seigneur, jouissez d'un « sort plus heureux, accordez-moi le secours de

« vos prières dans un ministère si redoutable... »

« Voilà avec quels sentiments il reçut la tiare. Avais-je donc tort de dire qu'au lieu de lui rien ajouter, elle lui avait plutôt enlevé quelque chose? N'est-ce donc rien que le repos de l'âme, et tous les empires rachètent-ils une nuit d'insomnie?

« Jacques prit le nom d'Urbain IV. C'était le jour de la fête de ce saint qu'Alexandre IV était mort. Il eut pour armoiries, écartelé aux premier et quatrième d'or à une fleur de lis d'azur, aux deuxième et troisième d'azur à une rose d'or. Orviette fut sa résidence : c'est là qu'il s'occupa d'abord de rendre au Sacré-Collége son ancien éclat et qu'il commença à créer quatorze cardinaux en deux promotions. »

« Il y a dans la vie du pape Urbain IV deux grandes parts à faire, deux côtés d'observation, le côté politique et le côté purement religieux ; il y a les actes du souverain et les œuvres du prêtre. Ces derniers fixeront surtout mon attention. Comme pape, Urbain IV se trouva trop mêlé à l'histoire contemporaine pour que je puisse faire un récit suffisant des grandes agitations de ces temps-là. D'ailleurs, ce que j'ai voulu, c'était étudier l'homme, c'était lire au fond de lui *(intùs et in cute)*, c'était savoir s'il avait cette mansuétude et pourtant aussi

cette force champenoise. Eh bien, il est resté évident pour moi que le fils de Pantaléon avait au cœur cette fibre généreuse. Qu'importe maintenant qu'il ait pris parti pour ou contre Conrad? Qu'importe qu'il ait eu tort d'offrir à Charles d'Anjou la couronne de Naples? Qu'importe qu'il ait mis trop d'opiniâtreté dans ses poursuites contre Mainfroi? Qu'importe même qu'il ait prêché une croisade pour rèconquérir Byzance? Qu'importe qu'il soit intervenu entre le roi d'Angleterre et ses barons? Tous ces faits appartiennent à l'histoire générale et ne me touchent en rien : je ne veux ici que le visage et l'âme d'un compatriote et d'un ami. Le pape, l'allié de Charles d'Anjou, regarde les chroniqueurs et ne me regarde pas; mais le sujet de Thibault V, comte de Champagne; mais le fils pieux qui fait bâtir une église sur l'emplacement de l'échoppe de son père; mais le grand chrétien qui institue la fête splendide du Saint-Sacrement, celui-là m'intéresse. Les mesquins intérêts des princes d'Italie et d'Allemagne ne valent pas ces deux ou trois entreprises pour les grands intérêts de la reconnaissance et de l'amour. Peut-être que, dans la balance éternelle, toute la vie politique d'Urbain pèsera moins que quelques pieuses œuvres du prêtre Jacques Pantaléon.

« La hauteur du rang ne fait rien quant à la hau-

teur des actions, et il est aussi beau d'être un grand homme à la façon de saint Vincent de Paul qu'à la façon de Grégoire VII. Voilà pourquoi je n'insisterai pas sur la participation d'Urbain IV aux affaires de son temps; voilà pourquoi je dis qu'en cessant de prêcher pour le roi du ciel et en bataillant avec les rois de la terre, le fils du chaussetier était descendu; voilà pourquoi je donnerais toutes les lettres relatives à la couronne de Naples pour cette lettre dans laquelle Urbain IV prescrit au clergé de Troyes l'office qu'il devra célébrer à la mort du comte Thibaut, et pour une autre par laquelle il demande à acheter, au couvent de Notre-Dame-aux-Nonnains, l'emplacement nécessaire à l'Eglise qu'il veut y faire bâtir en souvenir de son enfance! Il y a des régions sublimes au-dessus des choses de la terre, où l'on ne reconnait plus la couleur des partis, où toutes les actions paraissent suffisamment habiles si elles sont pures; où la politique n'est plus que de la vertu. C'est dans ces régions lumineuses que je dois me tenir pour apprécier Urbain IV. Je laisse les pédants discuter, s'ils le veulent, la diplomatie du pontife : je sais, par le généreux tressaillement que son âme fait éprouver à la mienne, que le fond de sa diplomatie n'était que le fond de sa vie, et que, s'il s'est trompé, ce ne fut jamais qu'à la surface, mais qu'intérieurement.

il resta le même, l'homme de Dieu, *vir Deo plenus*, homme digne d'être aimé de Dieu et des hommes, *vir Deo dilectus et hominibus*. Seulement, je constaterai qu'au milieu des préoccupations et des querelles auxquelles il était, malgré lui, forcé de prendre part, l'ancien patriarche de Jérusalem n'oubliait pas la Terre Sainte. Le vicaire de Jésus-Christ tournait de loin des yeux obscurcis de larmes vers le Calvaire et demandait des secours à tous les princes, à tous les évêques : « *Clamat*, disait-il, *clamat instanter* « *ad Nos pro festino succursu Terra Sancta* « *Christi aspersa sanguine* : — Elle crie vers nous, « sans relâche, pour qu'on lui donne un prompt « secours, la Terre Sainte couverte du sang de « Jésus-Christ. » — Mais les princes d'Occident avaient bien autre chose à faire qu'à relever le trône d'Orient; ils aimaient mieux s'arracher des lambeaux de province que de repartir encore pour ces magnifiques expéditions; et, chancelant sur son trône pontifical, Urbain versait à la fois des larmes de compassion sur la Palestine qu'on laissait agoniser et sur la chrétienté qui perdait le souvenir et le courage. Saint Louis, seul, aurait bien voulu le prendre au mot; mais le pieux roi n'osait pas, et, craignant de mécontenter ses nobles, il paraissait se résigner, tandis qu'au fond il ne faisait qu'attendre.

« Urbain, ai-je dit, gardait avec attendrissement le souvenir de sa ville natale et du berceau de son enfance. En effet, comme l'évêque de Troyes, Nicolas de Brie, faisait reconstruire la cathédrale sur les plans donnés au commencement du siècle par Hervé, un de ces prédécesseurs, Urbain voulut y contribuer. Il fit la remise des dîmes de Riceys et envoya de grandes sommes d'argent dont une partie fut destinée à la restauration de Saint-Pierre et l'autre partie à Notre-Dame-aux-Nonnains, où il avait été baptisé et où reposait son père. Il fit encore des dons nombreux aux églises et aux monastères de Troyes ; mais son œuvre de prédilection, le bienfait dont il eut réellement de l'orgueil, ce fut la fondation de l'église Saint-Urbain. Il voulait qu'on pût dire de Troyes à son égard ce que l'Écriture dit de Bethléem qui donna naissance au Messie. Le 20 mai 1262, il écrivit à l'abbesse de Notre-Dame-aux-Nonnains pour acheter le terrain nécessaire à son projet. Il désirait qu'à l'endroit où si souvent il s'était endormi, pauvre et obscur, sur les genoux de sa mère, on élevât un temple qui fût un monument de son amour pour le Dieu qui l'avait tiré de l'abaissement et pour sa famille qui l'avait rendu digne d'être remarqué de Dieu. Sa lettre, quoique pleine de tendresse et de douceur, respire un noble sentiment de fierté. Pan-

taléon est fier pour sa ville natale des honneurs qu'on rend au pape Urbain IV. Il rêve des ogives et de splendides vitraux sur la terre où il essaya ses premiers pas ; il veut consacrer, entre toutes, la maison, écrivait-il, — « *quæ nobis et nostræ na-* « *tivitatis die quo peregrinaturi seculi hujus* « *iter assumpsimus præparavit hospitium ;* — » et, selon son désir, l'ogive, comme deux mains jointes, se réunit sur l'endroit de son berceau et semble une prière éternelle suspendue vers le ciel par sa piété. Il croyait ne laisser qu'un beau et pur témoignage de sa dévotion à sa ville, et il dotait ses concitoyens d'un chef-d'œuvre, de l'hymne le plus magnifique que la foi du moyen âge ait composé avec ses pierres intelligentes. Quand le soleil enveloppe de ses rayons caressants les flèches délicates de l'église, la douce lumière semble comme un sourire, comme une âme revenant à ce beau corps ; les vitraux paraissent les regards d'un siècle d'amour et de foi ouverts sur notre siècle d'indifférence et d'égoïsme, et la vieille nef audacieuse porte cet air de jeunesse éternelle que donne l'habitation sous le regard de Dieu. Tandis qu'Urbain IV donnait à sa ville un témoignage d'affection, il donnait au monde un témoignage de sa foi.

« Il était lié avec saint Thomas d'Aquin, la gloire

de l'ordre de Saint-Dominique, et ce fut concurremment avec ce saint docteur qu'il institua en 1263 la fête du Saint-Sacrement. J'ai signalé dans Urbain IV une grande disposition à harmonier les cultes et les sens; j'ai dit comment il s'occupait du luxe des cérémonies, comment il étudia avec ardeur la musique sacrée.

« Or, un jour, il se demanda s'il n'y aurait pas une grande impression religieuse à obtenir d'une fête à l'hostie, où les fleurs pourraient être jetées en pluie sous les pas, où le printemps mettrait une auréole à l'ostensoir, où la nature, en se réveillant, serait d'accord avec l'homme pour prier et pour chanter. Une fois dans cette idée, Urbain s'exalta, communiqua ses rêves à Thomas d'Aquin, et ces deux grands chrétiens eurent ensemble de longues et pieuses conférences, à la suite desquelles Thomas composa l'office du Saint-Sacrement d'après les intentions d'Urbain ; touchante communion que ce travail en commun de deux puissants docteurs pour fonder une cérémonie. Ah ! qu'Urbain IV se sentait plus ému mille fois, plus jaloux de son autorité, quand il donnait ses ordres pour l'institution de cette fête, que quand il songeait aux guerres de Naples et à l'empereur d'Allemagne.

« Les chroniques ne manquent pas de miracles.

pour ajouter aux prestiges de cette fondation. Selon les uns, l'idée en vint à Urbain IV, après le récit que lui avait fait d'un songe une recluse nommée Julienne du Mont-Cornillon. Elle avait vu, plusieurs nuits de suite, dans un ciel calme, une lune éclatante, mais avec un grand trou au milieu; et Urbain IV, qui n'était alors qu'archidiacre, en avait conclu que la lune représentant le Saint-Sacrement, la déchirure exprimait le défaut d'une fête en son honneur. D'autres affirment que du sang s'était répandu d'une hostie et que la contemplation de ce sang précieux avait excité la foi d'Urbain IV.

« Quoi qu'il en soit de ces récits naïfs, de ces erreurs de l'imagination, n'en rions pas trop fort. Ceux qui croient portent en eux-mêmes quelque chose de respectable qui les fait absoudre d'avance. Heureux les hommes qui se persuadent être en communication perpétuelle avec Dieu! Heureux ceux pour qui le monde extérieur est plein de révélations! Mieux vaut leur ingénieux amour qui voit partout des motifs de tendresse que cet affreux scepticisme qui flétrit les plus vrais témoignages! Mieux vaut l'exagération que l'épuisement! Mieux vaut un ciel trop peuplé qu'un ciel vide!

« Urbain IV institua donc la fête; Thomas d'Aquin en écrivit l'office avec tant d'éloquence, au dire des

mêmes chroniqueurs, qu'un jour qu'il priait devant un Christ, une voix se fit entendre pour lui dire : « *Benè scripsisti de me, Thoma !* — Thomas, vous « avez bien écrit de moi ! » Quant à Urbain, il donna à son ami, pour le récompenser, une colonne ou une colombe d'argent.

« Cependant les affaires d'Italie n'en allaient pas mieux, et pendant ces préoccupations délicieuses qui faisaient oublier au pontife le dégoût de la politique et la méchancheté des hommes, Mainfroi le menaçait et le forçait à fuir devant lui jusqu'à Pérouse. Mais, en chemin, une fièvre ardente saisit Urbain IV : il fut forcé de s'arrêter à Todi dans le duché de Spolète. Cinq jours après il vint à Apise, où il demeura quinze jours et d'où on le transporta en litière à Pérouse. Des figues empoisonnées, selon les uns, le chagrin de voir l'Italie divisée, selon les autres, hâtèrent sa fin ; et le 2 octobre 1264, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, peu de jours après avoir publié la bulle d'institution de la fête du Saint-Sacrement, ayant occupé le siége apostolique trois ans, un mois et quatre jours, Urbain IV rendit à Dieu l'âme que Dieu s'était toujours conservée en lui.

« Si j'avais eu la prétention de donner une histoire détaillée de l'époque dans laquelle a vécu Urbain, ce serait ici l'occasion d'apprécier les actes de

sa vie politique; mais, outre que cette tâche serait trop longue pour les bornes étroites de ce récit, elle serait encore parfaitement inutile. Je le répète, ce n'est pas parce qu'il a été souverain trois ans et qu'il a lutté contre les princes de l'Europe, que le fils de Pantaléon m'est cher; c'est parce que, pendant tout le cours de sa carrière, il fut pieux et tendre, portant en lui la flamme évangélique, le génie chrétien.

« Je n'ai pas songé à faire honneur à sa patrie d'un grand politique, mais d'un honnête homme. Je tiens moins à ses calculs qu'à ses vertus, et les guerres qu'il soutint font moins battre mon cœur que le sentiment qui lui fit instituer, pour secourir les veuves et les orphelins, un ordre militaire et religieux, nommé la Milice de la Vierge.

« On a contesté sa valeur comme souverain; qu'importe? pourvu qu'il soit reconnu que personne n'a jamais contesté sa valeur comme apôtre! Après tout, est-ce sa faute s'il a trouvé la papauté descendue des hauteurs inaccessibles du Calvaire et orgueilleusement grimpée sur un trône? Il rêvait l'Église comme la mère des peuples et non comme leur reine; il eût voulu (toute sa vie en est garant) réaliser l'hyperbole de l'Évangile, être le pasteur des nations et se sacrifier pour ses brebis; mais est-ce sa faute si les brebis étaient alors des boucs et des béliers qu'il

a dû combattre? Urbain, dans les premiers siècles du Christianisme, eût été un martyr; il n'a pu être de son temps qu'un véritable prêtre, homme pétri d'amour et de foi! Son cœur le portait vers ces régions idéales où le Christ nous apparaît splendide et radieux parmi ses disciples : mais le monde le retint dans son essor, et du grand saint, du grand prophète, n'a pu faire qu'un prince médiocre. C'est là son éloge. Ce que les autres lui reprochent est pour moi un titre glorieux : plus estimé des hommes d'État, il le serait peut-être moins des hommes de cœur.

« On a voulu, depuis, obtenir sa canonisation; la cour de Rome s'y est refusée. L'affaire du royaume de Naples a semblé une pierre d'achoppement qui lui fermait le ciel d'azur des légendes. Je ne m'en plaindrai pas. Il est ainsi plus homme, plus près de nous que si on l'offrait à notre dévotion dans une châsse, sur un autel. Il n'a pas dans les tableaux d'auréole peinte au front; on ne cite pas ses miracles; mais moi qui connais sa vie, je sais qu'il portait en lui l'auréole invisible, la clarté éternelle. Il manque aux vitraux de nos églises, mais soyez sûr qu'il ne manquera pas à la grande revue que Dieu fera un jour de ses élus.

« Quoique d'une profonde érudition et d'une grande aptitude pour les lettres, il a laissé peu d'ouvrages :

une Notice sur la Palestine; une Paraphrase du psaume 50; des Décrétales; des Lettres contenues au deuxième volume du *Thesaurus novus anecdotorum;* mais ces écrits, au contraire de ce qui arrive souvent parmi les hommes, malgré leur mérite et le sentiment qu'on y trouve, en disent moins pour sa gloire que ses actions. »

XI

Suite de l'histoire de deux Champenois. — François Girardon.

M. Columbat était ravi de sa Notice sur Urbain IV. Je lui laissai ses illusions, et après un repos dont j'avais besoin autant, sinon plus que lui, quoique je n'eusse fait qu'écouter, je le priai poliment de me lire son Étude sur Girardon.

Il n'attendait que ce signal, et après un petit accès de toux qui lui éclaircit la voix, il commença ainsi :

I

« L'histoire des hommes qui se sont illustrés dans les arts devrait toujours renfermer ces deux conditions d'intérêt : utilité spéciale pour plusieurs, utilité morale pour tous. Aux efforts opiniâtres pour atteindre à l'idéal des formes qui tourmente leur pensée, les maîtres devraient joindre toujours des aspirations sublimes vers l'idéal spirituel qui est la

source des grandes vertus. Leur historien devrait toujours constater en eux, comme nous pourrons le faire dans la vie de Girardon, cette généreuse fermentation du cœur qui fait accomplir le bien, tout en rêvant le beau.

« François Girardon naquit à Troyes le jeudi 16 mars 1628 (d'autres disent 1627 et 1630), de Nicolas Girardon et d'Anne Saingevin. A peine fut-il dans l'âge de comprendre et de raisonner, que des voix intérieures commencèrent à murmurer dans son âme. Il restait des heures entières en contemplation devant la nature; puis une fièvre, qui devait être plus tard du génie, lui faisait chercher, dans d'innocentes parodies à la plume ou au crayon, cette interprétation du monde extérieur qui le tourmentait. L'instinct de l'idéal rendait ce jeune front pensif. Le souffle de Dieu, qui féconde l'inspiration humaine, agitait déjà cette jeune poitrine. Sa vocation d'artiste était décidée; le petit Girardon n'avait plus qu'à grandir.

« Ici se place l'histoire de cet inévitable martyre que la famille a toujours fait souffrir au génie précoce.

« Nicolas Girardon, honnête fondeur de métaux, avait amassé quelque argent dans le but de donner à son fils de l'éducation et de lui assurer, par suite, dans le monde, une position supérieure à la sienne.

Ce qui revient à dire qu'il lui avait fait apprendre à écrire, et qu'il ne rêvait rien moins, pour notre héros, qu'une place de procureur. En conséquence, il le prit un beau jour par la main, et après une revue des témoignages calligraphiques qui attestaient ses excellentes études, il le conduisit et l'installa, plein de confiance, dans l'étude de Pierre Geoffroy, procureur à Troyes, dont la femme avait bien voulu être sa marraine.

« D'abord, tout alla bien. L'obéissance comprima quelque temps la vocation ; Girardon faisait sa besogne, maître Geoffroy était content, et le fondeur n'osait regarder l'avenir, tant il le trouvait éblouissant ! Cependant, peu à peu, le jeune clerc laissa échapper des signes non équivoques de distraction, d'indifférence, peut-être d'antipathie. Il fut surpris faisant des copies sur des papiers surchargés d'ornements qui ne pouvaient guère remplacer le timbre royal. On n'eut aucun scrupule de porter une main sacrilége sur les innocents barbouillages dont il commençait à remplir l'étude de maître Geoffroy ; son père fut mandé, le procureur se plaignit vivement, et le coupable vint, la tête baissée, entendre les touchantes récriminations du fondeur, qui sentait chanceler son ferme espoir dans la destinée de son fils.

« Comme Girardon, pendant le cours des doléances paternelles, n'avait cessé, avec un soin extrême,

de tenir ses deux mains sur ses deux poches, maître Pierre Geoffroy, très-expert en fait d'instruction criminelle, soupçonna quelque chose : il fouilla lui-même le jeune prévenu et trouva dans les susdites poches une énorme quantité de morceaux de craie auxquels le jeune artiste essayait, à l'aide de son couteau, de donner une forme quasi humaine. Le délit de sculpture était flagrant. Maître Geoffroy hocha la tête, remit gravement les pièces de conviction dans les mains dangereuses du fondeur, et dit qu'il voyait bien que cet enfant était incorrigible : qu'il fallait renoncer à en faire un procureur; il était trop frivole; il n'avait pas cette âpreté nécessaire à la profession qu'on lui destinait. Le procureur pressentait que l'antre obscur de la chicane ne devait pas convenir à celui qui rêvait déjà peut-être le grand soleil et les grandes avenues pour ses œuvres. Le fondeur s'en revint donc chez lui, bien désolé, avec son fils qui souriait. Il y eut une grande scène de reproches et de menaces dans laquelle le bon père fit l'irrité, joua la colère, et parla de mettre l'enfant ingrat en apprentissage chez son voisin Baudesson, sculpteur et menuisier. Un éclair de joie que ne put éteindre assez tôt le jeune rebelle, et qui parut un défi aux yeux du pauvre fondeur, détermina ce dernier à mettre ses menaces à exécution. Dieu préside

toujours aux colères injustes des pères. Comme il veut que le chef de la famille demeure vénéré, même dans ses erreurs, il permet souvent que le châtiment dévie, et que le mal reste dans l'intention. Certes, c'était une étrange façon de punir Girardon que de l'envoyer chez un menuisier sculpteur ! On eut beau recommander de ne lui donner que des ouvrages fatigants et capables de le rebuter, le jeune néophyte regarda ce rude labeur comme une précieuse initiation. Il travailla sans se plaindre, sans murmurer, et il ne lui vint pas à l'esprit de demander à quitter l'humble marteau d'apprenti menuisier pour reprendre la plume de procureur. Il était là dans son centre. Cette activité mal contenue chez maître Geoffroy déborda tout à coup, si bien que Baudesson s'en fut chez son voisin le fondeur, et lui dit que ce serait un crime de lui reprendre Girardon. Cet enfant-là avait une aptitude et une facilité qui tenaient de la prédestination ; il était inutile de lutter plus longtemps contre le démon intérieur qui le tourmentait ; il fallait le laisser aller, il irait loin. Le père, honteux et fâché de voir sa feinte si mal réussir, ne voulut plus tenter une seconde épreuve. Il consentit, non sans peine, et abandonna, disait-il, son fils François à son malheureux sort.

« Girardon put donc se livrer enfin, sans contrainte,

à toute son inclination. Il se mit à étudier avec ferveur, et il avait à peine quinze ans, lorsqu'il peignit la vie de sainte Jules dans une chapelle érigée en l'honneur de cette sainte près de la porte de la Madeleine, à Troyes, chapelle entièrement détruite aujourd'hui, et que j'aurais voulu voir conserver comme un pieux monument, comme le premier jalon d'une route glorieuse. Girardon, par son amour de son pays, a ôté pour jamais à Troyes le droit d'être ingrate envers lui. Pourquoi a-t-on laissé détruire ces peintures naïves, d'un mauvais goût même, s'il faut en croire les contemporains, mais qui n'en étaient pas moins les tâtonnements du génie? Ces ébauches ressemblaient aux lueurs premières et timides que projette le soleil. A cette clarté encore incertaine, les couleurs sont douteuses, les ombres mal placées; mais le voyageur se retourne déjà avec joie et avec respect pour saluer le grand jour qui se lève derrière la montagne.

« Girardon eut bientôt compris que les leçons du sculpteur chez lequel il travaillait ne lui suffisaient pas. Alors il lui arriva souvent de quitter l'atelier et d'aller dans les églises se recueillir et rêver. Souvent, l'extase lui faisait ployer le genou sous les superbes arceaux de la cathédrale, et il se mettait à prier, confondant dans son adoration le Dieu qui inspirait

si magnifiquement les artistes et les artistes qui savaient si bien honorer Dieu. Il entendait ce poëme sublime chanté par toutes ces ogives et par tous ces vitraux; et en sortant de cette retraite mystique, l'œil en feu, le front agrandi, Girardon étendait les bras vers l'avenir et criait le fameux : « Moi aussi! » qui a toujours été la révélation des grands hommes.

II

« Troyes possédait dans ce temps-là, en plus grand nombre qu'aujourd'hui, des ouvrages de deux sculpteurs célèbres, François Gentil et Domenico. François Genty était Troyen, et Domenico était de Bologne, élève, dit-on, de Primatice, auquel François Ier avait donné à Troyes l'abbaye de Saint-Martin-ès-Aires. Girardon développa ses heureuses dispositions par l'analyse des œuvres de ces deux maîtres, œuvres qui avaient déjà éveillé, avant lui, le sentiment de Pierre Mignard; œuvres si belles et si abondantes, au dire des contemporains, que le chevalier Bernin passa deux mois à les copier, et avoua en partant que Troyes était une petite Rome. Hélas! qu'est-elle devenue cette Rome?...

« Girardon, nous l'avons dit, se servit utilement

de ces grands modèles, et quand son âme fut assez échauffée, quand il se crut digne enfin de toucher le ciseau, il prit un bloc de pierre et en tira une vierge, empreinte de timidité et d'aimable gaucherie, ébauche dont la grâce naïve faisait sourire, et que le jeune sculpteur offrit, en tremblant de joie, comme un pieux hommage à sa sœur. Le premier pas était marqué dans la carrière, et il n'avait plus qu'à continuer, lorsqu'une occasion, comme la Providence en tient en réserve pour les belles intelligences, lui fournit les moyens de compléter son éducation artistique.

« Son maître, Baudesson, travaillait pour M. le chancelier Séguier, dans son château de Saint-Lyébaut, à quelques lieues de Troyes. Girardon l'y accompagna. Son air rêveur, sa jeune figure doucement préoccupée, son regard voilé, qui semblait lire intérieurement, tout enfin frappa le chancelier. Il alla droit à cet enfant, qui avait la gravité d'un homme, et le fit causer. Girardon, ému de cette démarche, parla avec attendrissement et amour de la sculpture, ouvrit son âme, et se révéla tel qu'il a toujours été depuis, passionné pour son art, et cependant doux et modeste, plein de cette candeur et de cette urbanité champenoises dont on a pu se moquer, mais qui n'en sont pas moins les glorieuses

marques d'une intelligence sereine et élevée. M. le chancelier se prit d'affection pour Girardon, et, sur le bon témoignage que Baudesson lui rendit de son élève, il le fit partir pour Rome, s'engageant à suppléer, pendant tout le temps que ses études l'y retiendraient, aux petits secours qu'il tirait de sa famille.

« Le voyage de Rome est le pèlerinage obligé pour tous ceux qui veulent s'initier aux secrets de l'art. Ce n'est que là-bas, parmi les ruines immenses du monde païen; sous ce ciel qui a vu passer tant de grands hommes, qui a abrité de sa tente d'azur tous les empires, toutes les royautés, qui a doré du même rayon le fronton du premier Capitole et la coupole de Saint-Pierre, qui a servi de portique à l'Olympe et d'auréole au Calvaire; ce n'est que là-bas, sur cette terre prédestinée où Raphaël a marché, et des flancs de laquelle Michel-Ange a fait surgir ses œuvres de Titan; ce n'est que là-bas que l'esprit s'exalte assez par la contemplation pour sentir souffler en lui cet autre esprit invisible et éternel qui devient une partie de l'âme des grands poëtes, des grands peintres, des grands musiciens, des grands sculpteurs, et qui n'est autre chose que l'âme entière du monde! Partout on peut étudier les règles; mais à Rome, elles se transfigurent et deviennent des

routes lumineuses où l'on se sent emporter par l'aile de Dieu.

« Girardon, lui aussi, allait visiter la cité immortelle. Il partait jeune et plein de courage, le cœur desséché de cette soif d'apprendre qui tue quand elle n'est pas satisfaite. Il trouva à Rome Philippe Thomassin, son compatriote, qui l'accueillit avec bonté, voulut le loger, se chargea de le diriger dans ses études, le lia avec tous les maîtres les plus célèbres et lui ouvrit l'antiquité. A cette source féconde, Girardon, altéré, but à longs traits. Mais, disons-le en passant et pour y revenir plus tard, ce n'était pas l'antiquité qui devait le plus inspirer notre jeune artiste ; ces lignes droites et nues, cette sévérité de la pose l'intimidaient un peu, et il interrompait ses études en face des majestueuses et froides statues pour marcher dans la campagne, pour sentir sur son front ce soleil qui fait bouillonner le sang dans les veines, et qui peut rendre fou, s'il ne donne pas le génie ! Nous le répétons, ce qui distinguait Girardon, c'était la tendresse. Il avait plus besoin de la mélancolie, de l'extase dans les temples et de la vue du ciel que de l'analyse des chefs-d'œuvre antiques.

« Quoi qu'il en fût, quand il revint, en 1652, il était digne de se joindre au cortége qui commençait

à rayonner autour du jeune roi Louis XIV; mais il consacra une année aux amis du pays. Avant d'aller prendre sa place parmi les demi-dieux de la cour de France, Girardon passa une année tout entière à travailler humblement pour ses concitoyens. Ceci est, par-dessus tout, digne d'éloges. Il n'a pas cette impatiente ambition de la jeunesse. Lui, qui revient de Rome, tout brûlant d'inspiration, il n'est pas désireux d'un plus grand théâtre que sa vieille ville; il donne une première offrande de son talent à ses compatriotes, il fait des bustes pour un M. Quinot, des statues pour des cheminées; il n'est pas pressé de briller autre part; on dirait qu'il a le sentiment de sa force et le pressentiment de sa longue carrière, et que, certain d'arriver toujours, il juge inutile de se hâter. Il se repose dans sa famille, et il attend. Cependant ses amis, ambitieux pour lui, l'excitent; on lui donne des lettres pour Colbert et pour Mignard, qui venait d'achever les peintures du Val-de-Grâce, et on l'envoie à Paris. Une fois à Paris, dans cette atmosphère glorieuse qui dilatait alors les poitrines, quand il a serré la main de Mignard, coudoyé Molière et rencontré Pujet, il comprend que c'est là son terrain, qu'il y a aussi de grandes choses à accomplir, et il se met à l'œuvre. En 1660, il remporte un prix de trois cents louis d'or; ce succès

l'enhardit; Mignard se sert de son crédit pour le pousser avec éclat; les faveurs du roi viennent le trouver; des amitiés illustres remplissent sa demeure; La Fontaine et Boileau le nomment leur Phidias, Santeuil le chante en latin; Versailles, qu'il a vu commencer et finir, le demande pour peupler ses solitudes, et, en 1687, l'Académie lui ouvre ses portes.

« Maintenant, jusqu'à sa mort, qui n'arriva qu'en 1715, toute sa vie fut une longue suite de triomphes. Aimé du roi, aux volontés duquel il fut constamment dévoué, estimé de tous ses rivaux, il garda au front, pendant tout le cours de son existence patriarcale, sans aucun nuage, cette précieuse auréole dont il n'était fier qu'en pensant à son pays!

« Ah! l'amour de son pays, ce fut, après la sculpture, la grande passion de Girardon. Au milieu des innombrables travaux qu'il accomplissait, dans cette grande quantité de statues, de fontaines, de vases et de bas-reliefs qu'il répandait dans les jardins royaux, et notamment à Versailles, il gardait toujours dans un coin de son atelier un bloc de marbre choisi dont il faisait, en cachette et avec dévotion, un chef-d'œuvre pour son pays. En 1687, il vint à Troyes avec un grand médaillon de marbre blanc représentant Louis XIV, que le maire et les échevins

allèrent, à la tête de toutes les compagnies, recevoir de ses mains. Ce jour-là, Girardon se sentit bien heureux. En entendant les acclamations et les applaudissements du peuple, il se prit à pleurer en souriant. Ce fut, dit-il, le plus beau jour de sa vie; l'amitié du grand roi lui donna moins d'orgueil. Ce médaillon fut placé, en 1690, dans la grande salle de l'hôtel de ville, où il est encore maintenant.

« L'année suivante, il fit fermer d'une grille de fer, faite à ses frais et sur ses dessins, le devant du chœur de l'église de Saint-Remy, où il avait été baptisé, et le 30 mars 1690, il vint lui-même placer au-dessus de cette grille un Christ en bronze, qui est regardé comme un de ses plus beaux ouvrages. Ces voyages à Troyes et ces surprises étaient les distractions du grand artiste. Environ dans le même temps, il exécuta de grands travaux au maître-autel de l'église Saint-Jean ; et là, remarquons encore un trait caractéristique de cette âme pieuse et reconnaissante. Il avait fait ses premières études sur les dessins de François Gentil, il ne l'oublia pas, et trouva moyen de placer dans son œuvre deux statues de son premier maître. C'était une façon d'acquitter sa dette et d'associer l'avenir au passé.

III

« Les églises n'étaient pas seules à jouir de sa munificence. Il avait conçu, avant la mort de Colbert, un projet qu'il ne put réaliser. Il voulait se servir de la protection du ministre pour faire bâtir devant l'hôtel de ville de Troyes une place au milieu de laquelle il aurait mis une statue équestre de Louis XIV (1). En 1692, il eut l'intention d'orner la bibliothèque publique des bustes des grands hommes de Troyes. Il y avait déjà fait ceux de Passerat et d'Urbain IV; mais ses ouvrages pour le roi l'empêchèrent d'achever cette entreprise. Ses amis particuliers recevaient aussi des marques glorieuses de son souvenir. Il avait exécuté pour le château de Villacerf, appartenant aux Colbert, ses premiers protecteurs, des bas-reliefs et des bustes, parmi lesquels on remarquait ceux de Louis XIV et de la reine Marie-Thérèse (maintenant au musée de

---

(1) Pourquoi n'élèverait-on pas un monument de reconnaissance au grand sculpteur dans l'endroit même que ce grand sculpteur avait choisi pour le monument de son patriotisme? »

Troyes). Ils sont en marbre blanc, d'une ravissante délicatesse et d'une incroyable perfection de détails.

« Girardon épousa, en 1670, Catherine Duchemin, célèbre par sa beauté et par la vérité avec laquelle elle peignait les fleurs et les fruits. Ce fut là une touchante et sainte union! Ces deux âmes d'artistes se fondirent en une seule. Du jour où elle épousa Girardon, Catherine Duchemin se dit que c'était assez de lui pour glorifier la maison; et, sacrifiant ses grands talents à ses devoirs, elle laissa les pinceaux, se fit épouse économe, mère dévouée, se contenta de lui donner parfois des conseils, et ne se laissa jamais surprendre par un regret, par un soupir sur son art, auquel elle avait irrévocablement renoncé.

« Il me semble voir d'ici ces deux figures calmes et souriantes dans l'atelier du sculpteur. On cause de la chère province, des vendanges qu'on ira y faire au mois de septembre et que Girardon ne manque jamais d'aller surveiller. On emmènera La Fontaine pour rire un peu; M. Simon, l'indendant de M. de La Feuillade, a promis que le P. Bouhours et Fontenelle y seraient; on fera de ravissantes promenades à Rosières, qui rappellera un peu Versailles, comme un bosquet rappelle une forêt; on ira revoir tous les vieux amis; les amis de

chair et d'os, qui peuvent mourir, et les amis de pierre et de marbre, que la mort a plus de peine à emporter. Girardon accomplira, comme tous les ans, son pèlerinage aux fresques de Sainte-Jules, qu'il cherche à défendre contre les douces railleries de sa femme; et l'entretien se prolonge longtemps ainsi, et les larmes viennent aux yeux des deux époux. qui se quittent à grand'peine, l'un pour aller où l'appellent les devoirs de chancelier de l'Académie et d'inspecteur général des ouvrages de sculpture ; et l'autre, qui a été aussi de l'Académie, pour porter, heureuse mère, heureuse épouse, le surplus de ses caresses à ses enfants. Sur le seuil de l'atelier on se retourne, on jette un long regard à tous les hôtes qui sont là, attendant le dernier coup de ciseau qui doit les détacher du tronc et leur donner la vie; on ne peut, en se séparant, s'empêcher d'adresser un salut respectueux à Louis XIV, à cheval, dépassant de la moitié de son corps tout un peuple de dieux et de déesses qui forment sa cour. Oui, ces deux êtres privilégiés, ces deux cœurs d'élite, ont dû avoir ensemble de saintes et ravissantes causeries, commençant par l'art et finissant par la famille, deux religions pour ces deux anges!

« Girardon survécut à sa femme, morte en 1698. Il la pleura chrétiennement, et après l'avoir cousue

dans son linceul, il se recueillit gravement, comme Tintoret devant sa fille morte, songeant à lui donner un cercueil de marbre qui fût digne de sa gloire et de son amour pour elle.

« Comme notre sculpteur se faisait vieux alors, et que sa main tremblait, il a confié l'exécution de sa tâche sacrée à deux de ses élèves, Nourrisson et Le Lorrain; mais c'est lui-même qui a fait le dessin; c'est lui qui a présidé au travail; c'est lui qui d'avance, et avec ses larmes, amollissait pour le ciseau le sarcophage où reposait l'autre moitié de lui-même! Ce tombeau, élevé dans l'église Saint-Landry, représentait Jésus-Christ descendu de la croix et la Sainte Vierge offrant son fils au Père Éternel. Touchante image, qui allait bien au tombeau de la femme chrétienne.

« Il semble que Girardon, comme la Fontaine, son candide ami, et comme tous les profanes honnêtes de ce temps-là, demandait pardon à Dieu, dans ses derniers ouvrages, d'avoir si longtemps consacré son ciseau aux dieux païens. Il n'avait pas assez fait de Christs pour toutes les Vénus et pour tous les amours qu'il avait fait sourire et s'embrasser dans les bosquets de Versailles! L'approche de ces bords glacés et sinistres, où chacun vient aborder à son tour, éteignait en lui cette chaude inspiration qui s'était

répandue si longtemps sur les pas de Le Nôtre. A la fin de sa vie, on le voit préoccupé de travaux d'églises; sainte expiation de la faute innocente d'avoir donné des chefs-d'œuvre à la France !

« Il vécut encore dix ans après sa femme, toujours le même, plus triste, seulement, mais toujours affable, toujours simple, malgré l'immense renommée dont il jouissait; et quand il sentit qu'il avait fini son magnifique pèlerinage; quand le patriarche qui avait vu naître et mourir tous les sculpteurs du XVIIe siècle comprit qu'il n'avait plus qu'à refermer sur lui la porte, il rassembla ses dernières forces pour accomplir un voyage à Troyes; et là, comme ses jambes ne voulaient plus le soutenir, il se fit porter dans un fauteuil en face du portail de l'église Saint-Nicolas, et se mit à le contempler tout à son aise. C'était son adieu à l'art et à son berceau, c'était son salut à sa tombe. Il revint ensuite auprès de son roi bien-aimé, qui semblait l'avoir attendu, et, la même année, le même mois, le même jour, peut-être à la même heure, le 1er septembre 1715, ces deux augustes vieillards, ces deux fronts couronnés, le roi Louis XIV et le sculpteur Girardon, partirent ensemble, appuyés l'un sur l'autre, pour se faire juger par l'autre roi du ciel, qui avait donné à chacun sa mission et son génie.

IV

« Si maintenant nous examinons les nombreux ouvrages que Girardon a laissés, l'influence incontestable qu'il a exercée sur son époque par sa renommée et par la charge d'inspecteur général des travaux de sculpture dont il fut revêtu à la mort de Lebrun, la paix profonde dont il a joui, le silence admirable qui régna au dedans et au dehors de sa demeure ; si nous considérons que soixante années de cette glorieuse vie furent employés sans relâche à façonner le marbre, à consacrer les fontaines des jardins royaux, à mettre toujours son nom à côté de celui de Louis XIV, qui a mis le sien partout, on conviendra que jamais existence ne fut plus digne d'envie !

« Aussi, voyez comme les contemporains l'admirent! Tous les sculpteurs, ses rivaux, se proclament ses élèves, et abaissent respectueusement devant lui leur ciseau, ne reconnaissant d'autres ordres que les siens, d'autre inspiration que la sienne. Tous, excepté Pujet, trop d'un seul bloc pour obéir à quelqu'un, tous défilent silencieusement devant lui : Auguier, Coysevox, Renaudin, Coustou, sont ses courtisans, et, soit par

déférence, soit par conviction, s'emparent de sa manière, multiplient ses formes, et n'ont pas d'autre originalité.

« Le tombeau de Richelieu, qu'on voit encore à la Sorbonne, passe généralement pour son chef-d'œuvre. Quelques-uns ont prétendu qu'il avait exécuté ce mausolée sur les dessins de Lebrun ; mais cette opinion est sans fondement ; et s'il était vrai que Lebrun y fût pour quelque chose, Girardon était trop loyal pour mettre au bas du monument l'inscription ***F G T.*** *invenit et fecit*, et Lebrun trop jaloux pour la souffrir. Il avait fait fondre en bronze et d'un seul jet une statue équestre de Louis XIV, qui décorait la place des Victoires. Cette statue fut détruite en 1793, avec tant d'autres choses, qui n'étaient pas de bronze et qu'on croyait plus solides encore.

« L'Enlèvement de Proserpine, la Fontaine de Saturne, la figure de l'Hiver, des bustes nombreux de Louis XIV, celui de Boileau, un médaillon représentant le Grand Condé, et auquel il ne manquait, disait le neveu du héros, qu'un peu de tabac au bout du nez pour que la ressemblance fût parfaite ; tels sont les morceaux de lui qui méritent surtout l'admiration de tous et l'examen approfondi des adeptes. Nous ne donnerons point ici la description de ces ouvrages, qu'on peut trouver indiqués dans tous les

catalogues, et que chacun peut visiter à Versailles et dans les musées; mais nous résumerons ce travail sur Girardon par l'exposé de l'opinion que nous nous sommes formée de sa manière et de l'école dont il est le chef.

« Comme nous l'avons dit dans le cours de ce récit, l'antiquité sévère ne devait pas éveiller les sympathies du sculpteur troyen; et d'ailleurs, les besoins de son temps dispensaient de la copier.

« Girardon vint à une époque de luxe et de galanterie où l'amour passait des mœurs dans les arts. Pour égayer les feuillages animés déjà des poétiques visions de mademoiselle de la Vallière et de tant d'autres, ce que demandait Louis XIV, ce n'étaient pas ces figures graves et froides, au nez grec, aux bras glissant le long du corps, aux attitudes compassées; ce qu'il fallait, c'était, dans le marbre, cette coquetterie que l'on applaudissait dans le monde; c'étaient ces bras arrondis, ces gestes gracieux, ce voluptueux, en un mot, qui détend l'âme et fait doucement soupirer.

« Il y a deux façons d'atteindre à l'idéal : par l'énergie et par l'amour. Pujet était dans la sculpture à peu près ce que Corneille était dans l'art dramatique. Ses conceptions avaient cette beauté mâle qui étonne; il taillait des héros qu'on admirait, mais

auxquels la sympathie n'était pas toujours fidèle. Ils étaient trop en dehors de nos proportions. Comme Corneille, Pujet devait son triomphe à ses hardiesses; comme Corneille, il était plus grand que vrai, plus surhumain que tendre. Girardon, au contraire, comme Racine, avait cette beauté qui trouble l'âme, beauté humaine, et cependant divinement harmonieuse, moins grande que l'autre et plus vraie. Tous les deux arrivaient au génie, l'un par l'élan de la pensée, l'autre par sa flamme. Corneille drape ses amants, Racine les fait pleurer; Pujet déride rarement ses figures, Girardon les laisse rarement calmes. Corneille et Pujet sont Romains en France; Racine et Girardon sont Français à Rome. Les deux premiers imposent l'admiration; les deux derniers la laissent doucement venir à la suite de l'émotion. Les deux premiers sont des Titans qui veulent faire de leurs enfants des dieux; les deux derniers sont des Prométhées qui mettent dans leurs œuvres le feu du ciel. Girardon, en un mot, n'eut pas cette réflexion, cette exactitude de la pose qui distingue la statuaire antique; mais il eut à un degré sublime l'instinct des sensibilités de la chair. Quand on frôle les moelleux contours de ses statues, on croit les sentir tressaillir, et on tressaille soi-même.

« Qu'il nous soit permis de dire ici toute notre pen-

sée. Pujet et Corneille ont travaillé surtout pour les philosophes ; Racine et Girardon surtout pour les amants; comme, en somme, il y a au monde plus d'amants que de philosophes, nous croyons que le magnifique à-propos des derniers compense la majestueuse profondeur des premiers, et que ces quatre génies brillent au ciel de l'art d'un éclat fraternel ! »

XII

Les maisons de pierre et les maisons de bois.

Il est bien convenu que je ne donne ici qu'un résumé de mes courses avec M. Columbat. Aussi, je ne songe point à entrer dans le détail des visites et des explorations prolongées auxquelles nous nous livrâmes les jours suivants.

Quand on a vu les églises, on a vu Troyes monumental. A part l'hôtel de ville, le reste ne vaut pas un regard. Sur l'emplacement du palais des comtes, on a creusé un bassin pour le canal.

— Ah ! me dit au milieu de sa narration l'excellent M. Columbat, on ne fera jamais passer assez d'eau sur cette place pour effacer le sang qu'on y a versé. Ce fut là, dans des prisons démolies depuis, que l'on massacra les huguenots vers la Saint-Barthélemy. Les cachots regorgeaient ; le sang baignait les pieds des travailleurs : on creusa une rigole qui allait à la rivière, et qui mêla, pendant toute une

journée, des flots rouges à l'eau verdâtre. Ce crime que la politique essaya de prêter à la religion, fut d'autant plus odieux à Troyes que Charles IX, mû par une sorte de remords, avait écrit qu'il faisait grâce, et que la ville de Troyes ne devait pas suivre l'exemple de Paris. Malheureusement le bailli de Troyes, Anne de Vaudrey était un de ces monstres pour qui toute bonne action à faire est un désappointement : il dissimula la lettre et ne feignit de l'ouvrir qu'après le massacre. Ce fut dans le château des comtes qu'en 1629 le roi Louis XIII, allant rejoindre son armée dans le Dauphiné, reçut une hospitalité splendide. Le récit en est imprimé, et vous avez pu voir, sur des vitraux enlevés autrefois à l'établissement de l'arquebuse, et transportés dans la bibliothèque, le tableau exact et naïf des somptuosités troyennes. Les maisons étaient pavoisées. Louis XIII vit venir au-devant de lui *un chariot enrichi de peintures et de dorures, qui paraissait flotter sur la mer, d'où sortaient des sirènes, des tritons et des dauphins.* Il paraît que Sa Majesté fut émerveillée; elle partageait le préjugé commun, et ne croyait pas les Champenois susceptibles de cette imagination. Sur ce char une magnifique jeune fille se tenait debout, offrant au roi *un cœur d'or pur, qu'un ressort faisait ouvrir, et à l'ouverture*

duquel on apercevait une fleur de lis du même métal, couronnée, émaillée et portée sur une double L, qu'entouraient deux branches de laurier en or émaillé. Le château des comtes, poursuivit M. Columbat, communiquait avec l'hospice dont vous avez pu admirer la grille. La maison des princes a disparu, la maison des pauvres est restée ; c'est la seule dynastie qui ne périsse pas. L'hospice de Troyes est un grand et vaste édifice bien aéré, bien distribué, riche de donations successives, possédant de belles fermes, d'excellentes prairies, mais n'ayant à offrir sous le rapport artistique, que sa grille armoriée, qui est un merveilleux échantillon de la serrurerie la plus délicate et la plus savante du dix-huitième siècle. Il ne reste rien de la célèbre abbaye de Notre-Dame aux Nonnains. Sur son emplacement, on a élevé une très-lourde, très-vilaine, et très-triste caserne qu'on a appelée l'hôtel de la préfecture, sous le prétexte qu'on y loge le préfet. Ce monument, dressé presque en face de la flamboyante église du pape Urbain, semblait tout honteux, tout penaud ; la commisération municipale lui vint en aide d'une étrange façon. Au lieu de le démolir, on lui donna un compagnon : on bâtit à côté de lui une effroyable halle aux grains, qui a l'incontestable avantage de remplir la seule belle place de

la ville, de barrer la seule belle rue, et de former le plus choquant contraste avec la plus belle église gothique. Mais, à ceux qui se plaignent de ce manque de goût on raconte que le conseil municipal faisait jadis de l'opposition, et qu'en posant cette halle sur le pied de la préfecture, on voulait jouer un bon tour à M. le préfet. Le préfet est parti, le monument est resté : qui donc est attrapé?

A quelque distance de l'hôtel de ville, M. Columbat m'arrêta sur une place, et, évoquant les souvenirs de mon enfance, me rappela que j'avais vu autrefois dans ce lieu d'ignobles et puantes masures, à la vieillesse desquelles le marteau vint un jour en aide, et qu'on démolit parce qu'elles ne finissaient pas de crouler : c'étaient les boucheries de Troyes. Elles furent célèbres par le précieux privilége dont elles jouissaient, de n'être jamais obsédées par les mouches. Le peuple attribuait cet avantage à un buste de saint Loup qui dominait l'édifice. Les savants hochaient la tête, et alléguaient l'essence du bois qui avait servi à la construction des étaux. Quoi qu'il en fût, maintenant les bouchers débitent la viande chez eux.

L'évocation des vieilles boucheries amena la conversation sur les maisons de bois. Troyes possédait, il y a quelques années encore, dans ce genre, d'assez

nombreux échantillons de l'architecture du seizième siècle. On a démoli, modernisé, ces vieux abris de nos pères, et il en reste tout au plus deux ou trois qui peuvent offrir un spécimen de quelque importance. Çà et là, à l'angle des rues, on rencontre pourtant des pignons sculptés, historiés; mais l'affreux badigeon et les soi-disant embellisements modernes, font gémir ces vestiges égarés. La maison de l'Élection est la seule qui n'ait pas trop perdu sa physionomie ancienne. Des pilastres cannelés, encadrent le rez-de-chaussée, au-devant duquel est un entresol avec corniche. Uue fausse galerie, à plein cintre, appliquée sert d'appui aux fenêtres du premier étage. Une tourelle située en retraite accompagne la maison. Une belle girouette en plomb, formée de figures de salamandres et de couronnes combinées, termine la toiture.

Après avoir salué encore l'hôpital de la Trinité, grande et vieille maison du seizième siècle; l'hôte des Chapelaines où Louis XIII coucha en 1629 et où, en 1814, après l'affaire de Montereau, l'empereur de Russie et le roi de Prusse décidèrent avec l'empereur d'Autriche, qu'ils ne traiteraient plus avec Napoléon; l'hôtel de Juvénal-des Ursins, qui reçut Isabeau de Bavière, lors du fatal mariage célébré à Saint-Jean; et enfin l'hôtel de Vauluisant, l'échan-

tillon le plus remarquable de l'architecture civile de Troyes au seizième siècle, il ne nous restait plus qu'à visiter l'hôtel de ville.

L'hôtel de ville : c'est là le centre, le cœur de la cité; c'est là que les artères battent violemment et se rompent quelquefois aux jours de crise. C'est là qu'on vient à la naissance, à la mort, et que s'accomplissent tous les actes importants : le mariage qui fait l'homme, l'élection qui fait le citoyen. L'hôtel de ville de Troyes n'aurait besoin que de quelques réparations intelligentes pour être un charmant et coquet édifice.

Une statue de Louis XIV occupait la niche de la façade principale. En 1793 on changea la tête et le sexe de la statue, on en fit une Liberté. La Restauration lui mit un casque et un bouclier, ce qui la convertit en Minerve. Espérons qu'on en restera là !

Au premier étage, la grande salle est ornée d'un grand médaillon de Girardon, représentant Louis XIV. Le sculpteur troyen fit de ce délicieux morceau une offrande à la patrie.

Des bustes des principaux Troyens célèbres sont rangés au fond de la salle et ont pour principal usage, de servir à placer les chapeaux de MM. les musiciens, quand la ville de Troyes se donne des concerts dans son hôtel de ville.

Un petit beffroi domine l'édifice; sa cloche sonne le tocsin dans les incendies et les révolutions; et, hélas! elle ne chôme pas souvent.

Enfin, nous avions à peu près tout visité. Je connaissais maintenant ma ville natale. Je remerciai avec effusion mon cicérone, qui semblait triste de l'achèvement de sa tâche. Mais je répétais si souvent que Troyes s'était transfigurée à mes yeux, grâce aux évocations puissantes de M. Columbat; je parus si vivement pénétré des beautés du sol troyen, que le brave savant s'épanouit, et fut d'une vivacité presque enfantine dans ses dernières paroles.

XIII

Ou l'on demontre que Voltaire n'était qu'un sot.

— Ah ! mon ami, me dit-il, ne perdez pas cette foi précieuse que vous paraissez avoir désormais dans la beauté de la muse champenoise ! Vous avez vu des débris illustres ; ouvrez l'histoire, vous verrez des faits éclatants. Les Champenois sont fidèles et leur placidité fait la constance de leurs opinions. Soyez Champenois, vous méritez bien de l'être !

— J'ai vu des monuments, répondis-je avec un sourire ; vous m'avez expliqué les légendes ; mais les hommes, les vivants me paraissent, en dépit de vos illusions, prendre à tâche d'oublier leurs traditions et de démolir leurs monuments.

— Ah ! vous voilà retombé dans vos défiances, répliqua avec un peu d'aigreur mon aimable compagnon ; vous pensez encore à la Béotie. Mais songez donc que la Béotie eut Pindare et que la Champagne eut La Fontaine.

— Oui, celui que madame de la Sablière appelait *sa bête*, comme si elle eût dit son Champenois, La Fontaine, le Pindare des animaux!

— Hélas! vous avez le mal de votre temps, me dit avec une effusion douloureuse l'excellent M. Columbat, vous aussi, vous êtes atteint de Voltaire.

Je souris encore.

— Est-ce que vous en voulez au philosophe de Ferney d'un mot qui lui échappa un jour? « La preuve que les Troyens descendent des guerriers de l'ancienne Troie, dit-il, c'est qu'ils n'aiment pas le grec. »

— Voltaire est un impie et un sot, s'écria M. Columbat avec une généreuse colère.

— Permettez-moi, répliquai-je, de trouver votre second terme au moins exagéré.

— Je le maintiens pourtant! Est-on forcément bête parce qu'on n'aime pas le grec! Qu'est-ce donc d'ailleurs que la bêtise? Si c'est la conscience, l'honnêteté, la douceur, la bonté, en un mot, les Champenois sont bêtes, j'en conviens; et tous les méchants, les traîtres, les intrigants sont gens d'esprit. Mais n'est-il pas plus conforme aux destinées humaines, n'est-il pas plus naturel de trouver l'esprit, le véritable esprit, l'inspiration saine et droite dans le dévouement, dans l'égalité d'humeur, dans la

bonhomie? Être méchant, c'est nuire aux autres et à soi-même. Je ne vois pas pour ma part que ce soit si spirituel!

— Ainsi, interrompis-je, vous persistez à conclure que Voltaire, ce chef-d'œuvre de malice, est un sot?

— Pourquoi pas? continua M. Columbat. Il y a des sots de génie, et beaucoup de grands hommes n'ont jamais eu le sens commun. Au surplus, je dis cela sans colère; j'ai pardonné au démon de Ferney.

— C'est fort heureux, murmurai-je, et vous mettez ma conscience bien à l'aise.

— Oui, je lui pardonne; car il a dû faire, au delà du tombeau, une pitoyable grimace en voyant les singuliers honneurs rendus à sa mémoire. Il semble que la bonhomie champenoise, dont il avait pu se moquer, ait été chargée de quelque sublime vengeance. Voltaire meurt le 30 mai 1778. Où va-t-on l'enterrer, ce dieu défunt de l'esprit, de la malice et de la satire? On prendra, n'est-ce pas, la terre la plus chaude, la plus imprégnée de vie, pour lui faire un tiède oreiller, qui l'inspire encore? Point; et remarquez bien ceci : c'est en Champagne, dans cette pauvre et froide argile sur laquelle paissent les moutons, qu'il vient chercher le repos; c'est à l'abbaye

de Scellières, près de Nogent, qu'il va demander aux innocents Champenois le gîte, l'abri qu'il ne peut trouver ailleurs. Voltaire enterré en Champagne ! n'est-ce pas un enseignement, un triomphe de la justice, une réparation éclatante ? L'auteur de *Candide* se délassant de son sourire sarcastique à l'ombre du fameux proverbe des quatre-vingt-dix-neuf moutons, n'est-ce pas le comble du sublime dans l'ironie ? Eh bien, ce n'est pas tout encore. J'ai vu, monsieur, moi qui vous parle, j'ai vu en 1791 (j'étais un enfant), j'ai vu paraître au soleil ce masque grimaçant et à jamais refroidi ; on le retirait de sa retraite pour le ramener en triomphe à Paris. Mais la Champagne avait des droits qu'elle ne voulait pas perdre entièrement. Voltaire était son otage. Comme on l'exhumait, ce vieux cadavre tomba en lambeaux, et des Champenois gardèrent comme des témoignages, comme des trophées, l'un, un calcanéum, qui est resté dans la possession d'une famille troyenne ; un autre, deux dents de cette mâchoire qui avait tant mordu. On avait déjà expédié son cœur à Ferney, et M. Mitouart, pharmacien à Paris, gardait son cervelet dans de l'esprit-de-vin ; si bien que ce pauvre génie fut dépecé et débité en reliques. Mais il y avait encore tant de malice dans une seule de ses dents, que le possesseur de ce débris, An-

8.

toine-François Lemaire, depuis rédacteur du journal *le Citoyen français*, ayant commis l'imprudence de porter toujours sur lui cette dent incrustée dans un médaillon, finit par mourir fou à Bicêtre. Depuis, cette dent glorieuse et dangereuse est tombée entre les mains d'un dentiste. Mais le supplice de cet homme qui a osé s'attaquer à la plus sublime bergère et aux moutons, dure encore pour l'enseignement de l'avenir, et Voltaire, l'auteur du poëme que vous savez, n'a quitté la Champagne que pour être enterré dans les caveaux de Sainte-Geneviève, d'une église consacrée à une humble gardeuse de moutons! C'est ainsi que les Champenois sont vengés!

En achevant cette triomphante démonstration, M. Columbat souleva son chapeau, auquel sa perruque adhérait, et un rayon de soleil enveloppa d'une chaude auréole le crâne dénudé de ce naïf savant; une sorte de rire béat éclairait ses lèvres; j'admirai ce patriotisme, ingénieux jusqu'au paradoxe le plus insensé, et ardent jusqu'à la superstition la plus comique. Hélas! combien de gens encore en France sont susceptibles d'éprouver ces infirmités sublimes! Pour moi, je prenais un grand plaisir à ce dialogue; et, craignant qu'il ne fût épuisé, je m'empressai de lui susciter un nouvel aliment.

XIV

Qui traite de la métamorphose des moutons en hippogriffes.

— Ainsi donc, mon cher monsieur Columbat, les Champenois sont des gens d'esprit?

— Je n'ai pas dit tout à fait cela, répondit le Troyen modeste en rougissant (comme si sa réponse affirmative eût pu constituer une fatuité personnelle); mais il y a esprit et esprit. Sans doute, nous ne brillons pas par cette fine fleur d'éloquence, par cette vive repartie, qui n'est que l'épanouissement de la frivolité. Une de nos illustrations les plus sérieuses, un grand homme véritable, qu'on ne connaît pas à Paris, et qui a été dans son genre une sorte de petit Voltaire provincial, M. Grosley, a tracé en ces termes, dans l'une de ses excellentes études sur son pays, le caractère du Troyen : « Le vrai Troyen est franc, peu souple, arrêté dans ses sentiments, opiniâtre dans ses desseins et dans ses goûts. Son esprit plus ingénu que délié, moins brillant que solide,

est capable de tout ce qui demande une certaine application. Naïf, aisé, sans apprêt dans le commerce de la société, il aime la plaisanterie, la raillerie et les plaisirs bruyants... Économe, attentif à ses intérêts, il sait allier le faste même avec l'économie... L'ambition, des vues de fortune l'ont-elles dépouillé de son caractère, il devient laborieux, actif, infatigable; il sait flatter, s'insinuer, s'impatroniser; on le prendrait pour un Gascon s'il n'ouvrait jamais la bouche. Au reste, il est rare qu'un Troyen ait quitté son pays avec le ferme propos de parvenir et qu'il ne soit pas parvenu.... Par la force de ce même caractère, un Troyen qui a le malheur d'être un sot, l'est plus qu'un autre, il l'est à perpétuité. » Voilà au vrai notre caractère.

Le dernier trait est le plus dangereux, c'est celui qui a pu nous faire soupçonner de sottise. Il ne faudrait pas vous imaginer que, luttant avec tant d'âpreté contre le fameux proverbe, j'aie voulu ériger notre province en Académie de bel esprit. Ce n'est point une quintessence; et je vous avouerai, monsieur, qu'on y fait et qu'on y débite des sottises, comme partout ailleurs et aussi bien que partout. Mais cette denrée, pour ne pas nous être étrangère, ne nous est cependant pas exclusivement réservée. Seulement, quand on est bête, en Champagne, on

l'est naïvement; et j'ai entendu dire qu'à Paris on l'était avec outrecuidance et prétention.

Le révérend père Binet, dans la vie de *saint Aldérald*, fait dire à son saint que la ville de Troyes est pleine *de beaux esprits et de langues bien pendues;* et Amadis Jamyn, défendant nos compatriotes du reproche de douceur excessive, disait, dans son sonnet :

S'ils n'aiment les procès que la fraude accompagne,
C'est faute de malice et non d'entendement.

Bref, monsieur, si vous vouliez étudier l'histoire de Troyes, vous trouveriez partout des traces d'une naïveté parfois ingénieuse, qui rachète bien des balourdises. La Fontaine est un Champenois assez complet; il aimait les moutons, celui-là, et les moutons ne furent pas ingrats. C'est grâce à eux, à leurs inspirations, que l'on a pu le comparer à Pindare!

— Sans compter, repris-je, que la Béotie n'a pas seulement produit Pindare, elle eut aussi Épaminondas; et, à ce compte, la Champagne sut évoquer de ses sillons toute une légion d'Épaminondas, quand l'ennemi eut passé nos frontières.

— C'est vrai, s'écria M. Columbat, ravi de mon élan patriotique; cette pauvre vieille province si

ridicule, si dénigrée, si bafouée, se fit prendre au sérieux en combattant à chaque étape de l'invasion. S'il n'eût dépendu que d'elle d'empêcher l'ennemi d'arriver à Paris, Paris était sauf. Mais les temps étaient venus, et nos laboureurs n'eurent plus qu'à se coucher tout sanglants au seuil de leurs cabanes incendiées par les Cosaques. Ah ! ce fut une terrible épopée. J'ai vu passer l'Empereur ; il était bien pâle, monsieur, en traversant les rues de Troyes. Il venait de Brienne, son second berceau. Il pleurait en dedans ; et nous pleurions tous nos plus grosses larmes ; car il nous aimait et nous l'aimions. Il était un peu Champenois par les premières années ; il savait qu'on élève autre chose que des moutons dans nos plaines, et il gémissait sur les tas de héros qu'il laissait amoncelés aux revers des routes.

M. Columbat, absorbé dans ses souvenirs, s'interrompit tout à coup. En regardant son front, il me semblait voir défiler dans sa pensée ce cortége sinistre, cette cohue effarée, qui poussait Napoléon à la déroute, à l'exil. Je compris sa douleur, et j'essayai, non de l'apaiser, mais de lui ouvrir une issue. Je lui dis en lui prenant les mains :

— Je vous ai parlé d'un grand poëte qui ne mangeait pas de mouton et qui ne voulait pas en voir tuer. Il y en a encore un autre qui mérite une place

dans votre estime littéraire. Celui-là a tout particulièrement vengé la Champagne. Il lui a consacré de nobles pages; il a très-bien établi que la patrie de Danton avait une énergie formidable au besoin, et qu'en l'appliquant à cette province, le mot de *bête* changeait de sens : « Il signifie alors seulement, dit-il, naïf, simple, rude, primitif; au besoin, redoutable. La bête peut fort bien être aigle ou lion; c'est ce que la Champagne a été en 1814. »

— Bravo! bravo! s'écria M. Columbat en ôtant d'une main son chapeau et de l'autre sa perruque dans un paroxysme d'enthousiasme. Cela est bien dit! se peut-il qu'il y ait des poëtes qui s'occupent de la Champagne et que je les ignore? Le nom de celui-là, monsieur, s'il vous plaît?

— Victor Hugo!

— J'inscrirai ce nom à côté de l'autre, de Lamartine, et je lui enverrai de mes nouvelles. Ce Victor Hugo est-il Bourguignon?

— C'est un Franc-Comtois!

— Je ne m'étonne pas alors de n'en avoir pas entendu parler; je ne connais personne en Franche-Comté. Vous me prêterez ses œuvres; je les lirai. Il a raison, monsieur. En 1814, la Champagne fut à la fois aigle et lion. Pauvre pays, si bien dévasté, qu'en 1813 la Marne comptait 311,000 habitants,

et qu'elle n'en avait encore que 309,000 en 1830. Quinze années n'avaient pas suffi pour faire rentrer dans les chaumières autant de berceaux qu'il était sorti de cercueils.

— M. Victor Hugo donne précisément aussi ce détail de statistique, ajoutai-je.

— Qu'il soit béni alors, ainsi que tous ceux qui ont jeté des larmes et des fleurs dans cette fosse sanglante qui a failli engloutir la France !

Je vis que la conversation prenait un tour attendrissant. Voulant maintenir mon respectable cicérone dans une parfaite liberté d'esprit, écarter les pensées lugubres, je lui demandai si l'on pouvait substituer la formule : « Les Champenois sont des aigles » à la formule : « Les Champenois sont des moutons ! »

— Taisez-vous, répondit-il en souriant. Mais, je le répète, en 1814, ce pays a été l'aigle et le lion de la France.

— Savez-vous, repartis-je, que s'il fallait symboliser par une peinture, par un dessin, la Champagne, d'après nos conversations, nous arriverions à ce résultat de représenter un mouton avec des griffes de lion et une tête d'aigle ?

— Eh bien, où serait le mal ?

— Il ne manquerait plus alors que des ailes pour

avoir fait un hippogriffe comme dans l'Arioste !

— Alors, soyez vous-même le sorcier Atlant, me dit avec un charmant sourire mon nouvel et vieil ami ; et, quand vous vous ennuyerez dans le présent, enfourchez cet hippogriffe, qui vous emportera dans le passé, dans l'histoire, dans les régions éthérées et sublimes.

— Je vous le promets, répondis-je solennellement.

Ai-je tenu parole à M. Columbat? Ai-je fait preuve suffisante de repentir à l'égard de la Champagne? Et ne dira-t-on pas, après m'avoir lu, que je suis digne d'appartenir au pays illustré par le proverbe dont il s'est agi! C'est ce que j'ignore, et c'est là pourtant toute mon ambition !

HISTOIRE D'UNE NAÏADE

HISTOIRE D'UNE NAÏADE

C'est un beau spectacle que de voir Louis XIV, jeune, aimant, ayant en lui tous les prestiges de la nature et de la puissance, s'avancer, avec une majesté souriante, à la réalisation de ses fantaisies olympiennes. Je ne me dissimule pas que cet échafaudage pompeux était un pilotis au-dessus des larmes et des sueurs; je sais bien que toutes ces richesses avaient un lourd contre-poids dans la misère du peuple; je sais bien que la construction du palais de Versailles a pu coûter la vie à une armée; mais pourquoi reprocherait-on plus amèrement les sacrifices faits à l'art et à la science que ceux exigés par l'ambition? Hécatombe pour hétacombe, je préfère celles qu'on im-

mole au génie à ces stupides massacres pour des raisons d'État. Est-il moins honorable de mourir pour un chef-d'œuvre que pour venger la vanité humiliée d'un ministre ou réparer les inepties d'un ambassadeur imprudent?

Nous ne passerons pas en revue tous les joujoux titaniques dont s'est amusé le caprice de Louis XIV; nous ne parcourrons pas ce poëme épique taillé dans la pierre (la seule épopée véritable dont la France puisse être fière), et nous irons bucoliquement, à travers les riants coteaux et les bois, parler à la naïade dont la conque puissante souffle l'eau dans les fontaines de Versailles, et la soufflait autrefois aux nez de pierre des chevaux de Marly; ce qui veut dire, sans plus d'hyperbole, que nous allons visiter la machine hydraulique dont l'aqueduc, avec ses arches énormes, se mêle si pittoresquement au paysage de Bougival, et rappelle, en égayant la verdure, un de ces fonds de campagne d'Italie, un de ces horizons qui avoisinent Tivoli.

Si nous étions encore à cette époque éminemment artistique où l'art remplaçait sur le crâne les ornements naturels, où des chevelures factices entretenaient dans une douce chaleur l'inspiration des poëtes, où l'illusion, dont on usait fréquemment, portait à croire à cette mythologie d'opéra qui trô-

nait partout, ce serait ici le cas d'entonner une ode ou une épître à la façon du passage du Rhin. Sous quelles périphrases on pourrait dissimuler les rouages de la machine! Comme on l'habillerait de roseaux et on la couronnerait d'algues ! Comme on ferait nager et sautiller des petits tritons et des petits dauphins dans la mousse argentée que brasse en cet endroit la rivière ! Malheureusement, ou heureusement peut-être, l'abus de l'hydraulique a engendré le scepticisme à l'endroit des naïades, et la vapeur, appliquée à la machine de Marly, se meut si brutalement, qu'il nous semble que la pauvre nymphe a dû souffrir d'horribles dislocations. On aurait donc peu de chances de l'éveiller en l'évoquant. Nous ne voulons pas non plus donner une description technique, et nous avons pour cela une des excellentes raisons qui faisaient dispenser certain échevin de donner les autres. Nous sommes d'une parfaite ignorance en hydrostatique; nous dirons tout simplement ce que nous savons, nous ferons la légende de la machine, nous la visiterons dans ce récit, comme nous l'avons visitée dans la réalité, par fantaisie, sans préoccupation industrielle, sans arrière-pensée de pédantisme, en restant au point de vue... du point de vue.

Bien souvent je me suis demandé ce qui serait ad-

venu si Louis XIV eût eu à sa disposition la vapeur, les chemins de fer et le gaz. Je ne doute pas qu'on n'eût merveilleusement utilisé ces inventions, et que les féeries hydrauliques entrevues par intervalles n'eussent pu se perpétuer et durer la nuit. Imaginez le parc de Versailles illuminé de cette façon royale dont on faisait alors toute chose; supposez la lumière employée avec la même largeur que le feu : quel rêve ! Malheureusement, on n'avait que l'eau à sa disposition; aussi ne se fit-on pas faute d'en user et d'en tirer tout le parti possible.

En 1676, Mansard, sur les dessins duquel on bâtissait Marly, manifesta à Louis XIV le besoin d'une machine quelconque pour faire monter l'eau dans les jardins de ce château. C'était simple à concevoir, difficile à exécuter. Louis XIV ne s'émut pas plus qu'il ne le fallait; il avertit tout simplement les savants de l'Europe qu'ils eussent à le pourvoir et à ne pas le faire attendre longtemps. Aussitôt on vit affluer les projets. Les têtes les plus lourdes de calcul se penchèrent opiniâtrément pour trouver une solution glorieuse. Le baron de Ville, originaire de Liége, déjà connu en France par plusieurs ouvrages hydrauliques, s'offrit pour entreprendre la machine en question. Son projet accueilli, il se mit à l'œuvre, puissamment aidé par un sien compatriote, mécani-

cien fort habile, nommé Rennequin Swalem. Quelques-uns prétendent même que Rennequin fut l'inventeur, et que le baron de Ville ne fut qu'un de ces collaborateurs dangereux qui prêtent leur nom, mais prennent la gloire ; un de ses usurpateurs pour lesquels ont été faits ces vers : *Sic vos non vobis...* Cependant rien ne justifie cette prétention des *rennequinistes.* Tout porte à croire, au contraire, que le baron de Ville fut un inventeur sérieux. On argue bien d'une certaine épitaphe dans laquelle il est dit que Rennequin inventa ; mais, d'autre part, on raconte que le baron de Ville était venu en France pour construire une machine propre à monter de l'eau au château et dans les jardins de Saint-Germain, qu'occupait alors la reine Anne d'Angleterre ; que la machine fut exécutée, et plus tard proposée, copiée et reconstruite à Marly. Cette récidive serait un argument d'importance. Rennequin dirigea les travaux et les ouvriers, et, la machine achevée, le baron de Ville en fut nommé gouverneur avec des appointements proportionnés. Il habita le pavillon de Luciennes (ou Louveciennes) ; quant à Rennequin, il resta toujours conducteur avec 1,800 francs d'appointements. Il est mort à la machine, en 1708, âgé de soixante-quatre ans, sans avoir protesté jamais contre la prétendue usurpation du baron de

Ville. Au reste, voici ce qu'on lit sur une carte représentant l'ancienne machine de Marly, dessinée en 1688 :

Cette machine sert à embellir les maisons royales de Versailles, de Trianon et de Marly, et peut servir à Saint-Germain-en-Laye. Elle a été construite par ordre du roi, sur les projets et par la direction de M. le baron de Ville.

On commença les travaux en juin 1681, et l'eau monta en 1685. Ce fut un beau jour que celui-là, mais rudement acheté par des efforts, des recherches, des tâtonnements sans nombre. Quant à la dépense, personne ne s'en étonna. Elle fut de six à sept millions d'alors, ce qui en ferait bien quatorze d'aujourd'hui ; encore dit-on qu'on n'écrivit pas tout. L'entretien de la naïade s'élevait à *soixante-onze mille seize livres*, mais on dit de même que les journées n'y étaient pas. Rien ne parut exagéré. D'ailleurs qui se serait plaint ? Le peuple ? Cela ne le regardait pas. Si cet argent ne lui donnait pas du pain, il lui donnait au moins des spectacles : c'était assez. Quant à Louis XIV, de si infimes considérations ne montaient pas jusqu'à lui. Il avait eu besoin d'eau pour les réservoirs, pour les cygnes, pour les tritons de pierre et de bronze, et il avait dit : — Allez, je vous donne la montagne, prenez la vallée,

et, s'il le faut, confisquez la rivière. — On avait obéi ; le soleil frétillait dans l'eau de ses bassins ; cela coûtait bien quelques millions : bagatelle ! Il faisait payer, chacun était content. Pas de Chambre pour discuter ses dépenses ; pas de journaux pour répandre des écritoires dans le cristal de ses fontaines ! Il était roi, il était dieu, il était tout !

Marly avait seul profité d'abord de la machine. Ce ne fut que vingt ans après son entière exécution que, la population augmentant considérablement dans Versailles, et que les eaux des sources tarissant dans les temps de sécheresse, on en amena des réservoirs de Marly. Nous voudrions bien donner une description positive de l'ancienne machine, et nous déclarons qu'à cet effet nous avons feuilleté des livres qui nous étaient étrangement inconnus ; mais le moyen de se reconnaître dans ces roues, ces chaînes, ces pompes, ces pistons, ces puisards ! De notre lecture, et nous pourrions dire de notre étude, voici ce qui nous est resté de plus clair : c'est que toute l'eau remuée, prise et avalée par la machine, était montée à l'aide de 221 pompes, espacées en trois fois, et de deux puisards, sur une plate-forme qui se trouve à 500 pieds ou 162 mètres au-dessus de la rivière. De cette tour les eaux tombaient dans une cuvette qui leur servait de jauge ; de là elles coulaient dans

l'aqueduc, qui a 310 toises de longueur, est soutenu sur 36 arcades construites en pierre meulière, et dont tous les angles et toutes les saillies sont en pierre de taille. Au bout de cet aqueduc est une tour d'environ 44 pieds de hauteur, construite comme la grande tour et les aqueducs. L'eau est reçue dans une bâche au fond de laquelle étaient les soupapes qui distribuaient l'eau à Marly et à Versailles. Voilà sommairement l'appareil digestif avec lequel le monstre buvait dans la Seine ce qu'il soufflait ensuite sur les jardins.

Si tous les hommes (ou du moins presque tous les hommes, comme le disait en se reprenant un prédicateur courtisan à Louis XIV) sont sujets à la mort, les ouvrages construits par les hommes sont tributaires des mêmes destinées. A force de tordre des flots dans son gosier, au bout d'un siècle, la vieille machine sentit en elle des lésions profondes; son estomac se délabra, ses dents branlèrent, des fêlures visibles se firent à son crâne, elle commença à râler et à secouer la tête. Elle était devenue asthmatique au dernier point, sans compter que, tout incurable qu'elle était, la maladie de la centenaire coûtait cher à l'État. On assembla donc un conseil d'ingénieurs-mécaniciens. On fit briller à leurs yeux l'espoir d'une glorieuse récompense s'ils trouvaient un moyen de

galvaniser le corps en décrépitude et de simplifier les dépenses de son entretien. Mais au beau milieu de la consultation, qui se prolongea, on entendit frapper à la porte : c'était la Révolution française qui passait par là et qui venait viser le certificat de civisme des savants.

L'un d'eux, l'auteur d'un projet de restauration, fut arrêté comme suspect. Alors tout fut abandonné, on laissa le vestige de l'absolutisme haleter dans son coin, car il y avait alors à Paris, sur une des grandes places, une machine toujours en activité qui faisait concurrence aux autres. Alors commença pour la pauvre invalide une série d'infortunes, d'alternatives douloureuses. Tantôt on y mettait le marteau démolisseur, tantôt les échafaudages. Elle fut vendue à l'encan, abandonnée, trahie, crucifiée. Un de ses adorateurs, désespéré, commença alors, dans un langage quelque peu irrévérencieux, l'histoire de son martyre sous ce titre : *La passion d'une très-respectable dame, âgée de cent vingt-trois ans, filleule d'un très-magnifique prince et fille d'un homme de génie, arrivée en l'an du monde* 5804, *parmi les apôtres de la vérité.* C'était une imitation de l'Évangile, dont personne ne songeait alors à se choquer, mais qui avait cependant un caractère de frivolité sacrilége.

Cet opuscule commence ainsi : « En ce temps-là, la filleule d'un des plus grands et des plus magnifiques princes qui aient existé dit à ses admirateurs et à ses amis : « Vous savez que l'adjudication « se fera dans deux jours, et que la fille de Swal « (Rennequin Swalem) sera livrée pour être démantibulée. » Alors les princes de la théorie et les spéculateurs s'assemblèrent dans la salle de leurs chefs, et ils délibérèrent sur les moyens de la livrer adroitement et de la faire mourir. »

On le voit, l'imitation est constante ; elle se continue ainsi mot à mot. Nous en citerons encore deux fragments :

« Le matin étant venu, les chefs des princes de la théorie et les spéculateurs tinrent conseil contre la filleule pour la faire mourir ; et l'ayant déjà vendue, ils la livrèrent au démolisseur, moyennant 180 kyliades, qui furent réparties entre eux. Alors celui qui l'avait trahie, voyant qu'elle était condamnée, dit : « J'ai bien gagné mon argent. » Il s'en réjouit, il en acheta une maison de plaisance et un champ, rejetant bien loin l'idée d'aller se pendre. »

Le juge, qui veut sauver l'infortunée machine, ne pouvant y parvenir, se lave les mains dans du vinaigre ; et tous les spéculateurs répondent : « Que

son sang retombe dans nos poches et celles de nos enfants ! »

On la mutile, on met sur son front un écriteau bizarre, qui serait incompréhensible si l'on n'avait soin de lire d'abord ensemble les grandes lettres, indépendamment des petites, et les petites ensuite, indépendamment des grandes :

CEN'EcondSTQUEamnPARéeCEàêt
QUENrevenOUSdueVOetdéULONchir
SDEVéecaORErlarRLAemplacMACera
HINquiEDEpourMARraLIpeun
QUENousimOUSLporteAVOànoNSus.

Le peu d'esprit qui présida à cette complainte fut perdu. La machine ressuscita avant d'avoir entièrerement succombé. En 1807, les projets, les travaux commencèrent ; mais des sommes énormes furent vainement dépensées. En 1811, M. Cécile vint prendre la direction et trancha la difficulté. Ce fut lui qui, conjointement avec M. Martin, remit une âme dans les poumons disloqués, ou plutôt refit d'autres poumons. Ce fut lui qui appliqua la vapeur, et fit construire cet édifice à fronton grec dans lequel la pauvre nymphe se noircit et se meurtrit dans les engrenages en poussant des soupirs affreux. On

dirait un temple, sans le panache noir qui se balance presque toujours sur sa tête, et qui atteste l'alimentation d'un foyer plus ardent qu'un trépied ou qu'un encensoir de nos jours.

Cette machine est de la force de 64 chevaux. Elle consomme de 96 à 100 hectolitres de charbon par vingt-quatre heures, et elle monte d'un seul jet 90 pouces d'eau sur le sommet de la grande tour, ce qui équivaut à 1,800,000 litres d'eau. Elle a été mise en activité en 1826. En 1818, on avait démoli et vendu tout le mécanisme de l'ancienne machine, que l'on remplaça par une autre montant l'eau d'un seul jet. Cette dernière ne devait être que provisoire pour attendre l'achèvement de la machine à vapeur. Ce provisoire dure encore. Il se compose de deux roues hydrauliques seulement, faisant mouvoir chacune un équipage de quatre pompes. Le produit maximum de cette machine est de 60 pouces, ou 1,200,000 litres d'eau par vingt-quatre heures.

Telles furent l'origine et l'histoire de ce glorieux établissement, auquel des destinées nouvelles sont peut-être réservées dans l'avenir, mais qui dans ce moment ne jouit plus que de l'estime obscure des hommes compétents. Il n'est plus la *filleule* aimée des rois, comme disait la complainte citée plus haut. A peine ceux-ci s'en informèrent-ils de temps en

temps. Louis XVIII fut prié de la visiter un jour, mais on respecta l'obésité constitutionnelle du monarque, qui n'était plus fort ingambe. Aussi prit-on le parti de faire faire un modèle en petit de la machine, que l'on mit sur des roulettes, et que l'on poussa, le jour de la visite, jusqu'au milieu de la route, où le prince, du haut de sa voiture, vit fonctionner le joujou hydraulique. Les courtisans louèrent alors la condescendance du prince, qui aurait bien pu exiger qu'on roulât la machine jusqu'à Paris, dans son cabinet. Charles X et Louis-Philippe lui consacrèrent chacun une journée. Le comte de Paris y vint parfois et trouva un plaisir extrême à se faire expliquer le travail de ces membres d'acier.

Des fontaines d'eau chaude ont été organisées de chaque côté du péristyle, et servent ainsi aux besoins culinaires des habitants de Bougival et de Marly. C'est une première concession faite aux humanitaires. Dans le grand siècle, on se fût bien gardé de cette application positive; on eût considéré comme un sacrilége qu'un objet destiné au luxe ne demeurât pas complétement inutile. Qu'aurait dit Louis XIV s'il avait entendu, comme nous, un savant, un ingénieur, dont les étranges préoccupations sociales ont un peu encombré les idées scientifiques, proposer hardiment, franchement, de faire servir les

grandes machines à vapeur à la quasi-réalisation du vœu d'Henri IV ! Voici ce que proposerait ce rêveur enthousiaste. (Nous lui laissons l'entière responsabilité de son utopie.) Par des modifications légères, et à lui connues, les chaudières à vapeur où bout une eau inutile pourraient admirablement servir à faire cuire l'humble bœuf des gens pauvres, que l'idée d'un foyer longtemps allumé chez eux effrayerait. Dans chaque pays où le bienfait de la plus petite usine à vapeur, de la moindre locomotive serait accordé, chaque habitant viendrait apporter son souper, soigneusement ficelé et étiqueté ; et la chaudière commune rendrait ensuite à chacun son bœuf, élaboré côte à côte du bœuf du voisin, peut-être d'un ennemi. Qui sait même (ceci est de la gastronomie transcendentale, de la philosophie culinaire), qui sait si la pensée d'un bouillon commun, d'une nourriture apprêtée dans le même récipient, n'éteindrait pas les haines rebelles, ne ferait pas naître dans l'esprit des gens l'idée d'un rapprochement commencé par l'élément vital ? Du bœuf à l'homme, il y a si peu de distance ! la seule distance, peut-être, de la viande utile à celle qui ne l'est pas.

Louis XIV, à coup sûr, serait fort étonné de ces projets qui seraient appliqués le jour où le soleil, en se levant, se jouerait dans les bras du télégraphe hu-

manitaire. Dans cet heureux temps, on se mettrait en route sans inquiétude, et en montant en chemin de fer, on pourrait jouir de la délicieuse assurance d'être précédé de son dîner et de voyager à la vapeur de son pot-au-feu.



UN VOYAGE A LUXEMBOURG

VOYAGE A LUXEMBOURG

Dire que chaque ligne de chemin ouverte à la circulation est un progrès, une conquête, c'est répéter une vérité si banale qu'on ne la fait plus entrer que dans les discours officiels. Mais quand on écrit, comme je le fais, d'une cellule de séminaire, en face des créneaux de Philippe II, des bastions de Vauban, de toute la science du passé, cette banalité prend un caractère saisissant; on est contraint de la répéter et d'en faire la formule de son émotion.

Oui, si jamais le progrès a monté résolûment à l'assaut du passé, ce fut dans cette circonstance. Cette vieille forteresse semblait inaccessible; quand

elle vit s'allonger vers elle ce serpent tentateur qui porte en lui la science du bien et du mal, elle se révolta, elle mit la main sur toutes ses tours et défendit qu'on y touchât. Mais le serpent est intrépide; il déroula ses anneaux autour de l'enceinte; aujourd'hui, il est à mi-côte de la forteresse; demain il mordra les premiers remparts, et les Luxembourgeois commencent à lui demander de cueillir la pomme, qui ne sourit guère aux Prussiens.

En d'autres termes, et pour parler sans plus de métaphores, le chemin de fer que nous venons de voir inaugurer a rencontré des obstacles bien autrement difficiles que les roches à percer, que les abîmes à franchir; et quand enfin l'énergie de la volonté triompha des résistances, il fut imposé à la Compagnie du chemin de fer l'obligation de construire une forteresse pour compenser la construction d'une gare, et on lui permit de toucher à la ceinture de cette auguste fiancée du roi de Garbe, à la condition qu'elle mettrait des bastions et des créneaux à ses viaducs, et que la science du XIXe siècle l'affublerait des collerettes de Philippe II et des vertugadins du temps de Vauban

La station du chemin de fer, qui est à une certaine distance de la ville, ne doit être rapprochée

qu'après des travaux d'art considérables et la construction d'un petit fort pour surveiller la voie; mais il y a, dans toutes ces exigences du génie militaire, une vanité qui fait sourire, et qui n'empêche pas qu'en voyant poser, autour de solennels remparts, les rails égalitaires, on ne répète avec confiance ce que le grand poëte fait dire à Claude Frollo : *Ceci tuera cela.*

En attendant, les Luxembourgeois n'ont tué que le veau gras, pour faire accueil aux invités de France et de Belgique. Il est impossible d'imaginer une réception plus cordiale, plus sympathique. Les habitants s'étaient empressés de réclamer des hôtes; et les cellules vides du séminaire en vacances ont donné l'hospitalité à une vingtaine de journalistes qui ont scandalisé doucement les pieux échos du vénérable édifice.

Il s'agissait d'inaugurer la ligne d'Arlon à Luxembourg, sur le territoire belge, et celle de Thionville à Luxembourg sur la frontière de la France. Je n'ai donc pas à vous décrire le paysage de Paris à Thionville, et la faible distance parcourue depuis cette dernière ville jusqu'à la station me dispense de l'obligation du pittoresque.

Nous sommes arrivés à Luxembourg à sept heures du soir, après un voyage que les prévenances de la

Compagnie du chemin de fer de l'Est avaient singulièrement abrégé.

Nous entrâmes à Luxembourg par une nuit éclatante qui estompait d'une brume argentée les angles aigus des murailles. La ville est bâtie sur un rocher à pic à 289 mètres ; elle est entourée de trois côtés par une étroite vallée au fond de laquelle coulent le Petersburn et l'Alzette. L'ascension est pénible ; mais le panorama ravissant, les aspects étranges que la sauvagerie de la nature et les engins de la barbarie de l'homme offrent aux regards, récompensent le voyageur.

On ne saurait imaginer un plus fidèle tableau d'une forteresse du moyen âge, quand, du belvédère du Casino, on contemple tous ces travaux accumulés par le génie de la guerre. La ville n'a pas de monument qui mérite l'examen ; mais elle a une physionomie toute individuelle qui plaît, par un air de naïveté, de gaucherie, si j'ose ainsi dire. D'ailleurs le moyen de ne pas trouver jolie une ville dont tous les habitants vous saluent au passage, dont chaque maison vous est ouverte, où vous restez deux jours, et où vous croyez laisser des amis de dix ans !

Une seule chose m'a attristé dans cette jolie petite ville, c'est le *Rother Brunnen* (le puits rouge).

A cause de sa position exceptionnelle, Luxembourg n'a pas d'eau. Ce qu'on mêle dans son verre au perfide vin de Sarre, sous prétexte d'en corriger la douceur enivrante, est une espèce de liquide jaunâtre impossible à avaler. Cette fiction d'eau pure est extraite d'un puits effroyable, situé au milieu de la ville, et dans lequel plongent incessamment deux seaux gigantesques que fait mouvoir une roue... humaine. Imaginez une roue d'écureuil, et deux soldats prussiens marchant dans cette roue pour la faire tourner. Il paraît que cet exercice, je dirais presque ce supplice, est réservé aux délinquants. C'est une salle de police utilitaire et mouvante. J'ignore, toutefois, si la ville est privée d'eau quand les soldats se sont tous si bien conduits qu'aucun d'eux n'a mérité la salle de police. Espérons que le voisinage du chemin de fer fera naître l'idée d'une petite machine à vapeur pour remplacer les soldats prussiens.

Le programme des *festivités* (c'est le mot local) comprenait deux jours. Le premier jour était consacré à la bénédiction des locomotives, aux réjouissances de la rue, au banquet, au feu d'artifice.

Le programme a été rempli avec une scrupuleuse attention. Sur un seul point, cependant, la *festivité* a fait défaut : un superbe mât de cocagne

avait été dressé au milieu de la place Guillaume, offrant aux regards et aux convoitises des mouchoirs éclatants, des couverts d'argent incontestable, et même, je crois, un petit jambon. Malgré ces diverses séductions, et malgré la dernière surtout, il ne s'est trouvé personne pour monter au mât et pour disputer ces divers objets : il a fallu déplanter le mât avec toutes ses grappes.

La bénédiction des locomotives était indiquée sur les affiches pour midi ; elle a eu lieu à une heure seulement, et toute l'assistance a dû se laisser dévorer par le plus inhospitalier des soleils. Le clergé surtout, qui se tenait debout et tête nue au milieu de la voie, a souffert de ce petit désaccord entre le programme et les dispositions prises pour l'arrivée des convois. Le prince Henri des Pays-Bas, la princesse son épouse, le prince d'Orange ont attendu avec une placidité que tout le monde a pu admirer et qui faisait songer à Louis XIV. Enfin, à une heure précise, un double convoi venant, l'un de Belgique, l'autre de France, pavoisé des drapeaux hollandais, belges, prussiens, français, a fait son entrée dans la gare sur deux voies parallèles, et s'est arrêté en face de l'autel. Les divers ingénieurs de la Compagnie, des fonctionnaires en grand uniforme, des membres du ministère belge se sont alors avancés,

et les présentations officielles ont eu lieu. Permettez-moi de me dispenser de la nomenclature des noms. Je craindrais de manquer d'exactitude dans l'orthographe de quelques-uns d'entre eux, et je ne voudrais pas oublier non plus aucun de ceux qui tiennent à être cités à propos de solennités de ce genre. Diverses décorations belges et hollandaises ont été distribuées, notamment à MM. Waring frères, entrepreneurs du réseau luxembourgeois, qui ont reçu l'ordre de Léopold et l'ordre de la Couronne de chêne. Après la célébration de la messe, le provicaire, M. Aximus, a prononcé un assez long discours, fort remarquable au point de vue du style, mais légèrement empreint de ces défiances du progrès qui caractérisent plus ou moins l'éloquence cléricale. Il a notamment rangé les sciences et les arts parmi les intérêts matériels avec une complaisance entachée de paradoxe. Ce discours, écouté sous les ardeurs du soleil, eût doublé son succès s'il eût pu être débité à l'ombre.

Une cantate dont les paroles sont dues à un Luxembourgeois, M. Neumann, professeur à l'Athénæum, et dont la musique ingénieuse et brillante fait le plus grand honneur au compositeur, M. Zinner, a été chantée avec beaucoup d'ensemble. Puis le cortége est rentré, fanfare en tête, et les neuf

dragons de Luxembourg servant d'escorte, dans la ville, où le banquet attendait les invités.

Chacun, en quittant la gare, se plaisait à en admirer l'élégance. Je ne crois pas me tromper en attribuant à M. Grenier, l'ingénieur en chef du chemin Guillaume-Luxembourg, tout le mérite de cette construction.

A quatre heures, la salle de l'hôtel de ville, très-belle et très-vaste, réunissait 330 invités autour des somptuosités culinaires de l'inévitable maison Potel et Chabot. Dieu me garde de médire de ces ingénieux fournisseurs des galas européens ! mais je crois que plus d'un convive eût préféré un banquet franchement national, avec les imperfections pittoresques de la cuisine du cru, à cette perfection banale que nous connaissons tant, que nous connaissons trop, et qui, à mesure qu'on ouvre des chemins de fer, poursuit, harcèle les convives de ses surtouts en fleurs et de ses poulardes truffées à la Toulouse. Il est certain que, quand la Chine sera ouverte, le premier banquet qu'on y fera sera servi par Potel et Chabot. On avait pris Aristide en haine pour beaucoup moins que cela.

Le coup d'œil des trois salles du banquet était fort beau. LL. AA. RR. le prince Henri et le prince d'Orange présidaient. Le prince d'Orange est un

jeune homme de dix-neuf ans à peine (1859), qui paraît supporter avec une résignation douteuse l'ennui de ces sortes de cérémonies. Le prince Henri, au contraire, calme, silencieux, flegmatique, paraît vivre en sympathie étroite avec l'étiquette; il portait l'uniforme d'amiral. Le prince d'Orange était en uniforme de chasseur luxembourgeois.

Le prince d'Orange, l'héritier présomptif, a porté la santé du roi Guillaume, son père. Le prince Henri des Pays-Bas a bu aux souverains étrangers qui avaient contribué à l'achèvement du réseau luxembourgeois. La France était implicitement comprise dans ce toast et la Belgique aussi; pour cette dernière, le fait avait une certaine valeur historique. C'était, je crois, depuis la révolution de 1830, la première fois qu'un prince de la maison d'Orange buvait à la santé du roi Léopold.

M. de Tornaco, président de la chambre des représentants du grand-duché, a porté un toast au prince d'Orange. M. Norbert-Metz, le chef de l'opposition parlementaire, dans quelques paroles chaleureuses et interrompues par des applaudissements, a consacré officiellement la réconciliation de son parti avec le pouvoir, et a rendu hommage aux généreux efforts du prince Henri en faveur des chemins de fer. Le prince d'Orange a repris la parole

pour boire au grand-duché de Luxembourg. M. le marquis d'Alborn, membre du conseil d'administration du chemin de fer, a porté un toast à S. M. la reine des Pays-Bas et à S. A. la princesse Henri.

Le prince Henri a répondu avec émotion et a laissé échapper, à propos des dissensions politiques qui avaient, à une certaine époque, agité le grand-duché, et à propos des difficultés qu'il avait trouvées lui-même pour réaliser la création du réseau luxembourgeois, quelques paroles simples, mais d'une valeur politique sérieuse. M. Napoléon Duchâtel, au nom des administrateurs, a pris la parole, et, en remerciant encore une fois le prince Henri de son concours efficace, a félicité le pays qui voyait poindre une aurore de prospérité sous le double rayonnement du pouvoir et de la liberté. M. Perdonnet a clos la série des toasts par quelques mots d'hommage à la mémoire de Guillaume Ier, le premier fondateur et le bienfaiteur des chemins de fer en Hollande.

Une cantate d'un jeune compositeur français, M. Gailliot, a été exécutée pendant le repas, et je vous affirme qu'elle révèle un talent sérieux et brillant. Il était fâcheux que le cliquetis du banquet ne permît pas d'en goûter toutes les délicatesses.

Cette journée, qui datera dans les fastes de Luxembourg, s'est terminée par un des plus beaux

feux d'artifice que, de mémoire de Parisien, nous ayons eu à applaudir. Préparé sur un fort, de l'autre côté de la profonde vallée qui longe la ville, il avait devant lui tout le peuple en amphithéâtre sur les collines. Un ciel pur, un admirable paysage, aidaient aux féeries de la pyrotechnie. On a surtout applaudi un tableau illuminé du viaduc projeté, surmonté d'un convoi en marche. Des feux de Bengale, allumés de distance en distance sur les hauteurs et au bas des murailles de Philippe II, faisaient flotter la vieille ville dans une atmosphère idéale et complétaient les illusions de cette soirée fantastique.

Les fêtes du lendemain peuvent se décrire en peu de mots. On a posé, avec le cérémonial habituel, la première pierre du viaduc qui doit relier le chemin de fer à la ville. On a débité des discours, tiré le canon, chanté les cantates déjà chantées la veille, et tout s'est terminé par une rentrée solennelle. Le soir, avait lieu le bal; il était nombreux et offrait à l'observateur cette particularité, qu'on s'y rafraîchissait avec des tranches de jambon.

Tel est, aussi bref que possible, le récit des fêtes qui ont empli Luxembourg de joie et d'espérance. Un beau temps, un magnifique pays, des gens de tout cœur et de franche hospitalité, des princes intelligents, une conquête de plus du progrès, toutes

les gracieusetés de la compagnie de l'Est envers les invités, un souvenir reconnaissant à ce beau et silencieux séminaire, où tout ce qui n'était pas matelas était d'une douceur prodigieuse, voilà ce qu'il faut rappeler et répéter en terminant pour acquitter une dette sacrée envers la nature, les hommes et les idées.

Luxembourg, 8 octobre 1859.



VOYAGE A GAND

VOYAGE A GAND

J'ai vu brûler et s'éteindre déjà bien des lampions dans ma vie. J'ai vu, au 1er mai, à l'anniversaire des journées de juillet ; plus tard, sous la république, et maintenant, dans l'ordonnance symétrique des manifestations impériales, bien de la poudre jetée aux yeux. Jamais je n'ai rien vu de comparable à ce qui se passe depuis lundi dans la ville de Gand (1). Que dis-je ? depuis dimanche. Car, dans

(1) Ces fêtes étaient données à l'occasion du deuxième congrès tenu par l'*Association internationale pour le progrès des sciences sociales.*

l'expansion abondante de son orgueil et de sa joie, la vieille cité d'Arteweld commençait à se réjouir la veille du congrès, et laissait déborder son programme avec son cœur, désespérant de pouvoir tout dire et tout faire en huit jours.

Nous avons épuisé à Paris toutes les formules laudatives pour les illuminations des Champs-Elysées; il est convenu que c'est féerique. Mais comment peindre alors ces illuminations de Gand, qui ne ressemblent à rien de ce que tous les Godillot du passé, du présent et de l'avenir peuvent nous promettre? Comment raconter cette fête vénitienne qui a fait passer sous nos yeux pendant quatre heures des rêves éblouissants, des merveilles comme les contes, comme les fées n'en inventèrent jamais!

Il y a ici un génie spécial, le génie du goût, du succès, de la mise en scène; ou plutôt ce génie, c'est le cœur d'une grande cité, fière de ses droits, jalouse de montrer tout ce que peut l'initiative des communes, et puisant, dans les inépuisables transports d'une nation libre, des splendeurs à stupéfier, à attrister peut-être des voyageurs, des hôtes comme moi.

Parmi les innombrables transparents que nous avons vus aux fenêtres, j'en ai remarqué un, naïf et sincère, qui résume tous les sentiments de la

ville : « *Illuminons pour ceux qui viennent nous éclairer !* » Voilà ce qu'ils se disent, voilà ce qu'ils proclament, voilà ce qui nous comble de reconnaissance et de confusion. Mais c'est nous, au contraire, nous les aveugles, qui emporterons d'ici quelques lueurs de plus; c'est nous qui repartirons éclairés, échauffés de cette lumière des âmes qui s'appelle aujourd'hui l'hospitalité, la fraternité, et qui s'appellera demain, quand nous y penserons, la conscience de la liberté.

Je ne veux pas oublier la douce surprise de cette vue singulière de 6,000 enfants des écoles communales recevant, sur la grande place du marché aux grains, les membres du congrès.

Je n'insisterai pas sur ce touchant tableau ; mais, en réservant les réflexions que cette preuve magnifique de la vie communale faisait naître en foule, je ne dois pas omettre de dire qu'au point de vue pittoresque, rien de plus saisissant que cette multitude d'enfants emplissant, avec un ordre parfait, bannières en tête, tous les replis de la place.

Ils regardaient, presque pâles d'émotion, ces vieux écoliers venus de tous les points du monde, qui défilaient chapeau bas devant eux, les saluant avec respect, comme l'avenir d'une patrie intelligente et libre. La musique jouait l'air national; le

carillon des tours, des beffrois, se mêlait au bruit; et, de tous côtés, l'horizon était obstrué, égayé d'étendards, de drapeaux, de banderoles, de fleurs, d'écussons, de tableaux même, qui couvraient les maisons du haut en bas, qui allaient à travers la rue, d'une maison à une autre, et qui remplaçaient le ciel par une voûte mobile et bigarrée d'étoffes de toutes les couleurs.

La Flandre est bien encore le pays de Rubens. Quel peintre n'eût été jaloux de ce décor, de ce rajeunissement donné tout à coup aux vieux édifices, à l'Hôtel-de-Ville! Quand, après l'installation solennelle du congrès, le cortége s'est dirigé vers une autre place, celle du Vendredi, où l'attendait la statue d'Arteweld, le plaisir des yeux s'est agrandi d'un sentiment austère, et l'on comprenait que, dans cette joie de tout un peuple, vivait un souvenir pieux, presque un deuil triomphal.

Arteweld est le héros de Gand. On montre dans chaque rue la place où il a parlé, où il s'est battu. La vieille église Saint-Jean rappelle qu'il était capitaine de la compagnie du quartier. La statue que la reconnaissance nationale vient de lui élever est précisément dressée à l'endroit où le brasseur-roi affirma « les droits de la cité », comme le dit la cantate flamande qui a été chantée à cette occasion :

« Salut, place héroïque ! champ du Vendredi, salut ! Parle-nous des exploits du héros populaire ; rappelle-nous qu'il brava ici l'insolente tyrannie ; qu'ici même il foula aux pieds et rendit impuissant l'orgueil de Rome ! »

Plus loin, un grand drapeau marque l'endroit où Arteweld, victime d'une réaction, tomba comme Mazaniello. Par une singularité qui nous est expliquée bientôt, toute la place du Vendredi est tendue de blanc et de noir : on dirait une ornementation funèbre. Nous nous étonnions de ces sombres couleurs mêlées à des fleurs, à des guirlandes de feuillage.

Est-ce la mort du grand citoyen que l'on déplore encore le jour de son apothéose ? Non ; mais les couleurs de la ville de Gand sont précisément le noir avec un lion d'argent ; et sur la place, ce sont les couleurs de la ville qui s'affirment, au-dessus et avant les couleurs nationales. Nous remarquons aussi l'écusson des Chaperons Blancs, uni partout à l'écusson belge. Jacques Arteweld était le chef d'une compagnie de soldats volontaires qu'on appelait la compagnie des Chaperons Blancs, et voilà pourquoi nous voyons sur un écusson trois chaperons, trois casquettes à la Buridan, pour ceux qui comprendraient mieux cette comparaison.

La place, garnie d'immenses tribunes, fermée à

l'une de ses extrémités par une estrade gigantesque pour la Société royale des chœurs, avait un trône en face de l'échafaudage de la statue. Le roi Léopold était attendu et devait venir saluer avec le peuple le citoyen qui avait osé résister à la royauté.

En effet, à trois heures, les fanfares, les tambours, les clameurs, annoncent l'arrivée du cortége, c'est-à-dire des trois voitures et des deux piqueurs qui aident au prestige royal. On ne saurait s'imaginer l'acclamation vibrante, les cris de « Vive le roi ! » qui assourdissent l'air pendant cinq minutes. Les corporations des métiers qui sont venues là agitent leurs bannières de toutes les couleurs ; des armuriers, vêtus en archers, comme une compagnie des Chaperons du moyen âge, ressuscités tout à coup pour recevoir l'hommage de toute cette foule, brandissent leurs larges épées, et, au milieu de ce tumulte superbe, l'air de la *Brabançonne* fait passer au-dessus de la tête d'Arteweld, renaissant dans le bronze, le témoignage de la fidélité des Flandres au sentiment de leur indépendance.

Ecoutez la cantate ! voici qu'elle s'écrie :

« La Flandre aime encore sa gloire, ses droits, sa liberté. Oui, la Flandre chérit sa liberté et ses droits !

« Passé glorieux, dissipe les ombres qui t'environnent. Déroule tes pages éclatantes ou sombres. Dis-nous les souffrances, les luttes, les hauts faits des aïeux ! »

(La musique de la cantate, parfaitement interprétée par la Société royale des chœurs, est de M. Gevaert. La statue, de M. Desvignes-Guyot (j'ai peur, ne citant que de mémoire, d'estropier le nom), a une belle attitude. Le héros étend la main dans un geste de commandement, mais aussi de conciliation.)

« Qui donc, d'un geste souverain, rappela l'ordre et la paix ? Qui rétablit entre les combattants la concorde et la fraternité? Qui? le Ruwart, notre gloire, la gloire du pays! D'un geste souverain, il rappela l'ordre et la paix ! »

Le roi des Belges a décoré le statuaire en face de son œuvre, aux applaudissements universels.

La cérémonie terminée, la foule s'écoule en un ordre admirable, que ne trouble pas, en voulant le diriger, l'intervention de la police.

Le soir, la ville était illuminée de cette façon originale, charmante, que je voudrais bien voir imitée en France. A toutes les fenêtres, des transparents,

des verres de couleur, des inscriptions. A peine si l'on distingue dans ces avenues lumineuses quelques points obscurs, quelques protestations honteuses des cléricaux, lesquels ne participent en rien à cette réjouissance nationale, et encore moins à cette solennité internationale. Il a pourtant été beaucoup parlé d'eux au congrès.

Le soir, deux fêtes étaient offertes aux étrangers : l'une à la Société de l'Union, et l'autre au Cercle commercial. Une affluence considérable, des salons encombrés, des fleurs, des lustres, des jardins illuminés : voilà tout ce que je puis dire brièvement de ces deux raouts, qui ont eu trop de succès, puisqu'on semblait, pendant quelques heures, devoir s'y étouffer. La famille royale s'est rendue à ces deux réunions, où l'accueil le plus sympathique lui a été fait. Et c'est ainsi que s'est terminée la première journée du congrès.

Le lendemain, la physionomie de la ville est la même. Pendant huit jours, Gand restera pavoisé, orné, enguirlandé. Je passe sur l'inauguration du boulevard Frère-Orban. Nous sommes blasés, en France, sur les inaugurations de boulevards. J'aurais bien à établir quelque différence, à signaler quelques nuances; mais, au fond, l'inauguration nous est si familière, qu'il n'y aurait pas là grande nou-

veauté. Vers les cinq heures du soir, un grand concert populaire était donné devant la statue d'Arteweld. Il faut aimer la musique à Gand. On en met partout, et croyez bien que c'est de la bonne, de l'excellente musique. Les plus grandes rivalités, après celles des catholiques et des libéraux, sont entre les diverses sociétés musicales.

A sept heures du soir, une fête de nuit, un bal en plein air et dans les salons du Casino nous était promis et nous a été donné. C'est maintenant que la féerie commence; c'est ici qu'il faudrait rajeunir les formules. Le grand et beau jardin du Casino était éclairé par des chefs-d'œuvre d'illumination. Un édifice tout en verres de couleurs laissait voir la statue d'Arteweld tout en feu.

Cet Alhambra féerique se mirait dans une pièce d'eau, et des flammes de Bengale semblaient par instants soulever tout ce décor et le faire flotter dans des nues. Je semble avoir tout dit en parlant de verres de couleurs. Mais ce qui distingue l'illumination gantoise, c'est que la charpente sur laquelle elle s'applique est ingénieusement peinte avec des parties arrangées en transparents, de façon à produire des ombres, des reliefs, des nuances d'une adorable douceur. C'est ainsi que des guirlandes de fleurs lumineuses serpentaient à travers les arbres;

c'est ainsi qu'un bouquet splendide, avec toutes les fleurs distinctes, avec les ombres les plus délicates, rayonnait au milieu des pelouses.

Où étaient les 6,000 enfants des écoles, pour s'extasier et pour croire qu'une fée avait enchanté ce jardin? A cette heure-là, les enfants étaient remplacés par toutes les personnes graves, qui restaient stupéfaites, charmées, éblouies par ce tour de force. Ce n'était pas tout. Une exposition de fleurs (de fleurs réelles) avait été organisée. Imaginez un cirque dont tous les gradins seraient remplis par des plantes rares, mêlées avec un goût extraordinaire; des statues apparaissant au milieu des fleurs.

Le milieu de l'arène est dans une obscurité absolue : c'est là que passent les spectateurs; mais les gradins, doucement éclairés par des lampes cachées derrière les tiges et les gazons, semblent une évocation, une ascension aérienne, comme un rêve embaumé qui émerge du sol obscur pour se dissiper bientôt dans le ciel. Cette façon d'exposer les fleurs le soir, d'en faire un panorama, est une idée ingénieuse, et nous sommes sortis du Casino dans les dispositions les plus poétiques, surtout pour des membres d'un congrès qui avaient discuté toute la journée la question de la peine de mort.

Croyez-vous qu'avec une journée si bien remplie

nous n'avions plus qu'à rentrer chez nous ? Détrompez-vous. La place d'Armes de Gand, illuminée d'après ce système familier au pays, avec des portiques et un kiosque plus aérien, plus léger, plus éblouissant que toutes les œuvres de contes de fées, la place d'Armes nous réservait le spectacle d'une kermesse flamande, avec quelque chose de plus fin, de plus moderne, qui épanouissait le cœur sans heurter le goût. Les hommes dansaient quelquefois entre eux quand les femmes manquaient, et ils n'en paraissaient pas plus mal danser : c'était une joie, un éclat, un rire et un ordre admirables !

Le digne bourgmestre de Gand, M. de Kerkhove, un de ces hommes qui savent allier toutes les formes du libéralisme le plus sincère à tous les mérites de l'administration la mieux entendue, M. de Kerkhove nous disait hier que, pendant ces fêtes, cette agglomération de plus de 50,000 personnes, venues de tous les points de la province, il n'y avait pas eu un accident, un délit, une plainte, une querelle ; la police est une sinécure, et cette grande ville de Gand a pour toute sa discipline 60 agents de police et 8 gendarmes !

Voilà ce qui me semble plus difficile à imiter, mais plus enviable encore que les illuminations.

Mercredi, à onze heures du matin, le cercle des

Sans nom, non sans cœur, nous offrait un concert dans la salle du Trône, à l'hôtel de ville. Il s'agissait des récompenses à accorder à la bienfaisance individuelle. Mon Dieu! oui; tout en s'amusant, dans cet excellent pays, on songe aux pauvres, aux malheureux, et on encourage ceux qui leur viennent en aide. Jules Simon a prononcé un fort beau discours à cette occasion, puis il a donné l'accolade au président de la Société, et nous sommes allés entendre discuter la question qui dure encore de l'intervention de l'État dans l'enseignement public. A cinq heures, dans cette même journée, concert au Jardin zoologique, et à neuf heures, la fête vénitienne, dont je veux vous dire quelques mots.

Gand est composé d'une multitude d'îles et d'îlots formés par l'Escaut et par un affluent de l'Escaut. Cette disposition donne, la nuit, une certaine analogie, bien lointaine, je le reconnais, mais réelle, avec Venise, avec ses canaux, et l'on comprend dès lors tout le parti qu'une imagination ingénieuse comme celle des Gantois peut tirer de cette analogie. Aussi nous attendions-nous à un spectacle curieux. Toutes nos espérances ont été dépassées. Inventez, imaginez des folies nautiques, pyrotechniques. Des cygnes de feu qui évoluaient dans les eaux, des édifices qui se promenaient étincelants sur la rivière,

des jonques chinoises, des jardins fleuris et éclatant tout à coup en feux d'artifice : c'était un long sillage de flamme dans la rivière et dans le ciel. Sur les bords, toute une population pressée, entassée, aux fenêtres, sur les toits, et acclamant chaque chef-d'œuvre qui naviguait. Par instants, tous les quais étaient couverts d'une aurore bleue, verte, rose, et la musique, cette compagne inséparable du congrès, se mêlait à ces noces du feu et de l'eau pour les célébrer, pour les chanter, pour les consacrer et les résumer dans une harmonie.

Le défilé de ces barques, ainsi transformées en palais, en bouquets lumineux, a duré plusieurs heures; il s'est terminé par une statue d'Arteweld, qu'un foyer électrique éclairait, et qui semblait marcher sur les eaux; on eût dit le fantôme du héros populaire, sortant de la tombe sanglante où l'impopularité d'une heure l'a couché, et venant s'unir à ses concitoyens pour se réjouir avec eux de ce banquet fraternel, de cette communion de toutes les intelligences. Pourquoi donc les organisateurs de nos fêtes parisiennes, de nos enthousiasmes nationaux, n'envoient-ils pas étudier à Gand les secrets de cette décoration magique? Quand ils apprendraient aussi que le patriotisme est une des raisons de ces splendeurs, le patriotisme qui n'est que l'exten-

sion de l'amour de la liberté, — où serait le mal?

Cette fête vénitienne, organisée par la Société des régates, était pour nous tous un sujet d'étonnement profond, mais paraissait familière aux habitants de la ville de Gand. Je dois dire en passant que tous les prestiges de ces solennités renaissantes ne sont pas l'effort de la vanité communale. Ce n'est ni un budget spécial, ni un entrepreneur commun, qui veut nous laisser un souvenir de la ville de Gand : chaque Société particulière a rivalisé, a offert son concours. L'initiative personnelle est ici aussi puissante que l'initiative de l'autorité.

Hier on nous a ménagés. Nous n'avons eu qu'une fête dans la soirée : une excellente musique nous réunissait dans les jardins et dans les salons de la Société royale des chœurs. Quand je vous dirai qu'on a chanté d'une façon irréprochable et que mon terrible collègue en critique, M. Johannès Weber, n'aurait pas eu assez de mains pour applaudir, vous devrez me croire; car, dans cette atmosphère universelle de franchise, dans laquelle nous nous agitons depuis six jours, il est impossible de mentir, ou seulement d'exagérer.

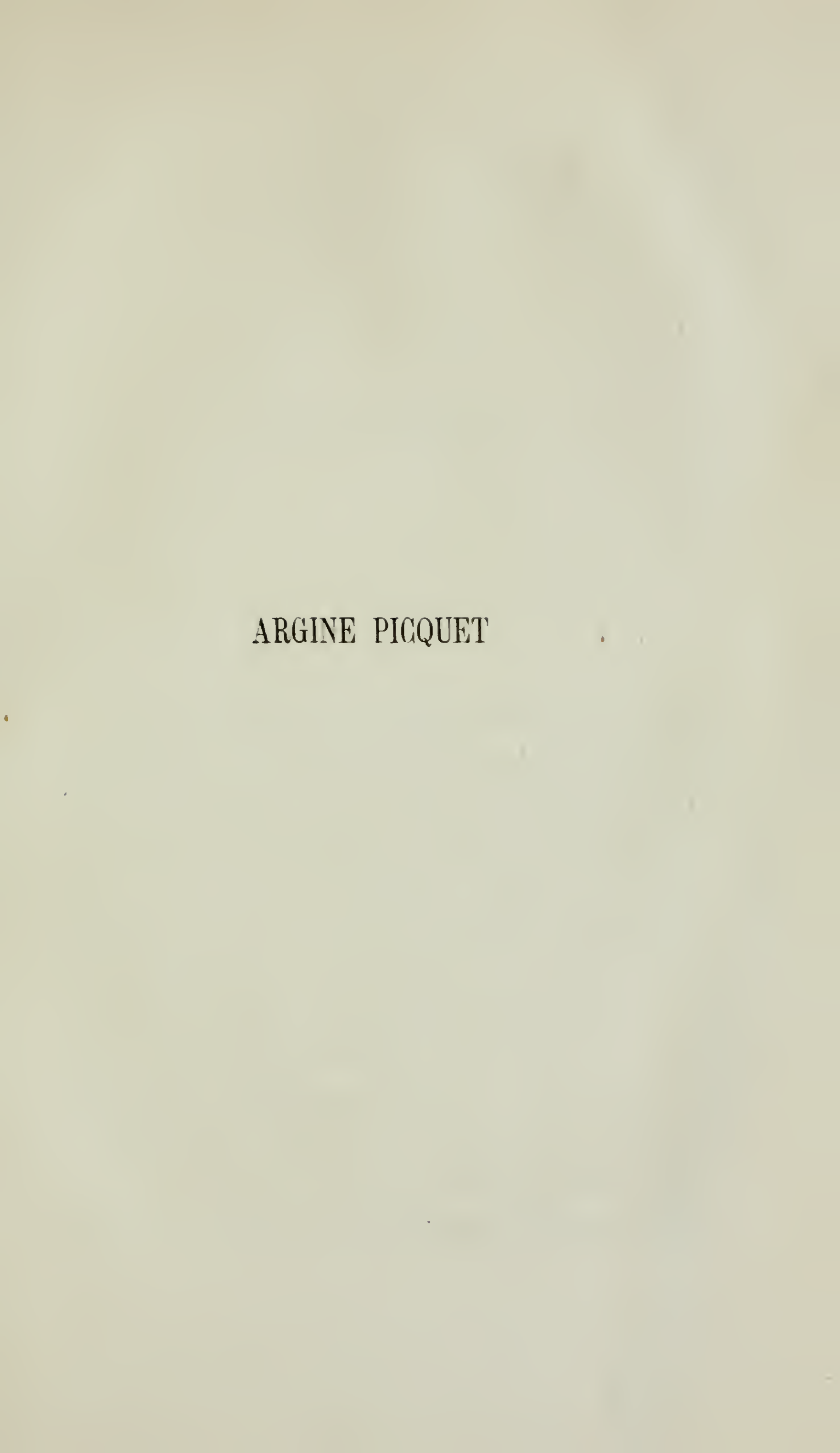
Nous avons encore deux jours de congrès, c'est-à-dire par conséquent deux jours de réjouissances. Les drapeaux ne se lassent pas aux fenêtres; l'ac-

cueil est toujours le même; les prouesses toujours aussi héroïques. Ainsi, ce soir, grand concert au théâtre. Mademoiselle Sax et Vieuxtemps en fournissent les meilleurs éléments. Je vous garantis que nous serons encore gâtés. Demain le banquet d'adieu.

Après-demain, il faudra quitter cette belle ville, si intelligente, si dévouée au progrès, qui fait des triomphes populaires aux plus humbles serviteurs de la science et de l'idée. Mais nous rapporterons des souvenirs qui mettront un sourire durable à la pensée de nos travaux et de nos discussions les plus vives.

Car on se chamaille vivement aux heures de travail. J'en sais quelque chose; et les journaux cléricaux du pays nous injurient assez pour répondre de notre activité et de notre ardeur à la lutte.

Je dois ajouter que j'ai vu, en passant, la maison de Louis XVIII. Ce n'est pas pour y frapper que nous sommes venus à Gand. Elle est laide, prétentieuse; je ne sais si elle a illuminé comme les autres; mais elle est logeable, un peu moins cependant que le beau palais de l'Université, d'où je vous écris, au bruit des applaudissements qui accueillent un excellent discours de M. Jules Simon sur les cités ouvrières.



ARGINE PICQUET

ARGINE PICQUET

Si je ne craignais de paraître donner une forme paradoxale à l'expression d'un sentiment simple et vrai, je dirais que l'ennui est le plus grand bonheur de la province. J'entends cet ennui profond, irremédiable, qui, par sa violence, dégage en nous la rêverie, et nous initie aux voluptés de la résignation, du martyre. A Paris, l'ennui ne peut être qu'un vice personnel, dont on devient responsable, et qui par cela même nous irrite contre nous-même. Mais en province, c'est une loi absolue, une influence atmosphérique, on n'est pas coupable de le subir, il est de bon goût de l'avouer. En s'y résignant, l'âme cherche en elle des compensations; elle veut réagir

contre son malaise, par le souvenir ou par l'espérance, et elle arrive ainsi à se venger, en recueillant des plaisirs très-immatériels, très-quintessenciés, à coup sûr, mais dont on ne saurait nier la réalité.

C'est surtout quand on a le bonheur de s'ennuyer dans son pays natal que la mélancolie malicieuse dont je parle trouve son compte, et qu'au fond des grondements intérieurs de son esprit on entend distinctement ce rire sardonique, cette médisance vengeresse, dont il est difficile d'analyser les charmes.

La ville de Troyes, chef-lieu du département de l'Aube, ancienne capitale du comté de Champagne, satisfait à toutes les conditions nauséabondes qui font de la province un lieu d'exil. La trivialité de son aspect, l'activité qui absorbe ses habitants, tout convie à une somnolence sans rêves. Les jolies promenades ne manquent pas, mais elles ne sont ni assez fréquentées, pour aider à l'échange des pensées, ni assez désertes pour qu'on y puisse rêver seul et à l'aise.

Troyes était, il y a une quinzaine d'années, une ville obscure et sale, encombrée de constructions chancelantes et vermoulues. On a démoli les murs, élargi les rues, et, sous prétexte de canal, établi au centre une grenouillère qui donne l'illusion d'un port. Troyes n'est plus aussi laid, mais, en revanche, il

est commun, et les constructions modernes viennent contrarier, par les couleurs criardes d'un badigeon récent, le ton vénérable des anciennes maisons.

Cette capitale de la Champagne paraît avoir eu, de tout temps, la réputation que je revendique aujourd'hui pour elle, et les anciens comtes, qui l'honoraient comme leur ville principale, se gardaient bien de l'habiter. Thibault, le faiseur de vers, s'y fût senti mal à l'aise, et Provins, cette contrefaçon champenoise de Jérusalem, que les croisés saluaient, au retour de leurs expéditions, comme un souvenir de la ville sainte, Provins, avec ses roses, sa montagne et son aspect pittoresque, était la résidence préférée de ces spirituels suzerains.

Que penser, en effet, d'une capitale dont on a pu sérieusement et plausiblement contester l'authenticité? Troyes avait gardé si peu de trace de ses antiques destinées, que des savants ont pu prétendre que Reims, ou que Châlons, ou que Provins, avait été la capitale de la Champagne. Troyes a pulvérisé sous les in-folio les contradicteurs, mais sa victoire n'a servi qu'à faire ressortir davantage son indigence de souvenirs féodaux et d'invocations poéques.

Troyes a un théâtre, mais on y va le moins possible, et un proverbe local assure que les acteurs y

débarquent en escarpins, et s'en vont en sabots. Elle a aussi une société de belles-lettres et d'agriculture, fort décente, qui ne hait rien tant que de faire parler d'elle. Voilà pour la vie intellectuelle.

Quant aux Troyens, je ne vous en parlerai pas, par discrétion de Champenois. Il y aurait trop d'humilité à en dire du mal, trop de vanité à en dire du bien. Mon sarcasme ressemblerait à un suicide, mon éloge serait de l'égoïsme. Qu'il suffise de savoir que le plus grand nombre semble assez content de son sort, et que j'aurai, sans aucun doute, grand tort à ses yeux de confesser ainsi l'ennui du sol natal.

Pendant un séjour forcé de quatre années dans cette température stupéfiante, je n'entretins en moi de chaleur et de mouvement que par des promenades fréquentes et que par une gymnastique, d'ailleurs obligée, de mon esprit. A Paris, le journalisme use l'imagination ; en province, au contraire, ce piétinement continuel de la réflexion garantit de l'ankylose.

Dans mes excursions quotidiennes sur le *mail*, la promenade par excellence, je m'étais habitué à compter les arbres, les bancs, tous les incidents du terrain ; je crois que j'aurais fini par compter les grains de sable, tant il y a de force dans l'ennui. Les bonnes d'enfants, les vieux rentiers, les oisifs, en assez pe-

tit nombre, qui venaient animer la promenade, m'étaient connus. Je les retrouvais aux mêmes heures, accomplissant le même nombre de tours, s'arrêtant aux mêmes endroits, s'asseyant sur les mêmes bancs, s'acquittant enfin, avec une admirable régularité, des fonctions automatiques dont se compose la vie de province.

Une vieille femme surtout, par sa ponctualité, par une sorte de mystère répandu sur sa personne, par la préoccupation visible de son esprit, par son costume, avait fini par éveiller ma curiosité et par devenir nécessaire à mes promenades de chaque jour. Elle était l'indispensable accessoire des mornes allées. Je ne comprenais pas le mail sans cette apparition.

Cette respectable inconnue semblait être septuagénaire. Sa figure était jaune et creuse; ses yeux avaient de l'éclat; son nez long et crochu paraissait mordre sa bouche qui ne pouvait plus rien mordre; le menton était carré; des cheveux blancs affectaient de chaque côté des tempes trois petites frisures qui s'échappaient de sa coiffure comme trois mèches de crin d'un coussin décousu. Un chapeau noir d'une soie impossible et d'une forme chimérique abritait cette figure grimaçante, qu'un air de bonté et de sérénité parfaite empêchait d'être ridicule et rendait

seulement singulière. Un châle de couleur saumâtre émoussait les angles aigus que devaient former les épaules, les coudes, les hanches; une robe de couleur puce, sans ampleur, mais garnie d'un petit volant, descendait jusqu'à trois pouces de ses pieds. Un grand sac vert, de ceux qu'on appelait autrefois ridicules, se balançait à ses côtés et trahissait par son cliquetis les clefs, la tabatière, l'étui de lunettes, qu'il renfermait. Cette vieille était fort alerte, et trottinait sur le mail d'un pas assuré et pimpant. Quelquefois, elle s'arrêtait, s'asseyait sur un des bancs de pierre, tirait de son ridicule une petite tabatière en écaille, ornée d'un portrait, bourrait avec vivacité son nez de tabac et tombait dans des méditations fort profondes.

Cette infatigable promeneuse, que je rencontrais tous les jours et toujours seule, m'intriguait. On devinait à la régularité de ses allures, à sa concentration, une manie. Mais il y avait dans son regard vif et net une rectitude qui excluait toute pensée de folie. Elle ne s'arrêtait jamais pour causer. On la saluait, mais à peine si une légère flexion des jarrets annonçait de sa part l'intention de répondre à cette politesse. Il y avait en elle quelque chose de la fierté, des dédains du génie méconnu. Cette petite vieille misanthropique, avec une si bonne, une si tran-

quille figure, me semblait une énigme intéressante.

Je m'informai; j'apppris qu'elle se nommait Argine Picquet. C'était une demoiselle; et lors des fêtes de la Vierge, elle réclamait toujours avec vivacité le droit de porter la bannière. Ces jours-là, le fourreau couleur puce cédait la place à une robe blanche, le chapeau noir à un voile, et rien n'était plus bizarre, mais en même temps plus touchant, que de voir cette vierge plus que septuagénaire conduire avec orgueil le charmant cortége des jeunes confréries.

Les uns assuraient qu'il y avait une grande histoire d'amour dans le fait du célibat de mademoiselle Picquet, d'autres conjecturaient que c'était une joueuse repentie. On la surprenait quelquefois chez elle avec des jeux de cartes. Peut-être se livrait-elle tout simplement à des études de cartomancie, et n'était-elle qu'une diseuse de bonne aventure!

Peu satisfait des renseignements obtenus, mais excité plus que jamais, je fis en sorte de pénétrer par moi-même la vérité. Dans mes promenades, j'affectais de me reposer toutes les fois que mademoiselle Picquet se reposait; je venais m'asseoir sur le même banc; si bien qu'au bout de quelques jours, en dépit de ses préoccupations constantes, la petite vieille s'aperçut de mes assiduités. Elle me jeta de côté un regard railleur qui sembla me demander si j'étais

aveugle; puis, voyant que je ne me décontenançais pas et que je paraissais déterminé à ne point lâcher prise, mademoiselle Argine se tourna brusquement vers moi et me dit :

— Eh! eh! on dira que vous me faites la cour; vous me compromettez!

Puis elle rit d'un petit rire sec et joyeux qui dansait dans son gosier comme un volant sur une raquette. Je me joignis franchement à cette hilarité, et, voyant une bonté si vraie, si spirituelle, dans les yeux fins et malicieux de la vieille demoiselle, je pris le parti de lui avouer ma curiosité, m'excusant sur la sympathie que ses habitudes de promenade et son isolement établissaient entre elle et moi.

Mademoiselle Argine devint sérieuse.

— Ah! ah! vous êtes curieux comme les autres. Vous voulez savoir qui je suis, pourquoi je me promène toujours ainsi toute seule, sans caniche ou sans vieilles gens à côté de moi? et, quand j'aurai tout dit, vous vous moquerez, n'est-ce pas?

Je fis des protestations.

— Après tout, que m'importe? continua-t-elle; si vous vous moquez de la vieillesse, vous n'ajouterez pas une désillusion bien nouvelle et bien inattendue à toutes celles qui m'ont frappée dans la vie, mais

vous aurez fait une mauvaise action, que votre conscience vous reprochera sans doute et que Dieu punira peut-être.

Je fus surpris de la solennité avec laquelle ces paroles étaient prononcées. Mademoiselle Picquet remarqua mon étonnement.

— On a dû vous dire que j'étais folle, reprit-elle, et l'on a dit vrai, car je ne comprends rien à la raison du monde. J'ai quatre-vingt-dix ans et je n'en parais que soixante-dix; eh bien! monsieur, c'est grâce à ma volonté que je ne vieillis pas plus vite. Oh! ne souriez pas et ne croyez pas que je m'imagine imposer aux années. J'entends par là que je commande à mes émotions et que j'ai réglé mes besoins. Je suis un grand mathématicien, telle que vous me voyez, et je ne veux pas mourir avant d'avoir trouvé la solution de mon problème.

— Quel est-il? demandai-je, persuadé que mademoiselle Picquet me parlait par métaphore.

— Vous êtes bien curieux, me répondit-elle; et d'ailleurs, il faut avoir vécu, comme moi, d'algèbre et de calculs, pour entrer dans mes fantaisies et dans mon ambition.

Cette fois j'étais confondu. C'était bien décidément d'un problème de mathématiques que la vieille

demoiselle voulait parler. J'eus une peur effroyable. J'étais en proie à quelque maniaque, et je m'étais exposé à des confidences doublement inintelligibles, les mathématiques ayant toujours été pour moi ce que les inscriptions sinaïtes sont pour les membres de l'Institut.

Mademoiselle Picquet avait tiré de son ridicule sa tabatière en écaille et se mettait sous le nez de volumineuses prises de tabac, qu'elle aspirait ensuite avec une sorte de reniflement sauvage.

— Monsieur, reprit-elle après quelques secondes de réflexion, nous sommes fort mal ici pour causer, mais si vous n'avez pas trop peur d'un tête-à-tête dans la chambre d'une vieille fille comme moi, je vous attendrai ce soir.

J'acceptai avec empressement le rendez-vous ; et le soir même, je frappais à la porte de ma nouvelle connaissance. Pourquoi n'avouerais-je pas que le cœur me battait un peu ? La curiosité produirait-elle donc la même émotion que l'amour ? Hélas ! dans bien des cas, celui-ci diffère-t-il beaucoup de celle-là ?

Je trouvai mademoiselle Picquet assise dans un fauteuil de vieille tapisserie. Deux tourterelles de haute lisse, un peu fanées, se becquetaient derrière son dos. Un grand portrait d'un personnage du dix-

septième siècle était suspendu vis-à-vis la cheminée, sur le mur. Des boîtes de jeu étaient rangées sur une commode. On remarquait un loto, un damier, une boîte d'échecs ; et, dans un angle, une table de trictrac attestait les goûts variés de mademoiselle Picquet. Des livres de science étaient ouverts sur un petit guéridon à proximité du fauteuil. Du reste, tout dans cette chambre dénonçait l'ordre, la propreté, mais en même temps la bizarrerie de celle qui l'occupait, et la pensée que mon héroïne était tout simplement une tireuse de cartes me revint plus forte, plus persistante.

— Dites-moi donc un peu pourquoi vous tenez tant à me connaître ? me demanda-t-elle, quand je fus installé à ses côtés. Eh bien ! vous allez être attrapé, car je ne suis ni une vieille princesse déguisée, ni une fée, comme mon nez crochu pourrait vous le faire croire ; je suis tout simplement une vieille fille un peu folle, Champenoise jusqu'au bout des ongles, Troyenne jusqu'à la moelle. Mais ce qui vous a étonné en moi ne vient pas de moi. Il y a un grand homme dans la famille. Je lui ressemble, dit-on, par le visage ; j'ai voulu lui ressembler autrement. Sa mémoire m'a jetée dans des idées dont j'ai bien peur de ne pas sortir. Oui, monsieur, tenez, regardez ce portrait.

Et en parlant ainsi, avec un accent orgueilleux, mademoiselle Picquet m'avait pris la main, et me désignait le grand portrait que j'avais déjà remarqué.

— Cette belle tête souriante, sur une collerette, c'est la tête vénérable de mon trisaïeul, Jean Picquet, notaire et maire de Troyes, sous le bien-aimé roi Louis XIII, et l'un des plus grands mathématiciens de son temps. Il était en correspondance avec tous les géomètres; et comme il n'y avait pas alors de vraie science sans qu'un peu d'infatuation égarât la pensée du savant jusque dans le domaine de l'impossible, mon trisaïeul quittait parfois la terre et s'élevait, à l'aide de ses équerres et de ses compas, jusqu'aux astres, qu'il prenait la peine de consulter sur les événements humains. Il participa à la publication de l'*Almanach avec grandes prédictions* que faisait paraître Pierre l'Arrivey, le jeune, mathémacien, astronome, astrologue et tireur d'horoscope, un autre Champenois de talent. Mais vous comprenez qu'un notaire n'est pas de sa nature essentiellement prédisposé aux divagations astrologiques, et si mon trisaïeul faisait des calculs sur les météores, c'était plutôt par jeu, par délassement, que pour en tirer des conséquences rigoureuses. Un homme qui rédige des contrats et des testaments a du plomb au bout

des ailes, et ne se noie pas dans le bleu. Maître Jean Picquet était donc un grand savant et un charmant esprit. Le cardinal de Richelieu le consulta pour la digue de La Rochelle, et dans plusieurs autres occasions. Mais le titre de mon trisaïeul à l'estime éternelle le voici.

Notre vieille ville de Troyes qu'on rajeunit trop, a été jusqu'à Colbert une grande fabrique de cartes; elle partageait avec Rouen le privilége de fournir une grande partie des jeux du royaume. Les impôts qu'on établit depuis ont ruiné ce commerce; mais, du temps de mon trisaïeul, cette industrie était florissante, et Troyes en tirait plus d'un million.

Maître Jean Picquet était un notaire méditatif, que les études ne rendaient, d'ailleurs, ni bourru, ni brutal, et qui ne se croyait pas dispensé d'être aimable et bon compagnon parce qu'il était savant. Y a-t-il encore des notaires et des savants de cette espèce? Vivant dans l'intimidité de libraires, d'imprimeurs, de fabricants de cartes, il forma le projet d'utiliser quelques règles de mathématiques au profit des amusements du monde; et, un soir, il s'enferma dans son cabinet avec un jeu de cartes, et passa la moitié de la nuit en grandes réflexions. Sa femme l'entendait marcher, compter sur ses doigts, puis, avec des jetons, aller, venir, pousser des exclama-

tions. Quand il vint rejoindre madame Jean Picquet dans son lit à baldaquin, il l'embrassa sur les deux joues en lui disant :

— Réjouissez-vous, ma mie, votre époux vient de découvrir l'Amérique !

Gloriole d'inventeur, monsieur, mais qui avait quelque chose de juste !

C'était véritablement un monde qu'il venait d'inventer, un monde de calculs, de joie, d'émotions. Le lendemain au matin, maître Jean Picquet donna congé aux clercs de son étude. Il défendit qu'on ouvrît les paperasses ; les apprentis gardes-notes furent attablés avec des jeux de cartes, et mon trisaïeul s'amusa à leur faire étudier la combinaison savante et profonde qu'il avait trouvée dans la veillée.

Jusqu'à lui, les cartes, inventées, ou plutôt importées en France pour amuser un pauvre roi en démence, servaient d'instrument au hasard. Les rapprochements fortuits auxquels elles donnaient lieu faisaient pencher la fortune tantôt d'un côté, tantôt d'un autre. Mon trisaïeul fut le premier qui fit entrer véritablement le calcul, la combinaison, dans ces jeux incertains, et, grâce à lui, les cartes purent devenir, non plus seulement les distractions d'esprits fatigués et étourdis, mais des ressources sérieuses et toujours nouvelles de jouissances délicates pour les

esprits graves et réfléchis. Grâce à maître Jean Picquet, on peut jouer pour le jeu et non plus seulement pour le gain. Ce fut ainsi que mon trisaïeul opéra une révolution, moralisa la passion la plus démoralisante, et dota la France et le monde du noble et difficile jeu qui lui doit son nom.

— Quoi ! le jeu de piquet ?

— Oui, monsieur, le jeu de piquet a été inventé à Troyes, sous le règne de Louis XIII, par maître Jean Picquet, maire et notaire, mon trisaïeul (1). Plus heureux que Christophe Colomb, auquel il se comparait plaisamment, l'inventeur donna son nom à son Amérique. Hélas! à quoi lui a servi de s'associer ainsi, pour toujours, au résultat de ses études? Qui connaît, de nos jours, l'origine d'un jeu si universellement joué? Les livres eux-mêmes, les livres qui devraient s'inspirer de l'histoire et s'inquiéter des origines, les livres ne savent rien ou ne veulent rien savoir de l'inventeur. Croiriez-vous, monsieur, que dans une vieille édition des règles du piquet, publiée chez Saugrin, libraire, grand'salle du Palais, et qui a paru

---

(1) M. Paul Boiteau, dans son charmant livre, les *Cartes à jouer et la Cartomancie*, conteste cette origine; mais on sait que les érudits sont des sceptiques.

du temps de mon trisaïeul, on lit que le nom de ce jeu lui vient d'un des coups qu'il comprend et qu'on nomme *pic?* Ne voilà-t-il pas une belle découverte! D'où vient le mot *pic* dans ce cas? C'est ce que le malicieux auteur ne dit pas. Un autre ne s'avise-t-il pas de prétendre que le nom de piquet, donné à ce jeu, vient de ce qu'il est très-piquant! Pourquoi donc alors ne l'aurait-on pas appelé piquant au lieu de piquet? Je n'ai trouvé nulle part la vérité sur l'origine de ce jeu illustre, et c'est là un de mes chagrins. Aussi, puisque la Providence m'a fait vous rencontrer, jurez-moi, monsieur, vous qui écrivez, qu'un jour vous penserez à notre conversation, à ma prière, et que vous rendrez justice à l'inventeur méconnu!

— Je le jure, répondis-je en souriant, mais d'un ton qui annonçait plus de condescendance pour la fantaisie de ma vieille interlocutrice que de foi dans ses paroles.

— Ah! vous êtes un sceptique, me dit-elle après avoir arrêté quelque temps ses petits yeux perçants sur les miens, et pourquoi doutez-vous?

J'avouai à mademoiselle Argine que je croyais le jeu de piquet plus ancien et qu'autant que le souvenir de mes lectures, je m'imaginais qu'il avait été inventé sous le règne de Charles VII, à la suite d'un ballet exécuté à Chinon.

Un éclat de rire moqueur m'interrompit.

— Nous y voilà, s'écria mademoiselle Picquet, lui aussi croit au ballet! Eh bien, je vous fais juge; vous allez voir si cette complication si savante a pu résulter de ces arrangements de pirouettes.

S'élançant alors avec vivacité de son fauteuil, elle alla chercher un petit livre qui paraissait marqué à une page souvent lue, et, sans avoir besoin de ses lunettes, tant elle savait par cœur le passage en question, mademoiselle Argine lut ce qui suit dans le premier volume des *Essais historiques sur Paris* de Sainte-Foix :

« En 1676, on représenta sur le théâtre de l'hôtel de Guénégaud une comédie de Thomas Corneille, en cinq actes, intitulée *le Triomphe des Dames*, qui n'a point été imprimée et dont le ballet du jeu de piquet était un des intermèdes. Les quatre valets parurent d'abord, avec leurs hallebardes pour faire faire place. Ensuite, les rois arrivèrent successivement, donnant la main aux dames, dont la queue était portée par quatre esclaves. Le premier de ces esclaves représentait la paume; le second, le billard; le troisième, le dé; le quatrième, le trictrac. Les rois, les dames, les valets, après avoir formé par leur danse, des tierces, des quatorze, après s'être rangés, tous les noirs d'un côté, tous les rouges de l'autre,

finirent par une contredanse où toutes les couleurs étaient mêlées, confusément et sans suite. »

— Eh bien! me dit après cette lecture mademoiselle Picquet, ne voilà-t-il pas une belle objection! Que vous semble de ce ballet du jeu de piquet où figurent le billard, la paume, le dé, le trictrac? Mais je veux bien admettre un instant que ce ballet ait eu pour objet de glorifier cet admirable jeu, en quoi cela contrarie-t-il les prétentions de ma famille? Mon trisaïeul mourut en 1680, à l'âge de soixante-huit ans, il fut inhumé dans l'église de Saint-Pantaléon. Est-ce que ce ballet, exécuté en 1676, précisément à l'époque où le jeu de piquet était inventé, n'était pas un hommage à l'inventeur? ou, du moins, ne profitait-on pas de la vogue attachée aux cartes par l'ingénieuse découverte du notaire troyen, pour exécuter un ballet dans lequel les principales combinaisons du piquet étaient représentées?

— Mais, repris-je, Sainte-Foix, que vous venez de citer, ne dit-il pas aussi que ce fameux ballet de 1676 n'était que la répétition de celui que Charles VII avait fait danser à Chinon.

— Oh! oh! triple incrédule! me dit avec une colère riante mademoiselle Argine, vous êtes bien l'enfant de ce siècle! est-ce que vous croyez de bonne foi que du temps de Charles VII on avait

songé à ce jeu si savant, si moderne, si calme dans sa vivacité? La bataille, voilà le grand jeu de cette époque guerrière. Que l'on ait eu l'idée d'imaginer des danses avec les costumes des cartes, rien de plus admissible; mais conclure de ces fantaisies l'invention du jeu de piquet, c'est pousser loin l'imagination. D'ailleurs, qu'avez-vous à objecter à une tradition de famille religieusement transmise, et au témoignage d'un Troyen qui fait autorité en matière d'histoire locale?

Et l'invincible vierge alla chercher un volume de Grosey, *Mémoire sur les Troyens célèbres*, et me montra le nom et la biographie de son trisaïeul, à côté des noms de Pierre et François Pithou.

Je voulais bien, cette fois, consentir à passer pour convaincu. Il y avait d'ailleurs, dans l'assurance de mademoiselle Picquet, quelque chose d'émouvant qui se communiquait; une sorte d'enthousiasme mettait des lueurs dans ses rides.

— Vous ne savez pas, reprit-elle avec chaleur, tout ce qu'il y a de bienfaits réels, de services rendus dans la découverte de ce jeu illustre. Le père Daniel publia à ce sujet une dissertation que je devrais vous lire.

Je fis un soubresaut qui interrompit mademoiselle Argine.

— Oh ! n'ayez pas peur, je ne vous la lirai pas. Qu'il vous suffise de savoir qu'en 1720 le père Daniel publia une dissertation dans laquelle il démontre clairement que ce jeu est symbolique, allégorique, politique, historique, et qu'il renferme des maximes très-importantes sur la guerre et le gouvernement.

— En vérité, que la philosophie est une belle chose! m'écriai-je en riant. Comment! elle a vu tout cela dans le jeu de piquet?

— Nierez-vous donc, impitoyable railleur, reprit mon interlocutrice, qu'il y ait dans ce jeu une tactique dont on puisse appliquer les préceptes à bien des actions humaines? Qu'est-ce que la vie, sinon un jeu?

— Oui, un jeu où l'on perd toujours, ajoutai-je.

— Qu'en savez-vous, jeune homme? répliqua la vieille fille avec gravité. Quand on réglera les parties en haut, qui vous dit que votre enjeu n'aura pas doublé? Mais vous n'êtes pas venu pour un sermon. Quoi qu'il en soit, il y aurait une étude curieuse à faire, et qui aiderait à l'étude des passions humaines, ce serait l'étude de divers jeux de cartes en vogue aux différentes époques de l'histoire. Croyez-vous qu'on n'était pas plus calme, plus réfléchi quand on jouait le piquet, et que votre bouillote avec ses fièvres n'a pas répondu aux tourmentes

de vos cœurs révolutionnaires? De nos jours, ce jeu n'était pas encore assez rapide, assez violent, assez fugitif; il fallait un jeu de chemin de fer, et vous avez ressuscité l'insolent lansquenet, cette débauche de corps de garde!

— Je suis fâché de contrarier vos théories, dis-je en hochant la tête, mais le whist, si froid, si muet, si diplomatique, fait les délices de cette génération impatiente et folle dont vous parlez.

Mademoiselle Argine ne parut pas ébranlée de mon objection.

— Eh! parbleu! me dit-elle, les grandes passions vont-elles sans de grandes hypocrisies? Don Juan n'est pas toujours enivré et haletant; il a ses heures de mesure, de morgue. Les jeunes gens aiment le whist depuis qu'ils font de la politique. C'est un jeu diplomatique, vous l'avez dit. On joue au whist comme on fait empeser ses faux-cols, pour se donner un air anglais, sévère, profond. Mais depuis quand la diplomatie n'est-elle pas un mensonge? Le whist est un masque.

Votre objection me conduit à vous dire la part que j'ai prise dans l'héritage de ma famille.

La mémoire de mon trisaïeul fut toujours vénérée, et ce portrait a été transmis avec la religion qui s'attache à l'épée d'un héros. Mon père, dans sa piété

filiale, voulut que mon nom indiquât doublement ma naissance, et l'on me donna le nom de la dame de trèfle, Argine, l'anagramme de Régina. Oui, je suis une reine; j'ai pour sujets les valets de cœur, de pique, de carreau, de trèfle. Voilà mon royaume; et quand je mourrai, ma dynastie s'éteindra.

Dès ma jeunesse, j'aimai les cartes; jeune fille, j'avais une aptitude étrange pour les sciences exactes, pour les calculs, et j'inventais des jeux de mathématiques qui faisaient rire mon père et ma mère. Quand vint l'âge de la coquetterie et des amours, je fus assez rebelle aux zéphirs, et ma pauvre mère, en hochant la tête, me disait souvent :

— Argine, tu ne te marieras jamais! nous te mettrons au couvent.

— Bah! répondais-je, il y aura un malheureux de moins parmi les hommes!

Eh bien, je faillis pourtant trébucher tout comme une autre. Il y avait un officier du régiment de Penthièvre qui venait à Troyes, dans sa famille. Il me parut beau comme le dieu Mars, et il jouait au piquet comme mon trisaïeul. Il se nommait Hector, comme le valet de carreau; et jamais nom glorieux ne fut plus glorieusement porté. Je me trouvai un cœur en le voyant. Moi, qui n'avais jamais voulu apprendre à faire la révérence, je sentais mes jambes

flageoler, et je m'asseyais presqu'à terre quand je l'entendais. Il avait une façon de relever sa moustache qui me ravissait. Je rêvais de son uniforme, de son sabre; je me voyais affublée de son casque et galopant à ses côtés, comme Pallas qui a donné son nom à la dame de pique. C'était un fier gentilhomme, que j'aurais pourtant contraint de déroger. Un jour...

Mademoiselle Argine s'arrêta. Son visage de cire avait pris une teinte blafarde qui trahissait une émotion violente; sa main tremblait en cherchant sa tabatière sur ses genoux. J'eus pitié de cette douleur.

— Eh bien! dis-je, voulant abréger le récit, qu'arriva-t-il?

— Hélas! il aimait le jeu, vous ai-je dit, il l'aimait trop, il l'aimait mal. Un soir, à la suite d'une partie, un soufflet fut échangé entre celui que j'aimais et un rustre qui essayait de tricher. On tira les épées. Mon héros avait le bon droit pour lui. Le ciel ne manqua pas cette occasion de donner une rude épreuve à la vertu; mon bel officier fut tué. Oh! je le pleurai vraiment de toutes mes larmes, car, depuis, je n'ai jamais senti mes paupières humides. Voilà son portrait; n'est-ce pas que j'avais bon goût?

Et essayant de comprimer son émotion sous un petit rire, mademoiselle Argine me tendit sa taba-

tière. Le couvercle représentait un jeune et brillant officier; il me sembla que le verre fragile qui recouvrait cette image avait été aminci par les baisers.

— Depuis lui, continua ma vieille amie, je n'ai plus aimé, je me suis résignée au célibat; j'ai voulu porter en paix le deuil de son souvenir; j'ai vécu, j'ai vieilli, comme on vit, comme on vieillit en province. Seulement, au lieu de tricoter, d'élever des chats ou des chiens, j'ai fait de l'algèbre. Je trouvais les femmes de mon âge si vieilles, si folles, si ridicules, que je me suis condamnée à la retraite. Depuis vingt ans, une idée me poursuit sans relâche et prolonge ma vie. Je me suis imposé un grand problème; j'ai résolu d'inventer un jeu simple et savant comme le piquet, mais qui soit en même temps plein de violence et de mouvement comme la bouillote. Si le bon Dieu me laisse vivre encore un an ou deux, je crois que je réussirai. Je voudrais supprimer complétement le hasard et combiner les cartes de façon à amener une lutte savante, comme aux échecs, avec des repos pendant lesquels la fantaisie, le caprice, l'instinct, aurait sa part. Il me semble qu'un jeu pareil conviendrait à votre génération, si vieille et si jeune à la fois, et c'est un cadeau que je veux lui faire en mourant. Si vous

avez encore quelques moments à me donner, je vous expliquerai les premiers éléments de ce jeu nouveau.

Je fis un geste d'assentiment. J'étais pris. J'allais expier enfin ma curiosité. Jusque-là j'avais eu la part des souvenirs; je devais endurer aussi celle de la manie. Avalant un soupir, je me disposai à écouter.

Mademoiselle Árgine attira à elle le petit guéridon; puis, avec des cartes et des jetons, elle entra dans une démonstration si confuse, si laborieuse, malgré ses efforts pour la simplifier, qu'au bout de quelques secondes je renonçai à comprendre et je pris le parti de hocher régulièrement la tête, à la façon chinoise, comme si je ne cessais d'être éclairé et émerveillé. Le supplice dura à peu près une heure. Heureusement que mademoiselle Picquet n'avait pas encore complété sa découverte, car je ne sais pendant combien de temps alors sa leçon eût pu se prolonger.

En me reconduisant, et sur le seuil de la chambre, ma vieille amie me serra la main et me dit avec solennité :

— N'oubliez pas, jeune homme, que je vous ai révélé ce soir le nom d'un bienfaiteur de l'humanité. Endormir les douleurs par l'attrait innocent d'un jeu

honnête, donner une diversion aux calculs, bercer le cœur d'espérances sans cesse renaissantes, en un mot, faire oublier le plus possible la réalité, croyez-moi, c'est acquérir des droits précieux à la reconnaissance des hommes. On bénit celui qui bâtit des hôpitaux pour les plaies saignantes, on dresse des statues à celui qui met au service de l'ambition son courage et son génie, et l'on méconnaît le philosophe charmant qui pose sur les plaies invisibles le baume qui endort et fait rêver. Vous m'avez promis de réparer cette injustice; tenez-moi parole.

Je renouvelai à cette bonne vieille, si naïve dans son enthousiasme, si sincère dans ses exagérations, la promesse que je lui avais faite, et je sortis assez indécis de ce que je devais conclure de ses confidences.

Quelques jours après, je quittai Troyes. J'ai appris que mademoiselle Argine Picquet était morte et qu'on avait vendu à l'encan le portrait de son trisaïeul. Avait-elle résolu son problème? je ne le crois pas. La génération s'en tiendra donc au piquet, à l'écarté, à la bouillote, au lansquenet et au whist.

Quand viendra celui qui opérera la glorieuse synthèse rêvée par mademoiselle Argine, et destinée à

réunir, à confondre les émotions et les calculs divers de tous ces jeux?

En attendant, j'ai tenu ma parole, et j'apprends le piquet.

FIN D'ARGINE PICQUET



HISTOIRE D'UNE DAME DE CŒUR

HISTOIRE D'UNE DAME DE CŒUR

I

Une bonne éducation.

Je suis née à Madrid. Je ne vous dirai pas que j'appartiens à une illustre famille et que je descends en droite ligne du soleil. Mon père était un soldat, ma mère seule était de race. Mais les guenilles, qui vont assez bien aux hommes, vont mal aux femmes, et ma mère se trouvant orpheline, sans ressources et sans autre perspective que celle de mourir de faim, en pensant à des aïeux qui avaient regorgé d'or et

de toutes choses, ma mère épousa un capitaine qui lui donna du pain... et des coups. Seulement, la pauvre âme mit sa fierté dans le silence, subit son sort et ne se plaignit jamais.

Se vengea-t-elle? Peut-être. Je voudrais, par piété filiale, vous laisser croire que ma mère était une sainte et que je ne lui ressemble pas. Mais je suis obligée, au contraire, de vous laisser supposer que le capitaine eut à se plaindre d'elle. Pourtant, comme il ne pouvait la battre sans cesse, il s'escrimait avec d'autres, et j'ai entendu dire que le deuil porté par ma mère n'était pas seulement une fantaisie de mode, une économie de toilette, mais aussi une muette et énergique protestation contre l'emploi de l'autorité conjugale portée jusqu'au meurtre. Il est bien convenu que le capitaine n'était pas un assassin, mais un duelliste.

Je fus le seul enfant de cette union orageuse. J'aurais pu en être la réconciliation, car mon père et ma mère m'adoraient également, et entreprirent l'un et l'autre mon éducation. Mais, hélas! au lieu de m'épanouir dans l'harmonie, je fus battue par tous les vents. Je me sers du mot battue avec intention.

Le capitaine m'emmenait quelquefois à la caserne, me faisait passer les troupes en revue et me disait :

— Quel dommage que tu ne sois pas un homme, ma petite Dolorida! Promets-moi au moins de n'être pas une femme, et de n'être ni frivole, ni coquette!

Je promettais à mon père tout ce qu'il voulait, tant j'avais de joie de toucher à son épée ornée de glands en or, tant j'étais fière d'être saluée par les soldats du capitaine.

Quand je rentrais auprès de ma mère, elle me dépouillait bien vite de tous mes habits, sous prétexte qu'ils sentaient le tabac. Elle me parlait de ses ancêtres, qui eussent rougi de voir leur petite-fille donner des poignées de main à des factionnaires, et elle me disait :

— Quel bonheur que tu sois une femme! Jure-moi, ma Dolorida bien-aimée, que tu porteras haut ton cœur, et que tu seras une femme digne de ce nom.

Je promettais à ma mère le contraire de ce que j'avais promis à mon père, mais avec une entière bonne foi. Tiraillée en sens contraire, forcée, malgré la plus invincible répugnance, de me mentir à moi-même, je sentais se développer en moi des forces contradictoires, pour ainsi dire; et à quinze ans j'étais la créature la plus passionnée, mais tout à la fois la plus rigide; complaisante pour les défauts de mon père, pleine de tendresse pour la résignation de ma mère.

Quand je parle de résignation, je n'entends pas par ce mot la soumission humble et discrète aux misères de ce monde; je n'entends pas l'immolation de la volonté, du caractère; j'entends ce pacte conclu par les âmes fières, qui jurent de boire leurs larmes, de cacher leurs douleurs sous un sourire, et de ne pas donner à la méchanceté, à la sottise humaine, le triomphe d'une intelligence élevée s'abîmant dans la douleur.

Telle était la résignation de ma mère. Elle se repentait d'avoir eu peur de la misère et de n'avoir pas eu peur du capitaine; mais si elle ne dissimulait pas à celui-ci son mépris et sa haine; si elle trouvait une joie sauvage à l'accabler de ses sarcasmes dans l'intimité, devant le monde elle souriait, ne permettait pas qu'on la plaignît et semblait prendre plaisir à faire admirer ma parfaite ressemblance avec mon père.

Celui-ci n'était pas un méchant homme. C'était un soldat plein d'honneur, c'est-à-dire décidé à mourir plutôt que de trahir son drapeau, mais ne se piquant pas d'une fidélité à toute épreuve dans l'accomplissement des engagements de l'ordre civil. C'est ainsi que je reconnus, à l'âge de raison, qu'il ne payait pas ses dettes et qu'il dissipait dans le jeu la meilleure partie de son revenu.

Le capitaine avait aimé ma mère, c'est-à-dire qu'il l'avait trouvée fort belle, qu'il avait été charmé de son grand air, de son attitude de reine, au milieu de sa pauvreté, et qu'il avait été ravi d'empêcher la descendante d'une vieille et noble famille de l'Estramadure de faire des ménages ou de faire pis que cela.

Mais ma mère, après l'élan de reconnaissance pour le procédé du capitaine, n'avait pas pu tenir à ces habitudes de garnison, à ce pittoresque continu de langage et d'allures. Elle avait essayé d'abord de n'y pas songer; mais l'odeur de la pipe la poursuivait jusque dans sa chambre; mais les propos grossiers ne se laissaient pas intimider par elle, et quand elle voulut faire acte d'autorité, on lui répondit par des actes de tyrannie.

Que se passa-t-il alors? Il n'est pas rigoureusement du devoir d'une fille de vous le dire. J'ai entendu raconter depuis des histoires scandaleuses et dramatiques qui expliquent l'air de sombre résignation qui ne quittait pas ma mère et, ainsi que je vous l'ai dit, le deuil qu'elle a constamment porté.

Ma mère était instruite et voulut m'instruire; mon père, qui me trouvait, sinon jolie, du moins en passe de le devenir, prétendait qu'avec du jarret et des éclairs dans les yeux je pourrais être, sur un des

théâtres de Madrid, de Londres ou de Paris, une piquante danseuse; que c'était un état productif, même en le faisant consciencieusement, et que, comme il n'avait pas de dot à donner à sa fille, il n'entendait pas qu'elle eût des prétentions.

Ma mère répondait que si à l'âge où l'on se marie je ne trouvais pas un homme qui voulût de moi, je devais entrer dans un couvent, et qu'il était bon de m'orner l'esprit et la mémoire pour m'aider à accepter la réclusion.

J'étais tour à tour de l'avis de mon père et de l'avis de ma mère. Je dansais à ravir, j'écoutais avec des palpitations infinies le récit des fêtes qui attendent les grandes artistes; et quand, les joues enflammées, le regard brillant, je retournais près de ma mère, celle-ci me lançait dans des extases, dans des prières qui prolongeaient l'exaltation et finissaient par m'enivrer.

Vous croyez sans doute que, dans cet intérieur bizarre, avec ces tendresses hostiles qui se disputaient mon cœur, en n'étant d'accord que pour développer mon imagination, je dus me pervertir? Détrompez-vous. Cette gymnastique violente me donnait des appétits; mais une idée, qui naquit de bonne heure et qui s'incrusta dans ma cervelle pour n'en plus sortir, me préserva de l'abîme qui attend

les femmes élevées comme je le fus. Ma mère me répétait si souvent le conseil d'être fière, et mon père me recommandait si souvent d'être un homme, que je devins femme sans avoir été jeune fille et sans avoir passé par ces rêves qui amollissent l'âme et conseillent l'amour.

La plus étrange corruption, la plus inouïe, me défendit contre toutes les autres. Les livres me devinrent odieux, parce qu'ils parlaient tous du drame de deux cœurs invinciblement attirés l'un vers l'autre et empêchés longtemps de s'unir. Il me semblait que tous les mariages devaient ressembler à celui de mon père et de ma mère; et, si cela était, je jurais bien de ne jamais me marier.

En grandissant, je recherchais plus volontiers la société de mon père que celle de ma mère, non pas que j'aimasse moins celle-ci ! Je crois, au contraire, que s'il eût fallu lui donner une grande preuve d'affection, j'aurais dépensé pour elle tout ce trésor, toute cette fureur de tendresse que je sentais vaguement s'amasser en moi. Le capitaine m'associait à des distractions bruyantes. Avec lui je n'étais jamais tentée de réfléchir, de méditer, et je n'étais pas exposée aux piéges du sentiment. Nous montions à cheval pendant toute la journée, et le soir je venais m'accouder au coin d'une table et regarder jouer mon père.

Cela peut vous sembler étrange, et vous allez concevoir de moi une idée bien défavorable ; mais le jeu remplaçait tout et me préservait de tout : une passion sans objet qui me donnait la fièvre se satisfaisait par les dés et par les cartes. Ma mère essaya de lutter : elle fut vaincue. Lorsqu'elle me conseillait d'utiliser autrement mes soirées, je lui répondais que l'amour platonique du roi de *carreau* et du roi de *trèfle* devait la rassurer ; et je la conjurais de me laisser me préserver à ma manière des malheurs qui l'avaient accablée.

— Je n'aimerai jamais personne, lui disais-je ; laissez-moi aimer quelque chose.

Mon père était ravi de m'avoir pour complice. Il était joueur effréné. Combien de nuits n'ai-je point passées à regarder les cartes tomber une à une sur le tapis ! Mes mains aimaient à remuer les jetons. Peu à peu je remplis des vides, je devins utile, quand un partenaire manquait, et le capitaine, qui mettait une petite bourse à ma disposition, fit de moi un sujet distingué.

Toutes les parties n'avaient pas lieu à la maison. Le capitaine passait quelquefois des nuits dehors. Ces nuits-là je ne dormais pas et j'avais d'effroyables insomnies, dont je me consolais en entendant, le matin, le récit des prouesses ou des malheurs de la

veillée. Je conjurais mon père de m'emmener avec lui.

— N'ayez pas peur, lui disais-je : je suis un homme, un page ; je ne m'offusquerai pas des jurons que je pourrai entendre, et j'imagine que je vous porterai bonheur.

Je ne sais pas si ce fut cette dernière raison qui triompha des scrupules du capitaine. Mais je sais bien qu'il finit par consentir, qu'il me donna un costume d'homme, et que je le suivis dans les cabarets illustres et dans les cercles où il allait jouer.

Oh ! les douces jeunes filles qui n'ont jamais quitté l'œil maternel et qui, gardées par une tendresse vigilante, s'épanouissent saintement à l'ombre du foyer domestique, les jeunes filles auxquelles l'amour et la piété du ménage sont révélés dans de chastes leçons, sont bien heureuses, et n'ont pas plus tard ces âpres souvenirs qui dessèchent et troublent la vie ! Mais j'ai besoin de vous le répéter souvent, pour ne pas vous faire horreur : je devenais une joueuse, sans que ma pureté implacable se sentît menacée sur d'autres points ; je mettais un certain héroïsme de jeune fille dans le culte de cette passion qui me préservait des autres.

J'allais donc partout avec mon père ; je ne sais pas s'il me fallait traverser d'autres scandales que

celui du jeu, et si je ne coudoyais pas d'autres vices dans ces tripots ; mais je sais bien que je ne voyais que les cartes, et que, quand j'évoque ces effroyables souvenirs, j'ai l'éblouissement des bougies éclairant les enjeux, les mains flétries, les visages pâles, et que je n'aperçois rien au delà du cercle des joueurs penchés sur le tapis vert.

Ma mère n'essaya pas de lutter; elle avait un sombre désespoir. Elle se demandait s'il valait mieux que je fusse ainsi qu'exposée aux entraînements dont elle ne s'était pas assez bien défendue. Quant au mariage, j'en semblais fort éloignée, lorsqu'une catastrophe vint me mettre plus tôt que je ne le redoutais face à face avec la vie et avec le devoir.

II

Où l'on prouve que toutes les dettes de jeu ne sont pas des dettes d'honneur.

Une nuit, dans un des cercles où mon père avait établi son quartier général, je remarquai que la veine se déclarait avec une persistance fâcheuse contre le capitaine : il perdait plus que d'habitude, et il perdait trop pour lui, pour ses maigres appointements, pour ses ressources possibles. Malgré moi, et bien que tous mes instincts me portassent à soutenir, à encourager fièrement la lutte, j'exhortai mon père à s'arrêter, à remettre la revanche à une autre nuit.

— Reculer, dit-il avec fureur, jamais! va te coucher, rassure ta mère, pauvre colombe effarouchée, si ce spectacle viril te fait peur.

Je m'étais levée, pâle et frémissante, pour fuir et pour entraîner mon père. Son sarcasme me défiait. Je craignis de paraître lâche; je me rassis en comprimant les battements de mon cœur, et j'assistai avec

angoisse à cette partie, à ce duel dont je pressentais vaguement l'issue fatale.

Ce que le capitaine perdit sur parole, sur son honneur, comme on dit, je ne me le rappelle plus bien; mais ce que je sais, c'est qu'il lui était impossible de payer, en abandonnant même pendant vingt ans toute sa solde. Son adversaire était un certain capitaine de cavalerie nommé Lopez, qui, dit-on, se vengeait sur la bourse du mari de son échec auprès du cœur de la femme. Mon père se sentit perdu. Au fond de l'abîme, une lueur de raison traversa son ivresse, il voulut se disposer à partir.

— Déjà, dit en raillant le capitaine Lopez.

— Je n'ai plus rien à jouer, et vous n'êtes pas le diable pour accepter mon âme comme enjeu, répondit mon père.

— Fi! je suis trop bon chrétien pour vouloir disputer une âme, repartit Lopez; mais, si vous le voulez, je vous joue tout ce que vous avez perdu contre le joli petit page que vous avez là.

Le capitaine me désignait en parlant ainsi. Je me dressai avec une inexprimable colère; mais mon père, moins par horreur peut-être de cette cynique provocation que pour satisfaire sa rancune, avait jeté les cartes au visage de son adversaire, en oubliant, je crois, de retirer sa main.

Le capitaine Lopez devint horriblement pâle.

— Vous n'êtes qu'un escroc, dit-il à mon père; car de toutes les façons, maintenant, vous me faites banqueroute, soit que je vous tue, ou soit que ma mort vous donne quittance. Je devrais, pour vous punir, n'accepter un duel qu'après que vous vous serez acquitté.

— Lâche! Si tu faisais cela, je t'assassinerais! rugit mon père.

— Allons! je suis trop bon, répondit Lopez en se levant, demain vous recevrez mes témoins.

— Non pas demain, à l'instant même!

—Vous êtes pressé! je veux bien encore; quoique les cartes m'aient fatigué le poignet; où sont vos témoins?

— Je n'en veux pas d'autre que Dolorida, dit mon père qui avait les lèvres pleines d'écume.

— Vous êtes fou! un enfant, une jeune fille!

— Regardez-la, misérable, et voyez si le cœur doit lui manquer.

Je vous avouerai qu'en effet j'étais muette et droite comme une statue, et qu'on eût pu faire honneur à mon courage de ce qui venait surtout de ma surprise et de mon effroi. Je n'ai jamais eu de ces petites faiblesses qui se trahissent par des cris ou qui se résolvent en évanouissements. La sin-

gulière éducation que j'ai reçue m'a un peu bronzée. En tout cas, je faisais un appel si désespéré à ma volonté et à mon énergie, qu'il n'est pas tout à fait étonnant que j'eusse assisté avec une apparente impassibilité à la scène rapide qui venait de se passer.

Les autres personnes qui jouaient dans le cercle voulurent s'interposer; mais il était difficile d'éviter une rencontre entre deux soldats, et il était impossible d'amener l'un ou l'autre à des excuses. Mon père se prétendait l'offensé, à cause du défi grossier de Lopez, défi qui était, disait-il, une injure à sa fille et à lui. Lopez montrait sa joue considérablement rouge, et ne voulait pas concéder qu'il eût des torts à se reprocher.

Il faut bien le dire, d'ailleurs, il n'y avait pas dans ce tripot un seul homme d'assez de sang-froid ou d'une autorité morale assez sérieuse pour faire entendre le langage du bon sens. Le duel fut convenu, et on décida qu'il aurait lieu sur l'heure. Je ne fus pas le témoin de mon père; on lui en donna deux, malgré lui, et l'on offrit de me reconduire chez ma mère; mais j'insistai en termes si nets, si brefs, si absolus, que l'on me permit d'assister au combat.

Ces mœurs sont étranges, et il paraît sinon impossible, du moins fort peu croyable, qu'une jeune

fille joue un pareil rôle dans un drame qui met en jeu la vie de son père ; mais je vous répète que mon caractère avait reçu une empreinte qui n'était pas banale, et je me hâte de vous faire remarquer que la passion du jeu déprave vite et change les conditions normales de la vie. Dans cette atmosphère embrasée, les préjugés ou les convenances du monde n'ont plus d'espace ni d'air. Le jeu nivelle les âges, les sexes et les rangs. Les dés et les cartes sont les plus énergiques égalitaires. Jamais, jusqu'à l'insulte du capitaine Lopez, ma fierté de jeune fille n'avait eu à rougir dans ce milieu équivoque, où les passions de mon père et ma passion naissante m'entraînaient chaque soir. Il est bien évident que j'aurais pu entendre un langage qui n'était pas toujours correct ni décent ; mais je venais là pour voir jouer, et non pour écouter. On ne faisait donc pas attention, ordinairement, à cette jeune fille déguisée en homme, et les mœurs excentriques que donne le jeu autorisaient ma présence à côté d'une table et sur le terrain.

On alla dans un jardin derrière la maison. La nuit touchait à sa fin. Le ciel se décolorait à l'horizon ; mais, comme c'était pendant une des plus belles nuits de l'été, on eût pu se battre à la clarté de la lune.

Quand je vis tirer les épées de leurs fourreaux et choisir le terrain; quand le capitaine Lopez et mon père eurent mis bas leurs habits, l'impénétrable cuirasse que je portais autour du cœur parut s'entr'ouvrir; une émotion tendre me pénétra; un spasme, un sanglot me vint aux lèvres. Je joignis les mains avec ferveur et je priai de toutes les ardeurs de mon âme pour la vie de mon père. Je l'aimais bien alors!

Je n'ai jamais grimacé les sentiments que je ne ressentais pas, et il n'existe pas sous le ciel une créature qui puisse me reprocher d'avoir dissimulé la haine ou l'amitié. Je puis confesser que jusqu'à cet incident je me plaisais dans la compagnie de mon père, sans jamais m'être demandé si je l'aimais. Il était pour moi plutôt un camarade, un instituteur de jeu, qu'un tuteur respectable et sacré. Je lui en voulais de ses brutalités envers ma mère; je lui en voulais aussi peut-être des vices qu'il me donnait, et je n'avais jamais éprouvé pour lui de véritable tendresse.

Mais, au moment où je le vis ramasser une épée pour défendre sa vie, j'eus un élan, un soulèvement de tout mon être; quelque chose de tendre, de doux, d'inconnu, se dilata dans mon cœur; j'eus l'intuition rapide des douleurs et des miséricordes de la femme; je me sentis bien réellement la fille de l'homme qui

allait se battre, et je jure Dieu que mon oraison fut dite avec des larmes secrètes qui ne vinrent sans doute pas à mes yeux, mais qui m'inondèrent le cœur.

Je priais des lèvres et de l'âme; mais je regardais avidement. Mon père, après quelques passes heureuses dans lesquelles il avait blessé son adversaire, chancela et porta la main à sa poitrine.

Je courus à lui.

— Je ne t'ai pas vengée! murmura-t-il en tombant.

Je crois que le premier instinct de ma douleur, ou plutôt de ma colère, eût été de me précipiter sur l'épée et de m'en servir pour assassiner le capitaine Lopez; mais le sang qui couvrait la poitrine de mon père me pénétra d'horreur. Je me mis à genoux devant lui, j'essayai avec mes mains de fermer la plaie, j'appelai au secours. J'étais seule dans le jardin: les témoins, des soldats familiarisés avec des scènes de ce genre, étaient allés chercher un médecin. Quant au capitaine Lopez, il s'était approché et avait regardé sa victime avec un regard de curiosité triste. Peut-être avait-il pensé que son tour viendrait aussi, et il était parti en soupirant.

Je ne pleurais pas; j'ai les larmes rebelles. Je n'ai jamais, d'ailleurs, lutté beaucoup dans aucune

circonstance pour les faire couler. Au rebours d'une héroïne de Lope de Vega, je n'ai pas *les yeux enfants*. J'arrachai l'herbe autour de moi, je la posai comme une première compresse sur la blessure, et avec mon mouchoir j'essayai d'arrêter le sang.

Mon père était évanoui. Au bout de quelques instants, il revint à lui.

— Tu as du courage, Dolorida, me dit-il en s'interrompant à chaque mot pour respirer. Ah! si tu étais un homme!

— Que me demanderiez-vous?

— De jouer et d'acquitter mes dettes, reprit le capitaine : les dettes de sang et les dettes d'honneur. Quoique j'aie peut-être assez payé!...

— Ne pensez pas à cela, mon père.

— A quoi donc veux-tu que je pense? A Dieu, n'est-ce pas? Tu as raison; je ne l'offenserai plus; je vais m'efforcer de rentrer en grâce.

Le médecin arriva et trouva mon père qui essayait de joindre les mains et de balbutier des prières.

— Allons, vous vous êtes conduit en brave et vous mourez en chrétien, dit-il.

Le jour était venu; il éclairait cette scène de mort. On voulut faire un brancard, mais mon père s'y opposa.

— Je ne veux pas qu'on dise que je suis mort

dans mon lit. Ceci est mon champ de bataille. Docteur, vous reconduirez cette enfant. Et toi, ma fille, prends garde de t'enrhumer. Tu m'excuseras auprès de ta mère ; tu lui diras que je me serais battu pour elle, comme je me suis battu pour toi. Vous me ferez une petite place dans vos oraisons.

Le médecin, qui avait examiné la blessure, défendit à mon père de parler ; mais celui-ci, dont le visage se contractait horriblement, fit signe que la défense devenait inutile et qu'il ne pourrait bientôt plus rien dire. En effet, un quart d'heure environ après ces paroles, qui furent les dernières prononcées, mon père s'efforça de se retourner sur le côté et rendit le dernier soupir.

Pour déjouer les premières informations de la police, on cacha le cadavre, et le médecin me ramena vers ma mère.

Celle-ci n'était pas couchée, ou plutôt elle était debout depuis les premières lueurs. Elle ne s'opposait pas à ces sorties dans lesquelles j'accompagnais mon père. Elle savait que la résistance à cet égard aurait attisé les passions qu'elle redoutait. Mais quand je rentrais épuisée, fatiguée, pleine de ce dégoût que laisse toujours une nuit de jeu, elle me caressait et s'efforçait toujours de profiter de ma lassitude pour me donner des conseils.

Ce matin-là, je ne sais quel pressentiment l'agitait; aussi, quand elle m'aperçut avec mes mains rougies, elle ne m'interrogea pas; elle tomba à genoux, comprenant qu'elle était veuve et que j'étais orpheline.

Je me suis souvent demandé si, malgré elle, en priant pour son mari, ma mère n'adressa pas quelque discrète action de grâces au Ciel. Cette mort la délivrait d'un esclavage horrible et lui donnait le droit et le devoir de m'aimer seule, à son aise, tout entière. Le soir de ce jour, mes travestissements d'homme étaient brûlés, et il ne restait plus une carte dans la maison. Hélas ! il ne restait pas non plus beaucoup d'argent, et quand on eut payé des cierges pour l'église, acheté une robe de deuil pour moi, il se trouva quelques pauvres pièces pour le pain d'une semaine.

J'avais eu l'intention, dans le jardin, sur le cadavre de mon père, de faire le serment de ne jamais me laisser tenter par le jeu. Je ne sais quel incident m'empêcha, dans ce moment, d'accomplir cet acte solennel. Depuis, j'y songeai bien, mais je craignis d'attacher trop d'importance, trop de gravité, à une résolution morale; et il y eût eu dans ce serment, pris par moi contre moi, une défiance de ma force que je ne consentais pas volontiers à subir.

III

Parallèle entre le suicide et le mariage.

Notre situation n'était pas brillante. La misère nous apparaissait si proche, que l'épouvante paralysait toute notre volonté. Ma mère parla de travail : je la laissai dire. Je prévoyais cette épreuve ; mais le travail répugnait à ma fierté et me faisait l'effet d'une prison. Il n'y avait pourtant pas à choisir ; l'alternative était rigoureuse : ou le pain du labeur pénible et quotidien, ou le pain du vice et de la charité. Le premier paraissait trop dur, le second me semblait hideux ; je ne voulais ni me courber ni m'avilir. Une indomptable fierté remplaçait dans mon cœur toutes les vertus qu'on avait craint de développer. Ma mère me supplia ; mais je m'obstinai, muette et résignée à attendre.

Qu'attendais-je ? Un hasard, un coup du ciel, une fortune ; l'instinct de la joueuse se montrait en moi : je comptais sur la chance ; c'était de la folie. Mais

l'éducation que j'avais reçue me donnait des forces insurmontables pour me roidir dans une détermination.

Ma mère n'essaya pas de lutter; mais elle s'y prit de la meilleure façon pour que je cédasse. Elle chercha de l'ouvrage pour elle, en trouva, et sortit un matin pour le rapporter à la maison. Quand je vis que, sans m'adresser un reproche, un seul mot de blâme, une exhortation, la pauvre femme travaillait pour nous deux, je rougis et je jurai de me tuer.

Tout ce que je raconte là doit sembler absurde, mais c'est ma vie. On s'était appliqué à faire de moi un être qui restait femme par la persistance de la volonté, et qui n'avait plus les douces résignations, les tendresses de la femme.

J'avais jusqu'à présent une seule passion : l'amour de la richesse, de la puissance. Je me considérais comme déchue de mon rang et j'aspirais à y remonter. Mais comme les souverains infatués de leur droit, qui comptent sur un miracle, sur une coopération du ciel, j'aspirais par mes rêves, sans agir ; et, comme je l'ai dit, une souillure m'eût semblé payer trop cher toutes les richesses et toutes les couronnes du monde.

Je n'étais pas avare ; je ne l'ai jamais été; j'ai re-

mué avec frénésie des piles d'or et des diamants. Eh bien, j'ai eu des convoitises qui me serraient les dents et me crispaient les poings; mais je voulais la richesse pour la dépenser et non pour l'enfouir. Le travail ne m'eût promis que le pain de chaque jour et la médiocrité : voilà pourquoi je ne voulais pas du travail. Mais comme il ne m'était pas possible de demander ma splendeur à autre chose, je me considérai comme vaincue, et à dix-huit ans, avec toute ma beauté (laissez-moi convenir que j'étais belle), sans avoir aimé, sans avoir eu de remords, et sans avoir eu de fautes à effacer, pure, mais obstinément attachée à mon rêve, je résolus de mourir.

Profitant d'un moment où ma mère était sortie, je quittai la maison; je traversai Madrid, et dépassant les portes de la ville, je me dirigeai vers le Mançanarez, bien décidée à m'y jeter. Je marchai résolûment, ne craignant rien dans l'obscurité, et ne regrettant rien de la vie; mon affection pour ma mère, quoique réelle, ne me sollicitait pas et ne me retenait pas.

Comme il n'était pas convenable de mourir sans avoir fait ma prière du soir, j'entrai dans une église, qui se trouva sur ma route, et je demandai à Dieu la permission d'aller plus tôt vers lui qu'il ne paraissait me l'avoir ordonné. Je lui demandai en même temps

de ne pas trop souffrir et d'être préservée des regards indiscrets quand je serais morte. L'idéal pour moi, c'était de disparaître sans être retrouvée.

J'étais dévote, et mes prédispositions de joueuse me poussaient à la superstition. Il ne me suffisait pas d'avoir prié; je voulais une réponse, un oracle en quelque sorte.

Dans une chapelle devant laquelle je m'étais agenouillée, quelques petits cierges se consumaient et faisaient de leur mieux pour enfumer un magnifique tableau qui était au-dessus, et auquel on attribuait une vertu miraculeuse. Je remarquai un des cierges, celui qui touchait à sa fin, et je me dis : S'il s'éteint avant que ma prière soit dite, c'est que Dieu me permet de me tuer. Je ne trichai pas, je dis loyalement les prières que j'avais l'habitude de dire; mais avant que la dernière fût terminée, il se fit un vide dans les étoiles de la chapelle, et un petit filet de fumée, plus opaque que les autres, monta entre les blancs cierges. C'était ma réponse. Je crus voir mon âme s'exhaler et se perdre dans le sein de Dieu. Mon parti était irrévocablement pris; je n'avais plus ni à hésiter, ni à reculer, ni à m'effrayer. Le bon Dieu était pour moi.

Croisant donc ma mante avec une résolution éner-

gique, je sortis de l'église et je continuai ma route, le cœur entièrement allégé, aspirant l'air avec force, et marchant à la mort comme à la réalisation de mes plus beaux rêves.

Le Mançanarez n'a pas des bords engageants. Cette nuit-là, la lune, éclairant comme un soleil anglais, me montrait toute l'aridité du rivage, et je voyais distinctement, au fond du fleuve, les gros cailloux sur lesquels se briserait ma tête. Je me promenai quelque temps, cherchant un endroit un peu moins à sec, et attendant qu'un nuage voilât la lune dont l'opiniâtre espionnage me gênait beaucoup. Enfin je parvins à un endroit où un petit murmure annonçait de l'eau, et me tenant debout au bord du fleuve, rejetant ma mante, les bras croisés, j'attendis le signal que devait me donner l'obscurité. Au moment où, profitant d'une légère éclipse, j'allais m'élancer, je me sentis retenue par le bras. Je me retournai brusquement et je me trouvai face à face avec un homme encore jeune qui me regardait avec compassion.

Je n'attendis pas qu'il m'interrogeât :

— De quel droit me retenez-vous? Passez votre chemin, dis-je rudement à l'inconnu.

— Un peu de patience, senorita, me répondit-on avec une voix légèrement railleuse. Je vous laisserai

continuer votre... promenade, quand j'en connaîtrai le motif.

— Vous êtes bien curieux !

— Non, je suis journaliste, et demain, en annonçant à Madrid le suicide d'une jeune et jolie fille, je devrai, pour l'enseignement de la foule et pour son amusement, expliquer les raisons, donner la généalogie de la victime. Veuillez m'excuser, senorita, je suis l'esclave des faits divers.

Le sang-froid poli avec lequel ces propos étaient débités me fit sourire.

— Et si je consens à vous donner ces détails, monsieur, me laisserez-vous libre ? continuai-je en raillant à mon tour.

— Quel droit ai-je sur vous, senorita ? Vous serez parfaitement libre.

— Eh bien, monsieur, répliquai-je, je viens chercher la mort parce que je suis pauvre et que je ne veux pas mendier.

—Vous tuer pour si peu ! jolie comme vous l'êtes ! demanda mon interlocuteur.

— C'est précisément parce que je suis jolie que je me tue. L'argent serait trop dur à gagner.

Je parlai sans doute avec une énergie sincère ; le jeune homme en fut frappé et garda quelques instants le silence.

— Êtes-vous satisfait, monsieur ? lui demandai-je.

— Encore une ou deux questions, senorita, et je me retire.

— J'écoute.

— La misère vous répugne, je le conçois ; on n'est pas maître absolument de ses instincts. Vous préférez l'honneur à la richesse ; c'est là un sentiment fier et tout-puissant. Mais il y a autre chose que les guenilles et que la honte, pardon de vous dire cela : il y a le travail.

— Et si le travail me fait peur ! si je me sens faite pour autre chose que pour l'esclavage des artisans ! si avec des aspirations vers la fortune et vers la gloire, j'aime mieux la mort que le dégoût d'une existence manquée ou que la flétrissure d'une lutte inégale !

— Il y a des batailles, senorita, qui se perdent faute d'alliés, et qu'on peut gagner lorsqu'on est deux !

Je regardai le jeune homme qui me parlait ainsi : la lune, un instant obscurcie, éclairait en plein son visage. Sans être beau, cet inconnu avait un air d'intelligence et de courage qui me frappa. Je prenais plaisir à causer avec lui.

— Vous me parlez d'alliés ; je n'en veux pas, répondis-je ; les alliés se payent et je suis pauvre.

— Vous n'êtes pas pauvre d'amour, senorita, puisque vous venez jeter toutes vos économies dans le fleuve; et un peu de monnaie suffirait.

Je souris sans être offensée. Cette plaisanterie était un hommage.

— J'ai peur de l'amour comme du travail, monsieur.

— Alors vous avez raison, senorita, vous n'êtes bonne à rien sur la terre; je vous fais mes adieux et j'assiste à votre départ.

Ce persiflage me provoquait à la riposte.

— C'est un plaisir cruel, monsieur, que d'assister à l'agonie, à la mort d'une jeune fille; puisque vous avez promis de ne pas me sauver, continuez votre chemin.

— C'est précisément pour être bien sûr que vous ne vous sauverez pas que je reste, dit le jeune homme sur le même ton. Si le Mançanarez ne veut pas de vous, j'ai un autre genre de suicide à vous proposer.

— Quel est-il? Nommez-le tout de suite. Je le préférerai peut-être.

— C'est le mariage!

— Monsieur, vous vous moquez de moi.

— Dieu m'en garde, senorita, puisque je m'expose à être pris au mot.

— Le mariage, dites-vous, et c'est vous sans doute...

— Oui, senorita, c'est moi qui me porte en concurrence avec le Mançanarez! Oh! je le vaux bien, pour la pauvreté!

— C'est possible, répondis-je avec un peu de gaieté; mais vous ne me briserez pas la tête et vous ne me débarrasserez pas de ma misère.

— Peut-être!

— Comment?

— Tenez, senorita, reprit le jeune inconnu, je ne vous connais que depuis cinq minutes, je ne vous ai jamais vue, et je puis même convenir qu'en ce moment encore je vous vois fort mal. Eh bien, je crois que le hasard, la Providence, si vous voulez, nous a mis sur la route l'un de l'autre. Vous avez de l'ambition et moi aussi; vous avez de la fierté, je ne suis pas d'une humilité parfaite; vous êtes pure, moi je me souviens avec plaisir que je l'ai été. Associons-nous honnêtement, en mariant nos deux misères. J'ai du pain, c'est déjà beaucoup; j'aurai quelque chose de plus dans quelque temps, car je travaille, soit dit sans reproche, et la politique me fait de belles promesses. Consentez, ou du moins réfléchissez.

Il y avait dans cette brusque déclaration une al-

ture romanesque qui me plaisait. Je n'avais jamais aimé et je ne sentais rien en moi qui pût m'assurer que j'aimerais ou que je pourrais aimer cet inconnu; mais son esprit, sa résolution prompte me tentaient. Et puis, en définitive, le Mançanarez était toujours là, à quelque distance de Madrid; il ne fallait pas une heure pour s'y rendre; je restais toujours libre de m'y jeter mariée, aussi facilement que je me fusse noyée jeune fille. Mes instincts de joueuse s'éveillèrent. C'était un jeu que me proposait cet inconnu, un jeu de grand hasard sans doute. Mais j'aurais eu horreur de la vie arrangée mesquinement, d'un mariage prosaïque. A vrai dire, je n'avais jamais songé au mariage. Si j'avais pu traverser la vie, m'y mêler, comme une amazone, seule, sans amour, vierge de tout sentiment, j'eusse repoussé bien loin toute proposition de mariage, toute parole d'amour. Mais j'avais conscience de ma faiblesse sociale qui raillait si cruellement mon ambition, et je me disais que ce jeune homme était peut-être un ami, un partenaire prédestiné.

Pourtant je ne voulus pas faire céder ma résolution devant des paroles. Je pris encore le hasard pour arbitre. J'avais au cou une médaille bénite. Je l'ai encore, elle ne m'a jamais quittée. Je l'enlevai rapidement.

— Monsieur, dis-je à l'inconnu, permettez-moi de me recueillir avant de vous répondre.

Il salua et s'éloigna de quelques pas.

Je tenais et je retournais la médaille en question dans ma main : — Si c'est l'effigie de la Madone que j'aperçois d'abord, je refuse, me dis-je intérieurement ; si c'est la légende, j'accepte !

Mon cœur battait. Je n'osais pas prier. J'ouvris la main toute grande ; la lune qui mit un rayon sur la pièce me fit lire distinctement le verset de psaume qui y était gravé. J'avais perdu ; du moins j'interprétais ainsi le sort.

Je m'avançai vers le jeune homme.

— J'accepte, monsieur, lui dis-je, en principe, l'offre que vous m'avez faite.

— En principe ?

— Oui, je me réserve d'y renoncer si les détails d'application laissaient quelque chose à désirer.

— C'est-à-dire que, dans le cas où vous découvririez que je suis un coquin, un aventurier et que je vous ai indignement trompée, vous en reviendriez à votre première idée.

— Vous avez de la pénétration, repris-je en riant. Oui, vous dites vrai, je suis fiancée avec le Mançanarez et avec vous dès ce moment.

— Je ne crains pas mon rival, dit l'inconnu.

— Revenons à Madrid ; ma mère doit être inquiète.

Le jeune homme m'offrit son bras avec respect, s'abstint pendant la route de toute espèce de propos galants, et se conduisit comme s'il eût eu la reine d'Espagne à son bras.

Comme nous rentrions dans la ville par la porte de Ségovie :

— Vous ne m'avez pas demandé mon nom? dis-je à l'inconnu.

Il sourit.

— C'est une façon indirecte de me demander le mien, senorita. Je me nomme Alonzo Mendez.

— Mais je vous connais, monsieur, vous avez un nom déjà célèbre.

En effet, M. Mendez s'était acquis par la littérature et par la politique un commencement de réputation ; c'était un journaliste honnête, habile, ambitieux, qu'on redoutait pour sa raillerie, qu'on estimait pour sa probité, mais qu'on n'aimait pas. Mon père, qui avait des opinions de soldat, c'est-à-dire très-hostiles aux hommes de plume et d'intelligence, s'était exprimé plusieurs fois sur le compte de M. Mendez avec une brutalité qui me revint en mémoire et qui m'avait rendue parfois très-curieuse de connaître cet écrivain tant discuté.

Ma mère était rentrée et était dans une horrible inquiétude. En ne me trouvant plus au logis, elle n'avait pas pensé au suicide; mais elle avait cru que ma répugnance pour le travail et mes goûts de luxe et d'indépendance m'avaient emportée pour jamais loin de sa pauvre chambre. Elle priait et pleurait quand je frappai.

— C'est toi, Dolorida ? demanda la pauvre femme d'une voix étranglée par les larmes, à travers la porte :

— Oui, c'est moi, ouvrez, ma mère.

Elle fut surprise de me trouver en compagnie d'un jeune homme; mais il y avait tant de convenance et de dignité dans l'attitude de M. Mendez, je portais le front si haut, que ma mère eut un cri de joie.

— Merci, mon Dieu! dit-elle en joignant les mains; j'avais calomnié mon enfant. D'où viens-tu donc, Dolorida ?

J'allais avouer que je revenais du Mançanarez, quand je compris que ma fuite avait été bien cruelle et bien ingrate ; je ne voulais pas ajouter une douleur aux tortures que ma mère avait subies.

— Je viens de chercher un mari, répondis-je en souriant. Ma mère, je vous présente M. Alonzo Mendez, qui sollicite l'honneur d'entrer dans notre famille.

— Qu'est-ce que cela veut dire? demanda ma mère en fronçant le sourcil.

— Rien que la vérité la plus exacte, reprit M. Mendez en s'inclinant. Au surplus, c'est assez que la première rencontre ait eu lieu ce soir; je me borne à vous prier, madame, d'autoriser des visites dont vous connaissez le but loyal.

Ma mère ne savait trop que permettre; elle autorisa la recherche de M. Mendez; et, quand il fut parti, elle voulut savoir dans les plus grands détails tout ce qui s'était passé. Je fis ce récit.

— Hélas! dit ma mère quand j'eus fini, tu as un orgueil qui t'a sauvée aujourd'hui, qui demain peut-être te perdra.

— Me perdre! repartis-je avec éclat. Si vous entendez par ce mot la vie avec la honte, je puis vous assurer que je ne cours aucun danger; si vous voulez parler de la mort, il est possible, en effet, que je me perde un jour ou l'autre.

— Dolorida, reprit ma mère, je ne te demande qu'un serment : jure-moi sur le Christ, jure-moi sur ton salut éternel que si tu épouses M. Mendez, tu lui seras fidèle et que tu resteras jusqu'à la fin une honnête femme.

— Je le jure, dis-je en levant la tête : si j'épouse cet honnête homme, je vivrai comme une honnête

femme ; si je me trompe, je jure de mourir plutôt que de déchoir à mes yeux.

— C'est assez, mon enfant; tu ne mens pas et tu ne mentiras jamais ; j'accepte la caution de ta franchise.

IV

Un ménage honnête.

Je n'aimais pas M. Mendez. J'avais été surprise de sa rencontre ; j'avais été touchée de ses offres ; mais je ne ressentais pas pour lui cette affection enthousiaste qui doit être l'amour. Il revint le lendemain ; je le retrouvai, comme la veille, poli, discret, doucement ironique. Il m'expliqua sa vie ; au bout de quelques jours, il me laissa comprendre que ce n'était pas non plus pour obéir à l'entraînement d'une passion irrésistible qu'il m'avait demandée en mariage. Ambitieux et résolu à parvenir, il s'effrayait parfois de se trouver seul dans la mêlée. L'idée d'une compagne lui était venue, comme l'idée d'une alliance pour son cœur et pour son esprit. Mais il ne voulait donner son nom qu'à un caractère éprouvé, qu'à une conscience droite. Il s'était dit au premier aspect que j'étais sans doute tout cela, et il m'avait fait la singulière proposition que j'ai

rapportée, encouragé surtout par l'étrangeté de la rencontre et par la solennité de l'heure.

Je sus gré au journaliste de sa confiance. Un grimacier de paroles galantes m'eût fait horreur. Ce prétendant de sang-froid, qui m'estimait, me parut un homme digne d'estime. Après une semaine de visites, je consentis, ou plutôt je ratifiai mon premier consentement, et, un mois après ma rencontre au bord du Mançanarez, je me mariai.

M. Mendez était modeste quand il parlait de sa pauvreté. Comparée à la nôtre, sa misère était relativement du luxe. J'entrai dans un appartement convenablement meublé : j'atteignis tout d'un coup à une espèce de rang. Les relations de mon mari, en attirant chez lui des hommes politiques, me permettaient de faire les honneurs d'un salon. J'eus un jour de réception; je sus bientôt dire mon mot sur les événements quotidiens, sur les crises ministérielles; et plus d'un *pronunciamento* s'écrivit sur mon guéridon. J'étais naturellement entourée d'hommages. Quelques-uns même prirent un accent assez tendre pour que j'eusse le droit de les repousser et de m'en moquer.

Quand nous nous retrouvions seuls, mon mari et moi, nous nous amusions de ces galanteries. Mendez me conseillait de ménager celui-ci, de rudoyer im-

pitoyablement celui-là. Bien assuré de mon honneur et de ma loyauté, mon mari voulait que j'eusse de la prudence dans la vertu, et que, sans m'exposer personnellement, je n'exposasse pas tout à fait son influence.

Ce petit calcul me fit sourire d'abord ; peu à peu il me donna quelque impatience, car je le retrouvais partout et sous toutes les formes, et c'est ici l'occasion de définir M. Alonzo Mendez et d'apprécier au juste le bonheur et la paix de mon ménage.

Mon mari était ambitieux sans lâcheté ; il n'avait pas fait sur ma beauté d'ignobles calculs, et je crois qu'il était aussi honnête qu'un homme peut l'être ; mais il avait pensé qu'une femme jeune et se révélant à ses côtés l'aiderait sans doute à faire meilleure figure dans le monde et lui donnerait un prestige que son talent et son esprit ne suffisaient pas toujours à lui garantir. Il avait peut-être cru trouver en moi la promesse d'une de ces muses de la politique qui savent embellir les questions de portefeuille et idéaliser par un sourire le trafic des votes électoraux ; car il est bien évident que la probité de M. Mendez ne l'empêchait pas de manœuvrer, selon l'usage, dans l'intérêt de son parti.

Quoi qu'il en fût de tous les calculs décents et avouables, après tout, de mon mari, il est certain

qu'il m'avait épousée pour plusieurs motifs, parmi lesquels l'amour n'entrait pour rien. Je ne dis pas qu'une pitié, qui lui fit illusion, ne lui suggéra pas ses premières paroles, et qu'une fois engagé, il ne voulut pas reculer. Ce que je tiens à bien faire comprendre, c'est que notre intimité fut douce, mais resta froide; que je n'eus jamais le pressentiment d'une tendresse plus vive que la reconnaissance; et que lui, de son côté, courtois, affable, égal, ne fit jamais un effort pour me donner ou pour se donner à lui-même les illusions de l'amour.

Notre mariage avait été un mariage de curiosité réciproque, de défi loyal et chevaleresque; notre ménage fut dans les premiers temps un échange d'estime.

Ah! Dieu vous préserve d'estimer quelqu'un, mesdames! et vous, messieurs, Dieu vous préserve d'être seulement estimés! Rien d'horrible pour une âme jeune, ardente, neuve, comme la mienne, que cette estime qui coupe les ailes à tout enthousiasme, qui fait vivre loin du ciel, sur le terrain battu où tout le monde marche. Je suis née pour les passions. L'influence de mon père, les douleurs de ma mère m'avaient fait comprendre les orages et m'en avaient préservée; mais j'avais jusqu'au fond de l'âme un besoin d'ivresse, d'émotions, que les devoirs de la

vie mondaine irritaient jusqu'au dégoût. Ce terre-à-terre élégant, ce petit vol à mi-côte, ces ambitions subtiles que je voyais se machiner et s'écrouler à côté de moi, commencèrent par me distraire et finirent par me lasser. Au bout d'un an, dans la position la plus enviée, épouse d'un mari qui faisait son chemin, et qu'on désignait comme un des futurs orateurs de la nouvelle chambre, mais épouse sans enfants, condamnée à l'oisiveté, m'ennuyant des livres qui m'affamaient sans me rassasier, j'étais plus malheureuse que la nuit où j'étais allée m'offrir à la mort.

M. Mendez était trop intelligent, trop perspicace pour ne pas s'apercevoir de cette disposition ; il m'en parla franchement, doucement, comme un médecin qui cause avec sa malade.

— Vous vous ennuyez? me dit-il.

— C'est vrai.

— Mais que voulez-vous de moi ?

— Rien. Je préfère mon ennui à toutes les distractions que vous pourriez m'offrir.

M. Mendez souriait tristement, m'accusait d'être une mauvaise tête, allait à ses affaires et me rapportait une loge pour le théâtre, un livre nouveau ; quelquefois, quand il était le plus mal inspiré, une parure, un bijou que je jetais dans un coin.

— Je raconte mon cœur, je ne prétends pas

l'expliquer ni en déduire logiquement les raisons et les principes ; ce que je sais, c'est que j'avais en moi un volcan qui s'exhalait en fumée et qui voulait se répandre en lave, et que, me débattant dans cette implacable prison des convenances mondaines, j'aspirais après je ne sais quelle liberté turbulente dont il m'était impossible de dire le nom.

Je me confesse et je dois tout dire : j'eus des tentations; quelquefois je m'approchais de l'abîme pour en mesurer la profondeur et je me demandais si le désordre, en me faisant oublier, en m'enlevant à la régularité de la vie, ne me rendrait pas plus heureuse ; mais ces faiblesses passaient vite. Je mettais mon point d'honneur à garder le serment que j'avais prêté. J'avais juré d'être une honnête femme et de rester fidèle à M. Mendez ; je n'ai pas failli à cet engagement ; je n'ai pas même songé sérieusement à y manquer.

Mon mari fut nommé député; sa fortune financière, secondée par sa fortune politique, s'était accrue ; les modestes réceptions que j'avais présidées jusque-là devinrent des soirées plus élégantes où l'on entendit des artistes, où l'on joua.

La première fois que je vis dresser une table de jeu, un frisson m'agita ; quand j'entendis remuer de l'or, j'eus un éblouissement et je pensai à la mort de

mon père. M. Mendez crut remarquer en moi de la répugnance pour ces distractions.

— Il le faut bien, me dit-il : le monde devient un tripot ; je vous ai fait votre caisse de jeu, Dolorida ; il est convenable que vous présidiez.

— Prenez garde ! monsieur, lui dis-je, moitié riant, moitié épouvantée, je suis la fille d'un joueur.

— Oh je connais votre volonté ! D'ailleurs la femme de M. Mendez a trop le sentiment de l'honneur pour faire jamais d'un plaisir un vice et d'une distraction une passion.

Quand on en appelait, dans ce temps-là, à ma fierté, on était toujours sûr de me convaincre. Je m'imaginai, en effet, que le jeu serait sans danger pour moi, et ne voulant pas me redouter moi-même plus que ne me redoutait mon mari, je laissai jouer ou plutôt je commençai à faire jouer chez moi.

Ces parties, forcément contenues par le monde, circonscrites d'ailleurs dans leur durée, me mirent en appétit sans me corrompre, et elles eussent été sans péril, si tout s'était borné aux tables de jeu qu'on dressait et que je présidais chez moi.

Rappelez-vous que j'avais dans l'âme, ou simplement dans les veines, une ardeur sans but, une flamme sans aliment ; qu'épouse sans enfants d'un homme que j'estimais seulement, j'avais besoin de

vivre, de tromper mon inquiétude, d'aimer enfin quelque chose. La politique m'avait tentée, mais je la trouvai mesquine ; la religion m'attira, mais elle ne suffit pas à me consoler de l'inconnu ; et la dévotion, exaltée, fiévreuse, qui me faisait courir aux églises, avait une impatience bien éloignée du recueillement. Je ne cherche pas à m'excuser ; j'explique les causes d'une indomptable passion. Il me fallait un désordre ; la régularité m'étouffait ; la vie normale, paisible, m'eût poussée au suicide. J'avais juré de rester fidèle à mon mari ; je tins mon serment en trompant l'amour sans cause qui me consumait, et en m'éprenant d'une tendresse folle, insensée, pour les grâces du roi de carreau, du roi de trèfle et du roi de pique.

Il semble que la frénésie du jeu soit une exception dans le cœur de la femme. J'ai reconnu souvent la preuve du contraire. Le jeu est une passion féminine que les hommes nous empruntent. La mobilité des sensations, leur âpreté, la futilité des prétextes qui les font naître, sont des mirages décisifs pour la femme qui fuit l'ennui et qui n'a pas devant elle, pour l'arrêter, quelque infranchissable barrière, comme le berceau d'un enfant.

Je me sentis devenir joueuse, d'abord avec effroi, puis avec un indicible mouvement de triomphe. Je

comprenais, au début de cette vilaine passion, que j'avais un tort d'improbité en quelque sorte envers mon mari; puis peu à peu les joies farouches, les terreurs convulsives, les spasmes que donne le jeu, me firent tout oublier, tout méconnaître; je me laissai aller au torrent, au vertige, ne discutant plus avec ma conscience et l'étouffant sous ce sophisme : M. Mendez doit être bien heureux que je lui sois infidèle seulement pour les cartes !

Le jeu du monde ne me suffit bientôt plus. Je veux dire le jeu du monde décent et officiel dans lequel la position de M. Mendez me donnait droit d'entrée et droit de préséance. Je me laissai inviter par quelques femmes de cette société intermédiaire qui sert de transition entre la bonne et la mauvaise société. Dans ces salons, où j'entrai en rougissant un peu et où mon mari me vit aller avec peine, je fis des connaissances qui m'amenèrent à descendre encore plus dans l'échelle des concessions; et, au bout de trois mois, j'avais franchi toute la distance qui sépare le grand monde des tripots les plus suspects.

J'abrége. Je ne vous initie pas, détail par détail, à tout ce drame de ma chute. Mon mari, indulgent d'abord pour les distractions qu'il avait autorisées, qu'il avait demandées même, souriait à mes premières ardeurs.

— Si vous abordiez la politique avec cette passion, me disait-il, vous seriez une femme de génie.

Je souriais aussi et je me sentais flattée ; j'étais fière de dépenser pour mon plaisir une activité et un talent que je dédaignais d'employer pour mon ambition ou pour ma vanité.

Quand M. Mendez comprit que j'étais entraînée, il eut sans doute des remords, et il me présenta, avec une bienveillance sensée, avec une amitié ferme et respectueuse, des observations qui me firent plaisir en me donnant le sentiment de la peur que mes passions pourraient inspirer. Mon mari devenait riche et ne me mesurait pas l'argent. J'usai de cette faculté ; je perdis beaucoup, je perdis trop. M. Mendez alors eut l'imprudence de me parler avec plus d'autorité. Il voulut faire appel à son droit. Il évoqua la nuit de notre rencontre et me convainquit d'ingratitude.

Ces reproches, trop fondés pour être adressées à une âme orgueilleuse, loin de me ramener à la soumission, m'irritèrent et m'affranchirent. L'autorité me contraignit à la révolte ; je subissais mal un patronage, une tutelle bienveillante : l'idée d'une lutte me séduisit. Dès ce moment, commença pour moi l'existence horrible, haletante, qui a décidé de mon sort et qui a fini par un naufrage.

V

L'infidèle par fidélité.

Le jeu est comme l'ivresse : il ne garde pas longtemps des précautions hypocrites, et il faut qu'il s'exerce à la face du ciel. Je ne me contraignis pas, puisque mon mari, le seul qui eût le droit de se plaindre, s'était plaint et ne m'avait pas convaincue. Je fis du jeu mon occupation, ma mission, mon but.

— La société m'ennuie; les intérêts chétifs ou menteurs qu'on y discute me révoltent, disais-je à mon mari. Vos succès d'homme politique ne suffisent pas à me donner l'ivresse. Je suis une créature maudite : j'avais à choisir entre l'exemple de mon père et celui de ma mère. J'ai fait comme le capitaine; mais je tiendrai le serment que j'ai fait à ma mère.

Quelquefois M. Mendez hochait la tête et semblait croire que je m'abaisserais jusqu'à mentir à ce serment lui-même. Ses doutes m'exaspéraient.

Quand vous m'aurez ruiné et déshonoré, madame, me disait avec un superbe sang-froid M. Mendez, je crois que nous ferons bien de retourner ensemble, bras dessus bras dessous, au Mançanarez.

La ruine, je n'y croyais pas; l'autre déshonneur, je ne pouvais pas le redouter, et je haussais les épaules.

— Ne craignez rien, monsieur, répondais-je à M. Mendez; le jour où vos prédictions sinistres devraient avoir raison, je vous épargnerai une scène pathétique, et vous pourrez porter mon deuil.

Les ressources personnelles devinrent bientôt insuffisantes pour alimenter le jeu. J'eus recours aux emprunts, aux trafics, à la mise en gage, à la vente de mes bijoux, à de petits vols conjugaux. Je connus et je bus jusqu'à la lie cette humiliation d'aller frapper à la porte des usuriers, des complices de nos passions cachées. Je vécus de privations : je n'avais plus le sentiment du luxe, de la toilette; d'ailleurs je vendais tout à l'occasion et je me contentais d'oripeaux fanés qui eussent rebuté des mendiants. Me reprochant le pain que je mangeais au domicile conjugal, je subissais de gaieté de cœur la faim et ses tortures, comme si ces macérations, souffertes par fierté, dussent me rendre la chance favorable ! Ah ! les superstitions des joueurs, je les ai toutes

connues, toutes pratiquées. Des cierges brûlés aux églises, des auspices tirés des moindres incidents, les dates, les chiffres cabalistiques, les jours de telle ou telle semaine, la façon de m'asseoir, de toucher aux dés ou aux cartes, tout prit pour moi une importance énorme. J'allais quelquefois, avec des transports de piété sacrilége, me jeter à genoux devant un crucifix, lui demandant la réussite de combinaisons insensées, et mêlant des actes de foi à d'odieux calculs. On me procura des dés fameux par les gains énormes qu'ils avaient rapportés. J'en fis un chapelet; je devins folle, tant j'adorais réellement les figures peintes sur les cartes; toutes les manies, tous les enfantillages me devinrent habituels.

Ma mère essaya de m'arrêter sur cette pente. Je lui répondis avec vivacité, en faisant allusion aux torts qu'elle avait eus autrefois envers son mari, et que je n'aurais pas envers le mien. La pauvre femme prit un prétexte pour quitter Madrid, et peu de temps après se retira dans une communauté.

Le désordre que cette passion introduisit dans mon ménage, la réputation singulière que j'acquis dans le monde furent un coup sensible, le plus terrible peut-être qu'il pût recevoir, pour M. Mendez. Cet homme d'esprit et de bon sens, ambitieux, avait compté que je serais l'élément romanesque, senti-

mental, poétique de sa vie; mais il s'épouvanta de l'abîme que je creusais sous ses pas. Il craignit de recourir aux moyens extrêmes, d'employer la violence légale; il attendit l'occasion de me faire un piége de ma passion elle-même, et de me sauver par l'orgueil qui m'avait perdue. En conséquence, il s'abstint de tout reproche, il n'essaya pas de lutter, et parut prendre son parti de ma conduite. D'ailleurs, si l'on parlait dans Madrid de ma passion pour le jeu, si la position de mon mari rendait la curiosité plus impitoyable, la médisance me savait et me reconnaissait inattaquable sous d'autres rapports, et l'étrangeté de ce vice, adopté par l'amour exclusif de lui-même, me donnait une sorte de prestige qui n'était pas exempt de consolation pour M. Mendez, et qui me permettait de lever la tête.

Je ne fais pas un cours de morale; je n'insisterai donc pas sur les nuits que je passais au jeu dans des maisons que les honnêtes femmes ne fréquentaient sans doute pas et où j'étais peut-être la seule qui n'eût rien autre chose que le jeu en vue et qui allât jouer pour le seul plaisir de perdre ou de gagner. Combien de fois ne suis-je pas rentrée vers l'aurore, pâle, enfiévrée, mais jurant de me venger, concevant des jalousies meurtrières pour un joueur plus heureux que moi ! La probité peut résister au

jeu, mais la probité de fait seulement. Il y a une improbité d'intention ou de circonstance qui déprave intérieurement le joueur. Je veux dire qu'on se considérerait comme un lâche de tricher manifestement, mais qu'on pactise volontiers avec certaines exigences; et celui qui se met devant un tapis pour courir la chance de perdre ce qu'il n'a pas, en essayant de gagner à un autre ce qu'il a, suscite une lutte inégale pour son adversaire, trop avantageuse pour lui-même, et manque évidemment à l'honneur étroit, à l'inflexible probité.

Tous ces beaux sentiments, toutes ces belles sentences me sont revenues depuis à l'esprit. A cette époque, je n'analysais pas philosophiquement mes sensations. Je jouais sans vouloir penser à autre chose qu'au jeu.

L'hiver dernier, le carnaval fut brillant à Madrid. Jamais on ne donna tant de bals, et jamais on n'eut tant d'empressement à s'amuser. Les travestissements surtout, les travestissements rigoureux, furent à la mode, et l'on remit en honneur l'habitude de se masquer et le respect des masques. Il suffisait que le maître de la maison sût à peu près à quoi s'en tenir sur l'identité des personnes, pour que les conviés eussent le droit absolu de s'habiller et d'agir à leur aise et à leur fantaisie.

J'allai dans le monde. Mon mari fut d'une docilité charmante pour m'y conduire, et d'une complaisance plus grande encore pour m'y laisser longtemps, toutes les fois qu'il put constater que je ne m'y ennuyais pas. Mes moyens de combattre l'ennui, pour n'être pas variés, n'en étaient pas moins très-infaillibles : je jouais.

Une nuit, le duc de R... donnait une grande fête, d'autant plus superbe, qu'il s'agissait de dissimuler des intrigues électorales et de faire danser les invités sur le petit volcan d'une crise ministérielle. Mon mari était une homme politique trop important pour ne pas assister à ce bal, et il tenait trop à cacher le motif de sa présence pour ne pas m'y amener. Le costume était obligatoire. Je me souviens que j'étais déguisée en bohémienne et que j'avais des sequins d'or dans les cheveux.

— Prenez garde, me dit, avec un peu d'ironie, M. Mendez au moment de monter en voiture ; n'allez pas jouer toute votre parure.

J'essayai de rire.

— Vous êtes une énigme, monsieur, répondis-je, et il y a des moments où je ne sais pas au juste si je dois me réjouir ou m'offusquer de votre façon d'agir.

— Senora, je suis un mari modèle, repartit d'un ton singulier M. Mendez.

Mon mari était costumé en officier du temps de Philippe II. Il portait une petite dague suspendue à son pourtour de velours noir.

— Vous êtes tout à fait beau et terrible dans cette toilette, lui dis-je.

— N'est-ce pas? j'ai l'air farouche. Voici le poignard pour me venger de l'infidèle.

J'éclatai de rire, mais je trouvai un insupportable accent de malice à mon époux. Nous nous masquâmes en montant dans l'escalier du duc de R..., et après quelques tours dans les galeries où l'on dansait, M. Mendez dégagea doucement mon bras du sien, me salua et me dit :

— Je reconnais là-bas le futur président du conseil ; j'ai à lui parler. Permettez-moi de vous laisser libre, Dolorida.

Vous comprenez, n'est-ce pas, que le premier usage que je fis de ma liberté fut d'aller vers la salle de jeu. Sur le seuil, j'ôtai mon masque; on me reconnut. Je trouvai là des amies, des camarades des deux sexes, que je rencontrais un peu partout; chacun avait fait comme moi, et il n'y avait pas d'incognito pour les joueurs.

Une demi-heure après mon arrivée, j'étais engagée dans une furieuse partie du lansquenet, et j'avais déjà gagné une somme formidable. Je remuais avec dédain le tas d'or que j'avais devant moi, et

je trouvais pourtant à ce bruissement une harmonie délicieuse.

— Qui veut jouer tout cela ? demandai-je d'un ton superbe de défi, mais avec le secret désir de n'être point prise au mot, et de pouvoir conserver, pour réparer des brèches toutes récentes, ce gain prodigieux, devenu bien rare depuis quelques semaines.

Un domino noir, qui était debout devant la table et qui me regardait jouer depuis quelques instants, répondit :

— Moi !

Je tressaillis ; non pas que la voix de cet inconnu, dissimulée et dénaturée par le masque, me rappelât rien, mais parce que, précisément depuis qu'il était arrivé, ce domino m'inquiétait et me troublait. Les joueurs ont des pressentiments. Sans savoir au juste qu'il lutterait directement avec moi, je redoutais dans ce domino un adversaire neuf pour la veine, et par conséquent plus dangereux pour moi que ceux que j'avais déjà vaincus.

— Vous tenez tout cela ? balbutiai-je.

— Tout, dit l'inconnu.

Eh bien, alors, j'attends que vous mettiez votre enjeu.

J'avais remarqué, en effet, que le domino ne se pressait pas d'avancer son argent.

— Je joue sur parole, reprit mon adversaire.

Je respirai et je souris; j'étais bien libre de ne pas m'exposer avec un masque qui ne payait pas d'avance. Un petit murmure avait accueilli la réponse du domino.

— Nous jouons à visage découvert, monsieur, dit un de mes voisins; et si madame veut vous faire crédit sur votre mine, il faut au moins qu'elle puisse la voir.

— Oh! madame me connaît bien, dit l'homme masqué.

Je me sentis frissonner; pourtant je voulus faire bonne contenance :

— Je vous connais, dites-vous? Je ne crois pas.

— Est-ce que la senora Dolorida a oublié le capitaine Lopez?

Les cartes que j'avais prises s'échappèrent de ma main; j'eus peur. Cet homme, que j'avais vu couvert du sang de mon père et qui m'était apparu un jour comme le châtiment, revenait-il pour exiger de moi une expiation? Devais-je bien réellement acquitter la dette paternelle? Est-ce que pour moi aussi l'heure solennelle avait sonné? Pour les joueurs, il n'y a rien d'insignifiant ni d'ordinaire dans la vie. Ils sont superstitieux jusqu'à la puérilité.

Don Juan était surtout un fat et un voluptueux;

à ce titre, les émotions violentes lui plaisaient, et il a pu recevoir, sans trembler, la statue du Commandeur. Si don Juan avait seulement été un joueur, il se fût évanoui au premier coup frappé à sa porte, et il fût mort en apercevant son convive.

Tout le monde autour de moi me regardait et s'étonnait de mon émotion; je voulus échapper à ce spectacle et me roidis de toutes mes forces.

— Certes, répliquai-je, je connais le capitaine Lopez, et nous avons, je crois, un compte à régler ensemble.

— Comme il vous plaira, dit le domino.

— Ainsi vous me tenez toute cette somme?

L'homme masqué s'inclina en signe d'assentiment. Je tournai les cartes; elles étaient lourdes à manier. J'étais convaincue que j'allais perdre. En effet, il suffit de cinq ou six cartes pour que j'amenasse celle du capitaine ; il avança la main comme pour prendre possession du tas d'or amoncelé devant moi, mais il ne toucha pas à une pièce.

— Je vous offre une revanche, me dit le capitaine Lopez. Puisque nous avons un petit compte, l'occasion est bonne.

Tout le monde entendit cette proposition. Je pouvais parfaitement bien la décliner. Les joueurs ont le droit d'être capricieux. Mais refuser, c'était avouer

que je redoutais un échec, c'était entamer la brillante réputation que je m'étais faite par mon audace et par mon impassibilité.

— J'accepte, murmurai-je.

— Toutefois il me parut impossible de permettre à tant de spectateurs de savourer mes angoisses.

— Messieurs, dis-je en essayant de sourire à ceux qui nous entouraient, permettez-nous de rester seuls en tête à tête. C'est la revanche d'un duel que j'ai à demander au capitaine, mais d'un duel sans témoins.

Il paraît que ma voix avait un éclat inaccoutumé ; les assistants se regardèrent avec surprise, saluèrent et sortirent sans insister. On respectait les caprices des joueurs. Quand nous fûmes seuls :

— Eh bien, monsieur, que voulez-vous? demandai-je au domino.

— Continuons, s'il vous plaît, senora, la partie commencée.

J'avais un peu d'or sur moi : je fis deux parts, et j'avançai la première.

— Voilà ma réponse, dis-je en m'efforçant de sourire.

Le capitaine avait les cartes, *il tailla*, et retourna deux cartes semblables : j'avais perdu.

— A mon tour! m'écriai-je en saisissant les cartes.

Je gagnai le premier coup, je perdis au troisième.

Comme le capitaine, qui s'était assis près de moi, se levait et faisait mine de se retirer :

— Vous ne voulez plus jouer? lui dis-je.

— Puisque vous n'avez plus rien, senora...

— Mais je joue sur parole.

Le masque remua la tête :

— J'avais joué sur parole avec votre père, et vous savez, senora, que mal m'en a pris. Votre père m'a fait banqueroute.

Je me levai, la pâleur de la honte me couvrait le front, la rage de la défaite m'emplissait le cœur. Devais-je fuir, accepter le conseil, la leçon qui m'était si brutalement donnée, ou bien fallait-il relever fièrement, témérairement le défi de cet homme?

Je pris le parti le plus audacieux :

— Monsieur, répondis-je à mon adversaire, je ne vous ai pas donné le droit de m'insulter.

— C'est un droit qui s'est transmis par héritage, dit le masque.

— Il me semble que vous avez plus d'esprit qu'autrefois, capitaine Lopez.

— C'est pour cela sans doute, senora, que je veux jouer au comptant.

— Eh bien, alors, nous ne jouerons pas, dis-je pour l'éprouver, mais bien persuadée qu'après ses

insultes le capitaine accepterait sans doute ma partie.

— A moins, reprit le masque, que nous ne reprenions le jeu de votre père, à l'endroit où il l'a si maladroitement interrompu.

— Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, senora, que le capitaine m'a fait tort de l'argent que je lui gagnai, parce qu'il n'a pas voulu m'accorder un autre enjeu.

— Je me souviens, en effet, dis-je avec ironie.

— Eh bien, la senora Mendez ne peut-elle relever le défi?

— Quoi! monsieur, vous osez...

— Oui, senora, repartit le masque, j'ose proposer à la joueuse la plus vaillante de Madrid, une partie, un duel digne de son courage. Fi! l'argent salit les jolis doigts des dames. Je suis convaincu que la clef de votre chambre est un délicieux ouvrage de serrurerie; c'est ce chef-d'œuvre que je veux jouer et que j'espère gagner.

Je ne saurais vous dire quelle sourde et formidable colère s'agitait en moi; j'eus l'idée du meurtre. L'humiliation de cette offre, ce hideux souvenir du dernier jeu de mon père, cette insultante façon de traiter une femme que la calomnie avait du moins épargnée sur un point, la pensée que c'était un châ-

timent que le hasard m'imposait, tout me révolta, et pourtant tout me décida à ne pas reculer.

— Si j'acceptais, monsieur, que mettriez-vous en balance avec cette clef?

— Hélas! senora, nous autres hommes nous sommes bien forcés de parler d'argent, c'est notre infériorité.

— Ah! quelle horreur! dis-je en riant avec effort.

— Que voulez-vous, senora? ma clef ne vaut pas la vôtre.

— Votre argent, votre or, ne vaut pas non plus ma clef, repartis-je. Ce n'est pas un jeu que j'ai accepté, monsieur, c'est un duel, vous l'avez dit. Je me bats et je ne joue pas. Si je perds, c'est-à-dire si je suis vaincue, vous aurez ce que vous demandez; mais si je gagne, à mon tour, j'exige plus que cet argent qui salit les doigts et qui me laisserait une tache ineffaçable.

— Que voulez-vous donc? demanda gravement mon adversaire.

— Je veux que notre duel soit un duel à mort... Je veux que vous mouriez si vous êtes vaincu. Faisons un pacte; engagez-vous par serment à vous tuer, sur un mot, sur un signe de moi, si vous perdez; et moi, je m'engage sur mon honneur, sur

mon salut éternel, à vous donner cette clef si vous la gagnez.

— Mais la clef n'est qu'un gage.

— Croyez-vous donc que je n'aie par bien compris, dis-je avec emportement, et est-il nécessaire de me faire penser à cette honte, avant de savoir si j'aurai à la subir? Me promettez-vous, monsieur, sur votre honneur de soldat, d'exécuter loyalement de votre côté l'engagement que vous aurez pris?

— Sur mon honneur de soldat et aussi vrai que je me nomme Lopez je l'exécuterai.

— Si vous perdez, vous vous tuerez?

— Si je perds, je me tue!

— Bien! moi aussi, dans le même cas je m'acquitterai; mais Dieu ne voudra pas que je perde.

— C'est ce que nous allons voir, dit le capitaine.

Ne me demandez pas quels sentiments m'agitaient. Ce n'était plus le délire, la fièvre : c'était une folie devenue sérieuse, froide; il semblait qu'une volonté fatidique dirigeât mes mouvements. J'avais une lucidité parfaite, une conscience absolue de tout ce que je disais et de tout ce que j'entendais, mais en même temps une résolution irrévocable. Le capitaine et moi nous étions bien condamnés! Si je gagnais, j'étais résolue à le tuer, dans le cas où il aurait voulu se soustraire à l'obligation de son ser-

ment. Quant à moi, vous saurez ce que j'avais résolu.

Je pris les cartes. Le hasard voulut que ce fût à moi de commencer. Je tournai, et en six cartes je décidai de mon sort; le capitaine avait gagné. Une sueur glaciale me mouilla le front; je devais être livide.

— Eh bien, monsieur, j'ai perdu et je payerai, dis-je.

Je crus entendre un éclat de rire dissimulé. Ma fierté ne put tenir à cet outrage.

— Otez donc votre masque, m'écriai-je, que je puisse voir le visage d'un homme qui rit lâchement du désespoir d'une femme.

Le domino dénoua lentement les cordons et jeta sur la table le masque détaché. Je poussai un cri. J'étais victime d'une cruelle plaisanterie, j'avais joué avec mon mari.

— Vous! monsieur! c'est vous! murmurai-je avec stupeur. Ah! c'est infâme!

— Je ne sais pas, senora, si vous devez vous plaindre de n'avoir point eu affaire au capitaine Lopez; mais avouez que, pour ma part, j'ai bien quelque raison de m'en féliciter.

— Vous, monsieur, descendu à ce misérable espionnage!

— Oui, c'est moi, qui n'abuserai pas, bien entendu, de ma victoire. La partie est nulle, senora; vous ne serez pas contrainte à payer; nous avons joué pour l'honneur, et il me suffit que vous ayez perdu.

Mendez, en parlant ainsi d'un ton dégagé, s'était assis devant moi et me regardait avec raillerie.

Je fus pendant quelques minutes accablée; la colère me rendait muette. Je m'étais prise à un piége grossier, j'avais donné le droit à mon mari de me mépriser.

— Eh bien, senora, reprit M. Mendez, qu'en pensez-vous?

— Je pense, monsieur, que vous avez agi déloyalement, et qu'il n'est guère généreux de vous targuer d'une victoire qui vient d'une embûche.

— Oh! je suis modeste, senora, je sais bien que vous n'auriez pas consenti à perdre avec moi ce que vous avez perdu avec le capitaine Lopez.

— Mais, demandai-je, comment avez-vous eu l'idée de cette comédie?

— Je vous expliquerai cela plus tard, senora, quand vous serez tout à fait remise de votre émotion. Vous m'aviez raconté autrefois l'aventure du capitaine Lopez; j'ai pensé que le carnaval autorisait la supercherie à laquelle j'ai eu recours; vous-même,

m'avez aidé, en voulant bien me laisser croire que vous ne reconnaissiez pas le son de ma voix.

— Après tout, repris-je en relevant la tête et en regardant mon mari en face, comme vous le disiez, tout est pour le mieux; j'ai eu une fausse peur, voilà tout, et vous aussi, car je n'aurais pas exigé votre mort, en cas de gain.

— Vous auriez peut-être eu tort, senora, dit gravement mon mari, c'eût été une revanche complète; mais je vous fais mon compliment, vous êtes une joueuse exacte, et je ne doute pas que vous n'eussiez remis au capitaine la fameuse clef qu'il avait gagnée.

— Je l'aurais remise, monsieur, mais j'aurais fait mme Lucrèce, je serais morte après avoir payé.

— Oui, le Mançanarez! Il n'a guère plus d'eau aujourd'hui qu'autrefois, et ses bords ne sont pas assez solitaires pour qu'on puisse s'y jeter sans être vu.

— Vous abusez de votre triomphe, monsieur.

— Je n'abuse de rien, mais j'use et je prétends user. Écoutez-moi, senora, continua mon mari après une pause. Quand vous avez consenti à porter mon nom, à devenir la femme d'un homme pauvre, mais ambitieux, je ne vous ai pas posé de condition, je vous ai seulement demandé de m'être fidèle : vous

avez fait à cet égard les plus solennels serments : je n'en demandais qu'un et je me suis contenté de votre parole. Je ne vous reprocherai pas l'ennui, la lassitude que notre ménage vous a procurée, la faute en est peut-être à moi; j'avais compté sur l'énergie, sur le conseil, sur l'inspiration d'une compagne ambitieuse comme moi, fière comme moi, associée à mes efforts; je me suis trompé et je ne peux pas vous accuser de mon défaut de perspicacité. Vous avez cherché dans les cartes, dans les dés, dans tous les jeux des émotions factices, pour suppléer à celles que le devoir et la vie ne savaient pas donner; vous avez gaspillé le fruit de mon travail, joué, perdu pièce à pièce, tout ce que je gagnais péniblement. Quand je vous ai avertie de prendre garde aux tripots que vous fréquentiez et à mon nom que vous emportiez là-bas, vous m'avez répondu fièrement que je devais m'estimer bien heureux de vous voir ce vice-là, qu'il vous préservait d'un autre; il m'a bien allu accepter ce bonheur relatif; mais je croyais à votre bonne foi, sans croire à ses effets, et je tenais à vous prouver qu'involontairement, en vous mentant à vous-même, vous m'aviez menti. Le jeu ne pouvait pas garder longtemps mon honneur : si j'avais été le capitaine Lopez, dites-moi madame, ce que fût devenu votre serment?

J'étais vaincue, écrasée; je pouvais pourtant me défendre; je pouvais, en recourant aux subterfuges, dire à mon mari que je l'avais reconnu et que j'avais joué la comédie de cette partie sérieuse pour le punir; mais c'eût été m'avilir par un mensonge. Je pouvais, avec plus de raison, lui reprocher le piége véritable qu'il m'avait tendu; sa mise en demeure signifiée au nom de mon père, ce défi jeté à la superstition du jeu. Mais non, j'avais reçu une atteinte directe dans ma fierté; j'avais été surprise en flagrant délit de félonie conjugale; je n'avais plus le droit de me vanter de mon serment; j'étais une parjure.

— Quel parti, monsieur, prétendez-vous tirer de vos avantages? demandai-je froidement à mon mari.

— Je n'en demande qu'un : l'aveu sincère que vous êtes dans votre tort.

— J'ai déjà fait cet aveu. Après, qu'en conclurez-vous?

— Vous avez trop de raison, trop de logique pour ne pas comprendre qu'ayant mal usé de votre liberté, il est de bon goût de consentir à quelques restrictions.

— Ah! c'est la tyrannie que vous voulez obtenir de moi.

— Je reconnais bien là le langage de l'opposition,

dit en riant M. Mendez. Je suis un défenseur du régime constitutionnel et des libertés tempérées. Est-ce que j'ai des allures de Barbe-Bleue?

— Si je me soumets, si je m'incline sous votre tutelle, que ferez-vous de moi, monsieur?

— J'essayerai d'en faire une femme du monde intelligente et noble, ayant l'ambition des idées et n'ayant plus l'ambition des cartes; se passionnant pour le devoir, pour les intérêts du ménage.

— Je vous arrête à ce mot, dis-je à mon mari, je ne me passionnerai jamais pour vos canditatures ministérielles et pour vos ambitions parlementaires.

— Alors, madame, si j'échoue, vous deviendrez libre de chercher le capitaine Lopez pour acquitter la dette paternelle; j'aurai fait mon devoir.

— Je serai libre, dites-vous?

— A coup sûr, libre jusqu'au Mançanarez, et au delà.

— Vous raillez, monsieur; mais je ne resterai pas au-dessous de votre bonne humeur. J'accepte, mais je jure bien...

— Oh! ne jurez pas, dit mon mari; les serments vous portent malheur.

Je soupirai, je courbai la tête sous cette dernière épigramme. Je voulais être belle joueuse et ne pas chicaner la chance mauvaise.

— Allons, monsieur, si vous n'avez plus à vous travestir, sortons du bal.

— Pas avant d'y avoir figuré avec vous, senora, reprit ironiquement M. Mendez.

Je me levai et donnai le bras à mon mari.

Il était resté sur le tapis vert un monceau d'or, toute la somme gagnée d'abord et perdue par moi.

— Vous n'emportez pas votre gain? dis-je à M. Mendez.

— Cet argent-là n'est pas à moi, il est au capitaine Lopez; vous ne l'auriez pas risqué contre votre mari.

— Est-ce que le capitaine est ici?

— Non, et vous avez raison, il vaut bien mieux que j'emporte ces restes, trop abondants pour les valets.

Je souris à la pensée que cette somme considérable allait entrer vertueusement dans le ménage, et que, voulant me faire perdre, M. Mendez m'avait fait gagner.

Il devina le sens de mon sourire.

— Senora, nous irons demain matin déposer dans le tronc des pauvres cet argent qui n'a pas de propriétaire légitime.

La dernière leçon que me donnait mon mari avait

son mérite. Il n'était pas indifférent à notre budget d'accepter ou de repousser cette somme; l'héroïsme de M. Mendez me toucha.

— Vous vous vengez trop ! lui dis-je, et vous allez me donner des remords.

— Je manquerais mon but, Dolorida; je ne veux que vous donner des regrets.

Si l'amour avait été possible entre nous, cette minute eût décidé de ma destinée; mais je ne dépassais jamais l'estime dans mes élans de ferveur conjugale, et d'ailleurs j'emportais un vif ressentiment.

Débarrassé de son domino, mon mari me donna le bras et se promena quelque temps à travers le bal; puis nous rentrâmes, sans que, le long de la route, un mot, un reproche, ou une tentative de réconciliation eût remué les douloureuses réflexions que chacun de nous portait en soi.

En rentrant, M. Mendez laissa tomber le petit poignard qu'il portait à sa ceinture et qu'il avait détaché.

— Vous avez manqué à l'obligation du costume, monsieur, m'empressai-je de lui dire. Ce poignard vous a fait un reproche. Il fallait tuer l'infidèle.

— Je suis un jaloux du dix-neuvième siècle dans un déguisement du temps du duc d'Albe, ré-

pondit mon mari : la ruse m'était aussi recommandée.

— Allons ! vous prévoyez tout et vous répondez à tout.

J'allai m'enfermer dans ma chambre ; j'avais hâte de me trouver seule. En posant la main sur cette fameuse clef symbolique de mon appartement, je tressaillis et je pensai que je serai morte s'il eût fallu remplir l'engagement pris envers le capitaine Lopez.

Ce que j'éprouvais ne saurait se définir en un mot, à moins que la colère ne serve à désigner et à résumer les sensations multiples et confuses. Oui, je débordais de fureur : fureur contre moi, qui m'étais prise à un piége ; fureur contre mon mari, qui m'avait exposée à une humiliation ; fureur contre le jeu, et contre la vie plate et régulière qui ne pouvait fournir d'aliment à l'activité de mon cœur. Si le suicide ne m'eût pas semblé une lâcheté et l'aveu solennel que je me déclarais vaincue, j'aurais été, non pas me jeter dans ce fleuve lointain qui m'avait refusée déjà une fois, mais chercher un poignard ou du poison.

Mais la mort ne tente pas les véritables joueurs. J'avais voulu me tuer quand je ne voulais plus jouer ; maintenant, le problème de ma vie m'inté-

ressait, me donnait une âpre curiosité. Je résolus de lutter d'abord contre moi, puis, si je me sentais invincible, de retourner mes armes contre mon mari, ou plutôt contre l'existence nouvelle qu'il voulait m'imposer.

VI

Une conversion.

Oui, je luttai contre moi. J'essayai de reprendre au démon du jeu ce cœur qui ne pouvait se rassasier ni du ménage, ni de la politique, ni des hommages vulgaires.

J'imaginai d'aimer mon mari; c'était m'y prendre un peu tard. L'estime froide que j'avais professée pour lui jusque-là ne donnait guère de prétextes à une passion, et lui-même ne m'aida pas dans cette tâche. Je pensai que la religion étoufferait, noierait cette fièvre sans but et sans cause : je fréquentai les églises, je me livrai aux pratiques les plus minutieuses; mais je n'étais pas d'une nature mystique. Il y avait en moi une ardeur des veines que les rosées divines n'éteignaient pas.

Je n'essayai même pas de m'intéresser à la politique. J'eusse volontiers conspiré; j'aurais joué à l'ambition, si l'enjeu eût valu une couronne au vain-

queur, ou l'échafaud au vaincu. J'aurais suivi un bandit dans les montagnes, et mâché les balles pour un partisan. J'avais en moi une force, une énergie qui eût convenu également à l'héroïsme et au brigandage! Mais la compagne d'un député constitutionnel devait faire trop de chemin pour rencontrer un héros ou un bandit. Les exploits d'antichambre ministérielle ne pouvaient me ravir.

Les soins du ménage, quand je m'efforçais d'en faire un calmant, me semblaient un suicide. J'étais trop fière de souffrir, trop fière de ces élans qui m'égaraient dans le vague, pour préférer le repos absolu d'une ménagère! Quelles tortures! quel invincible ennui j'eus à combattre! Le jeu laisse dans le souvenir de ceux qu'il a corrompus une soif d'acides, un besoin d'émotions rapides qui me manquaient toujours.

Quand je vis que je ne pouvais me vaincre et que j'avais assez lutté contre moi, je songeai à mettre M. Mendez en mesure de tenir sa promesse et à lutter contre lui.

Il ne me laissa pas le temps de lui confesser l'état de mon cœur.

— Vous avez bravement et loyalement combattu, madame; mais je vois bien que vous ne suffirez jamais à vous guérir.

— Alors, monsieur, que prétendez-vous pour ma guérison ?

— Le jeu était la distraction forcée du ménage ; quand vous étiez enfermée dans les tristes devoirs conjugaux, vous remplaciez la liberté absente par un mouvement fébrile. Je vous rends la liberté. Je fais plus, je vous l'impose.

— Que voulez-vous dire ?

— Hélas ! j'aurais peut-être agi plus sagement pour votre repos en ne contrariant pas votre résolution lugubre, la nuit de notre rencontre. J'en parle sans crainte, parce que je sais qu'il n'y a plus de danger. Mais je veux réparer autant qu'il est en moi cette maladresse. Vous êtes libre, à partir de cette heure, libre de me quitter, d'agir de toutes façons, excepté sur un seul point : vous n'êtes plus libre de rester avec moi.

— Alors vous me chassez !

— Dieu me préserve d'une pareille violence. J'avais pris sur vous des droits que j'abdique. Nous nous rendions reciproquement malheureux. Allez jouer votre jeu, laissez-moi jouer le mien, puisque nous n'avons pas pu nous associer dans la même partie... J'ai fait quelques économies pour vous. Soyez assez brave, assez orgueilleuse pour les accepter. Si je vous avais laissé faire, dans quelques mois, dans

quelques semaines peut-être nous étions ruinés. Je ne veux plus qu'un pareil danger me menace. C'est donc hors de l'Espagne que vous tenterez la chance.

— La liberté que vous m'offrez, c'est un exil.

— Non, c'est une distraction. Vous n'avez pas essayé des voyages : goûtez-en. Si vous restiez en Espagne, il arriverait à coup sûr quelque événement qui exposerait une fois de plus ou mon nom, ou mon honneur, ou mon argent. Je serais obligé alors d'agir comme un mari brutal qui invoque la loi et la force, ou bien comme un mari sans intelligence et sans volonté, qui tend le cou et subit les malheurs qu'il pouvait empêcher. Je m'efforce de donner à cette crise un dénoûment spirituel. Je vais répandre le bruit que vous êtes partie pour la France, l'Angleterre, l'Amérique même, si vous voulez, afin de recueillir une succession. Je serai très-heureux de recevoir de vos nouvelles. Vous emporterez la clef de cette chambre que le capitaine Lopez ne viendra pas vous réclamer. Je m'en rapporte à votre probité de joueuse. Quand vous vous sentirez guérie radicalement, et prête à subir la vie régulière, j'annoncerai votre retour et j'irai au-devant de vous avec joie. Si vous vous trouvez incorrigible, alors vous me le direz encore pour que je puisse, sur mes économies, sur mon travail, thésauriser votre bourse de jeu. Je

tiens à ce que, partout où vous serez, vos dettes soient exactement payées. Si, enfin, car il faut tout prévoir, la passion sans cause et sans idéal qui vous torture rencontrait un prétexte, ou un idéal, ne m'écrivez pas; car ces confidences sont toujours pénibles et choquantes à faire. Renvoyez-moi seulement la clef de votre chambre. Je saurai ce que cela veut dire. A partir de ce jour-là, je serai veuf. Vous serez affranchie de tout scrupule et je porterai votre deuil, en annonçant votre mort.

— Monsieur, vous êtes un honnête homme et un mari spirituel.

— C'est précisément pour rester l'un et l'autre que je prends envers moi et envers vous ces précautions. La patience aurait pu me trahir un jour. De cette façon-là, je puis jurer qu'elle me restera.

— J'accepte toutes les conditions, dis-je à mon mari. Je pourrais vous laisser cette clef que vous me tendez comme un reproche, peut-être comme une menace; mais je l'emporte comme le gage et la preuve de ma liberté.

Deux jours après, je quittais Madrid. Je vins en France. J'avais entendu dire que les femmes, du moins, y étaient libres. Je trouvai Paris fort ému par l'apparition d'un livre où l'on discutait les égards qu'un mari doit aux amants de sa femme. Les théâ-

tres étaient devenus des succursales de modistes, où le monde honnête allait prendre modèle sur le monde qui ne l'est pas. Tout le monde jouait, mais avec avarice et sans passion. Les femmes qui jetaient un billet de banque sur un tapis songeaient à leurs épargnes et à payer leurs dettes. Les jeunes filles remuaient les cartes pour trouver une dot. Les hommes jouaient à la Bourse. J'aurais été une monstruosité dans cette élégante cohue, où des demi-vices suffisaient pour équilibrer des demi-vertus. Les ménages que je pus étudier me rendirent fière de M. Mendez. En France, le mariage a de fréquentes analogies avec mes fiançailles sur le bord du Mançanarez. Il n'est pas besoin de se rencontrer cinq minutes pour se lier indéfiniment; et il semble que la délicatesse des mœurs et le raffinement tiennent surtout à unir des gens qui ne se sont jamais parlé ni jamais vus.

Je m'ennuyai de cette société, qui n'a ni le charme austère de la vertu, ni l'étourdissante ivresse de la corruption. Ce désordre hypocrite et mesquin me fatigua et me révolta. Je serrai ma clef avec force. J'aurais été désespérée de la laisser tomber au milieu de cette foule si bien gantée. Ils se seraient mis deux ou trois pour la ramasser.

J'allais passer en Angleterre, non pas, grand Dieu, pour y trouver plus de distraction, mais pour

boire tout de suite l'ennui jusqu'à la lie, quand, au Havre, l'idée me vint de m'embarquer sur un navire qui allait en Australie. Les voyages lointains, l'inconnu, les dangers pouvaient me plaire, m'occuper.

— Essayons, me disais-je, de faire entrer la nature et l'inconnu dans ce cœur vide.

Je ressentis un effet bizarre de ce remède. Quand je quittai l'Europe, quand je me trouvai au milieu de l'Océan; la solitude morale dans laquelle j'avais vécu jusque-là m'apparut plus distincte, plus poignante. La mer a reçu la première larme que j'eusse encore versée. Quoi! je partais, j'allais dans un monde barbare, sauvage, chercher des émotions qui ne fussent pas les vieux penchants et les vieilles passions de l'Europe, et personne, au départ, ne m'avait adressé d'adieux; personne ne souffrait de mon absence; personne n'était avec moi pour partager mes dangers, pour m'embrasser devant la mort, si le vaisseau qui me portait devait s'engloutir.

Les amours humaines que j'avais traversées et coudoyées m'avaient éloignée de l'amour. La solitude de l'Océan m'initia tout à coup. Je me sentais inutile sous le ciel; je me disais que cette flamme de mon cœur me dévorerait vainement, et que je ne trouverais peut-être jamais l'emploi de ces facultés

précieuses que j'avais trompées jusque-là par le jeu et par les superstitions. Je pensais à ma mère, qui se mourait peut-être au fond d'un couvent d'Espagne, et je me sentais des tendresses de fille et des ardeurs maternelles.

— Elle me pleure ! m'écriais-je. Ah ! si j'avais des enfants à pleurer et à attendre !

Mon mari ne se doute guère du supplice auquel il m'a condamnée. S'il m'était apparu tout à coup, je me serais jetée dans ses bras en le conjurant de m'aimer. Le devoir me luisait comme un mirage ; je trouvais des joies dans le sacrifice, dans l'immolation de tous mes instincts, au bonheur d'une famille, à la gloire d'un ménage...

Un jour, des matelots qui jouaient se prirent de querelle, et, pour une misérable question de cartes, s'assassinèrent entre eux. J'étais là, j'avais suivi la partie, je vis tirer les couteaux et je vis jaillir le sang. La passion du jeu m'apparut dans sa manifestation la plus grossière, la plus naïve, la plus sincère. J'eus horreur de moi et des cartes, et quand je pensai à tous les mouvements de haine que j'avais parfois ressentis, je faillis sauter par-dessus le bord et me jeter dans l'Océan, comme complice de ces joueurs féroces.

Je ne sais pourtant si je suis guérie, et si la fré-

nésie qui m'a dévorée me torturerait encore; mais je sais bien que j'ai place maintenant dans mon cœur pour d'autres sentiments. Je pourrais être encore joueuse; je ne serais plus la joueuse exclusive et égoïste qui n'aimait rien. Mon cœur s'est amolli; ce qu'il y avait de viril dans ma nature a disparu. L'influence de mon père a cessé; c'est au tour maintenant de ma mère. Elle voulait que je fusse une femme; je le deviens; je veux aimer... j'aimerai mon mari.

. . . .

Voilà pourquoi j'écris pour lui cette confession, que je lui montrerai au retour... car je reviens en Europe, sans avoir même touché les rives de l'Australie.

DOLORIDA MENDEZ.

Écrit à bord du *Cyclope*.

POST-SCRIPTUM DE L'ÉDITEUR.

La senora Mendez a tenu parole, elle est en Espagne. Elle a résolu le problème de la paix et de a

concorde dans le foyer conjugal. Elle a rendu son mari joueur, mais en donnant à leur passion un caractère plus moderne et plus décent : c'est à la Bourse qu'ils jouent tous les deux !

TABLE

	Pages.
Voyage autour de mon Clocher	1
Histoire d'une Naïade	147
Voyage a Luxembourg	165
Voyage a Gand	179
Argine Picquet	197
Histoire d'une Dame de cœur	227

PARIS. — IMPRIMERIE DE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.

LES AMOURS DE MIRABEAU ET DE LA MARQUISE DE MONNIER, suivies des Lettres choisies de Mirabeau à la marquise, par Benjamin Gastineau, et du Testament de Mirabeau, par Jules Janin. . . . . 1 vol.

LES AMOURS DE THÉATRE, par Aurélien Scholl.. . . . . 1 vol.

AUTOUR DE LA TABLE, par George Sand. . . . . 1 vol.

LES AVENTURES DE KARL BRUNNER, par Alfred Assollant. . . . . 1 vol.

LES AVENTURES DE PHILIPPE, par Thackeray, traduit de l'anglais par Bernard Derosne. . . . . 2 vol.

LES AVENTURES D'UN CHIEN DE CHASSE, par de Cherville. . . . . . 1 vol.

AVENTURES ROMANESQUES, par Aurélien Scholl.. . . . . 1 vol.

LE BATELIER DE CLARENS, par Juste Olivier.. . . . . 2 vol.

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ, par George Sand. . . . . 2 vol.

BLANCHE MORTIMER, par Adrien Paul. . . . . 1 vol.

LA BLONDE LISBETH, par Charles Immermann, traduit de l'allemand par mademoiselle Marie d'Asa, avec une préface de M. Nefftzer. . . . . 1 vol.

BOLINO LE NÉGRIER, souvenirs de l'Océan indien, par René de Pont-Jest. 1 vol.

LA CAUSE DU BEAU GUILLAUME, par DURANTY.. . . . . 1 vol.

CHARLOTTE, essai d'éducation par le roman, par madame E. GARCIN. . . . . 1 vol.

LES CHEMINS DE LA FORTUNE, par A. DE BRÉHAT. . . . . 1 vol.

LES CHOSES DU TEMPS PRÉSENT, par EDMOND TEXIER.. . . . . 1 vol.

CINQ NOUVELLES CALABRAISES, par BIAGIO MIRAGLIA, traduit de l'italien, par ALEX. DU BOSCH.. . . . . 1 vol.

CLARISSE. — THÉODORE. — LA BELLE JEUNESSE. Nouvelles, par ALPHONSE DÉQUET.. . . . . 1 vol.

LES COMPLICES, par CLAUDE VIGNON. 1 vol.

CONFIDENCES D'UN JOUEUR DE CLARINETTE, par ERCKMANN-CHATRIAN.. . . . . 1 vol.

CONTES DE LA MONTAGNE, par ERCKMANN-CHATRIAN. . . . . 1 vol.

CONTES DES BORDS DU RHIN, par ERCKMANN-CHATRIAN. . . . . 1 vol.

CONTES INÉDITS d'EDGAR POE, traduits par WILLIAM HUGUE . . . . 1 vol.

CONTES INÉDITS DE ZSCHOKKE, traduits de l'allemand par ÉMILE LANDEL. 1 vol.

CONTES NON ESTAMPILLÉS. — Lucinde. — Les harnais bleus. — La comtesse d'Egmont. Par JULES JANIN. 1 vol.

CONTES RUSTIQUES. — La Vierge de Mai, par EUGÈNE MULLER. . . . . 1 vol.

LA COMTESSE DE SILVA, par PAUL DELTUF . . . . 1 vol.

LA DAME DE NUIT, par GONZALÈS; traduit de l'espagnol par YRIARTE. . . . . 1 vol.

LA DAME DU PREMIER, par G. SALA, traduit de l'anglais par BERNARD DEROSNE. . . . . 2 vol.

DAME FORTUNE, par PAUL PERRET. . . 1 vol.

LES DAMES VERTES, par GEORGE SAND, 3e édition. . . . . 1 vol.

DÉCOUVERTE DE PARIS par une famille anglaise, par RUFFINI; traduit de l'italien par G. LISSE et P. PÉTROZ. . . 1 vol.

DERNIÈRES NOUVELLES, par IVAN TOURGUÉNEF. . . . . 1 vol.

LES DERNIERS SAUVAGES, souvenirs de l'occupation française aux îles Marquises, 1842-1849, par MAX RADIGUET. 1 vol.

DIMITRI ROUDINE, suivi du Journal d'un homme de trop, de Trois rencontres, par IVAN TOURGUÉNEF. . . . . 1 vol.

UN DRAME A CALCUTTA, par ALFRED DE BRÉHAT.. . . . . 1 vol.

UN DRAME EN PROVINCE, par CLAUDE VIGNON.. . . . . 1 vol.

LES DUELS DE VALENTIN, par ADRIEN PAUL. . . . . 1 vol.

ELSIE VENNER. — La Sorcière à l'ambre, imitations de l'anglais, par E.-D. FORGUES. . . . . 1 vol.

LES ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN, par LÉON GOZLAN. . . . . . 1 vol.

L'ENFER DES FEMMES, par FOULD fils. . . . . 1 vol.

ENTRETIENS DE GŒTHE ET D'ECKERMANN, pensées sur la littérature, les mœurs et les arts, traduites par M. J.-N. CHARLES, professeur au lycée Bonaparte. . . . . 1 vol.

ESPRIT DE MADAME DE GIRARDIN, avec une préface par M. DE LAMARTINE. 1 vol.

L'ESPRIT DES VOLEURS, suivi d'un dictionnaire d'argot, par EMILE COLOMBEY. . . . . 1 vol.

FATAL ARGENT! par CH. READE, traduit de l'anglais par A. BAILLOT. . . . 2 vol.

LES FAUSSES PASSIONS, par AMÉDÉE LANCRET. . . . . 1 vol.

LA FEMME EN BLANC, par W. WILKIE COLLINS, traduit de l'anglais par E. D. FORGUES, 4e édition. . . . . 2 vol.

LES FEMMES ET LES MŒURS DE L'ALGÉRIE, par BENJAMIN GASTINEAU. 1 vol.

LES FEMMES MARIÉES, par ARNOULD FRÉMY. . . . . 1 vol.

LES FEMMES SENSIBLES, par PAUL DELTUF. . . . . 1 vol.

LE FINALE DE NORMA, par ALARCON; traduit de l'espagnol par YRIARTE . . . 1 vol.

LE FIRE-FLY, souvenirs des Indes et de la Chine, par RENÉ DE PONT-JEST. . . 1 vol.

FLAVIE, par GEORGE SAND, 2e édition. . 1 vol.

LA FOLLE DU N° 16, par LÉON GOZLAN. 1 vol.

LES FRAIS DE LA GUERRE, par A. DE BERNARD. . . . . 1 vol.

FRANÇOISE, par LOUIS ULBACH, 2e édition.. . . . . 1 vol.

GARIBALDI, histoire de la conquête des Deux-Siciles, notes prises sur place jour par jour, par MARC MONNIER. . . . . . 1 vol.

GASTON, par LAURENT PICHAT. . . . . 1 vol.

GENS DE BOHÊME ET TÊTES FÊLÉES, scènes de la vie excentrique, imitées de l'anglais, par E.-D. FORGUES. 1 vol.

LES GENTILSHOMMES PAUVRES, par le comte F. de GRAMMONT. . . . . 1 vol.

LES GENTILSHOMMES RICHES, par le comte F. de GRAMMONT. . . . . . . 1 vol.

HISTOIRE ANECDOTIQUE DU DUEL dans tous les temps et dans tous les pays, par ÉMILE COLOMBEY, 2e édition revue et augmentée. . . . . 1 vol.

HISTOIRE DE LAW, par A. THIERS.. . 1 vol.

HISTOIRE DE MURGER, pour servir à l'histoire de la vraie Bohème, par trois BUVEURS D'EAU, contenant des correspondances privée de Murger. . . . . . 1 vol.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE IRLANDAISE, par CH. LEVER, traduit de l'anglais par BERNARD DEROSNE. . . . . 2 vol.

HISTOIRE D'UNE MÈRE ET DE SES ENFANTS, par LOUIS ULBACH, 2e édition . . . . 1 vol.

HISTOIRE D'UN PREMIER AMOUR, par AURÉLIEN SCHOLL. . . . . 1 vol.

HISTOIRES D'AMOUR, par A. DE BRÉHAT, 2e édition . . . . 1 vol.

HISTOIRES D'IL Y A VINGT ANS, par MANÉ, THÉCEL, PHARÈS. . . . . . 1 vol.

HISTOIRE D'UN CONSCRIT DE 1813, par ERCKMANN-CHATRIAN. . . . . 1 vol.

L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR, par LOUIS ULBACH, 3e édition. . . . . . 1 vol.

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHÉUS, par ERCKMANN-CHATRIAN. . . . . 1 vol.

L'INTERPRÈTE, par le major WHYTE MELVILLE, traduit de l'anglais par BERNARD DEROSNE. . . . . 2 vol.

JACQUELINE VOISIN, par P. DELTUF. . 1 vol.

JEAN SANS PEUR, duc de Bourgogne, scènes historiques, 1407 à 1419, par TH. LAVALLÉE. . . . . 1 vol.

JEANNE DE MAUGUET, scènes de province, par CLAUDE VIGNON. . . . . 1 vol.

LES JEUNES AMOURS, scènes parisiennes, par A. DE BRÉHAT . . . . . . 1 vol.

JOSÉPHIN LE BOSSU, par Arnould Frémy. . . . . 1 vol.

JOURNAL D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE, par Arnould Frémy, 2e édition. 1 vol.

LADY ISABEL, par H. Wood, traduit de l'anglais par North Peat, 2e édition. 2 vol.

LÉONIE, essai d'éducation par le roman, par madame E. Garcin, précédé d'une lettre de M. de Lamartine, 3e édition. . . . 1 vol.

LOUISE MEUNIER, suivi d'une Passion en province, par Émile Bosquet. . . . 1 vol.

MADAME CLAUDE, par Eugène Muller, 2e édition.. . . . . 1 vol.

MADAME THÉRÈSE, par Erckmann-Chatrian, 2e édition.. . . . . 1 vol.

MADEMOISELLE DU PLESSÉ, par Paul Perret. . . . . 1 vol.

MADEMOISELLE FRUCHET, par Paul Deltuf.. . . . . 1 vol.

MAITRE DANIEL ROCK, par Erckmann-Chatrian. . . . . 1 vol.

LE MARI D'ANTOINETTE, par Louis Ulbach, 2e édition.. . . . . 1 vol.

LA MARJOLAINE, par Henri Maret. 1 vol.

MÉMOIRES DES AUTRES, par madame la comtesse Dash *(sous presse)*. . . . . 8 vol.

MÉMOIRES D'UN INCONNU, par Louis Ulbach. . . . . 1 vol.

MÉMOIRES D'UN MORMON, par L.-A. Bertrand. . . . . 1 vol.

LA MIONETTE, par Eugène Muller, 5e édition.. . . . . 1 vol.

MONSIEUR ET MADAME FERNEL, par Louis Ulbach, 7e édition. . . . . . 1 vol.

LES NÈGRES MARRONS, par le capitaine Mayne Reid, traduit de l'anglais, par madame Allouard. . . . . 1 vol.

LES NEWCOMES, par Thackeray, trad. de l'anglais par Bernard Derosne. . . 4 vol.

UNE NICHÉE DE GENTILSHOMMES, mœurs de la vie de province en Russie, par Tourguénef.. . . . . 1 vol.

LE NOUVEAU ROMAN COMIQUE, par Adrien Robert. . . . . 1 vol.

NOUVEAUX CONTES DE NOEL, par Ch. Dickens . . . . 1 vol.

NOUVEAUX CONTES SUÉDOIS, traduits du danois par Soldi. . . . . 1 vol.

NOUVELLES GASCONNES, par Charles Ducom. . . . . 1 vol.

LES ORIGINAUX DE LA DERNIÈRE HEURE, par Émile Colombey. . . . . 1 vol.

PADRE ANTONIO, par Octave Lacroix. 1 vol.

PAULINE FOUCAULT, par Louis Ulbach, 3e édition. . . . . 1 vol.

UNE PARQUE. — MA VIE DE GARÇON, imitations de l'anglais, par E.-D. Forgues. . . . . 1 vol.

PETITS ROMANS. — Bretagne. — Normandie. — Pays basque. — Pays chartrain. Par A. de Bréhat, 2e édition. . 1 vol.

LES POÈTES DE COMBAT, par L. Laurent Pichat . . . . 1 vol.

UNE POIGNÉE DE ROMANS, par Wilkie Collins, traduit de l'anglais par E. D. Forgues . . . . 1 vol.

LE PRÉSENT DE NOCES, par Arthur Ponroy.. . . . . 1 vol.

LE PRINCE BONIFACIO, par Louis Ulbach, 2e édition.. . . . . 1 vol.

LA PRINCESSE SOPHIE, par Adrien Robert . . . . 1 vol.

PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE, par George Sand.. . . . . 1 vol.

PROPRE A RIEN, par le major Whyte Melville, traduit de l'anglais par Bernard Derosne . . . . 2 vol.

RÉCITS DE LA VIE RÉELLE, par Claude Vignon.. . . . . 1 vol.

LA RELIGION DES IMBÉCILES, par Henri Monnier. . . . . 1 vol.

RÊVERIES D'UN CÉLIBATAIRE, par Ik. Marvel . . . . 1 vol.

ROMANS IRLANDAIS. — Scènes de la vie champêtre, par Will. Carleton; traduit de l'anglais par L. de Wailly. 1 vol.

LES ROUÉS SANS LE SAVOIR, par Louis Ulbach, 2e édition. . . . . 1 vol.

SANS NOM, par WILKIE COLLINS, traduit de l'anglais par E. D. FORGUES, 2e édition.................... 2 vol.

SCHINDERHANNES ET LES BANDITS DU RHIN, par PHILIBERT AUDEBRAND. 1 vol.

LE SECRET DE POLICHINELLE, par L. LAURENT PICHAT........... 1 vol.

LA SŒUR AINÉE, par MARC BAYEUX . 1 vol.

SOUVENIRS ET IMPRESSIONS LITTÉRAIRES, par GEORGE SAND..... 1 vol.

SUZANNE DUCHEMIN, par LOUIS ULBACH, 3e édition............. 1 vol.

LA TERRE CHAUDE, scènes de mœurs mexicaines, par LUCIEN BIART...... 1 vol.

THÉATRE COMPLET, par G. SAND. . . 3 vol.

Tome 1er François le Champi. — Le Démon du foyer. — Maître Favilla. — Françoise.

Tome 2e Claudie. — Lucie. — Le Pressoir. — Flaminio.

Tome 3e Le mariage de Victorine. — Mauprat. — Comme il vous plaira.

Chaque volume se vend séparément.

LES TOQUÉS, par DE BELLOY...... 1 vol.

LE TOUR DU MONDE PARISIEN, par HENRI MARET................ 1 vol.

LES TRICHERIES DES GRECS, par ROBERT-HOUDIN, 2e édition revue et augmentée................. 1 vol.

LE VAMPIRE DU VAL-DE-GRACE, par Léon Gozlan. . . . . 1 vol.

VICTOIRE NORMAND, par Claude Vignon. 1 vol.

LA VIE A PARIS, par Auguste Villemot, précédée d'une étude sur l'esprit en France à notre époque, par P. J. Stahl. 2 vol.

UNE VILLE DE GARNISON, par Alfred Assollant. . . . . 1 vol.

LE VIOLON DE FAIENCE, par Champfleury. 1 vol.

VIVE L'OCCIDENT! par Ch. Kingsley, traduit de l'anglais par Bernard Derosne. 2 vol.

LES VIRGINIENS, par Thackeray, traduit de l'anglais par Bernard Derosne. 4 vol.

VOYAGE AUTOUR DE MON CLOCHER, par Louis Ulbach, 2e édition. 1 vol.

ZANZARA. — La renaissance de l'Italie, par A. Castelnau . . . . 2 vol.

THÉATRE

MONSIEUR ET MADAME FERNEL, comédie en quatre actes, en prose, précédée d'un prologue, par Louis Ulbach. 1 volume in-12. . . . . 2 fr.

Paris. — Imprimerie de Poupart-Davyl et Comp., rue du Bac, 30.



